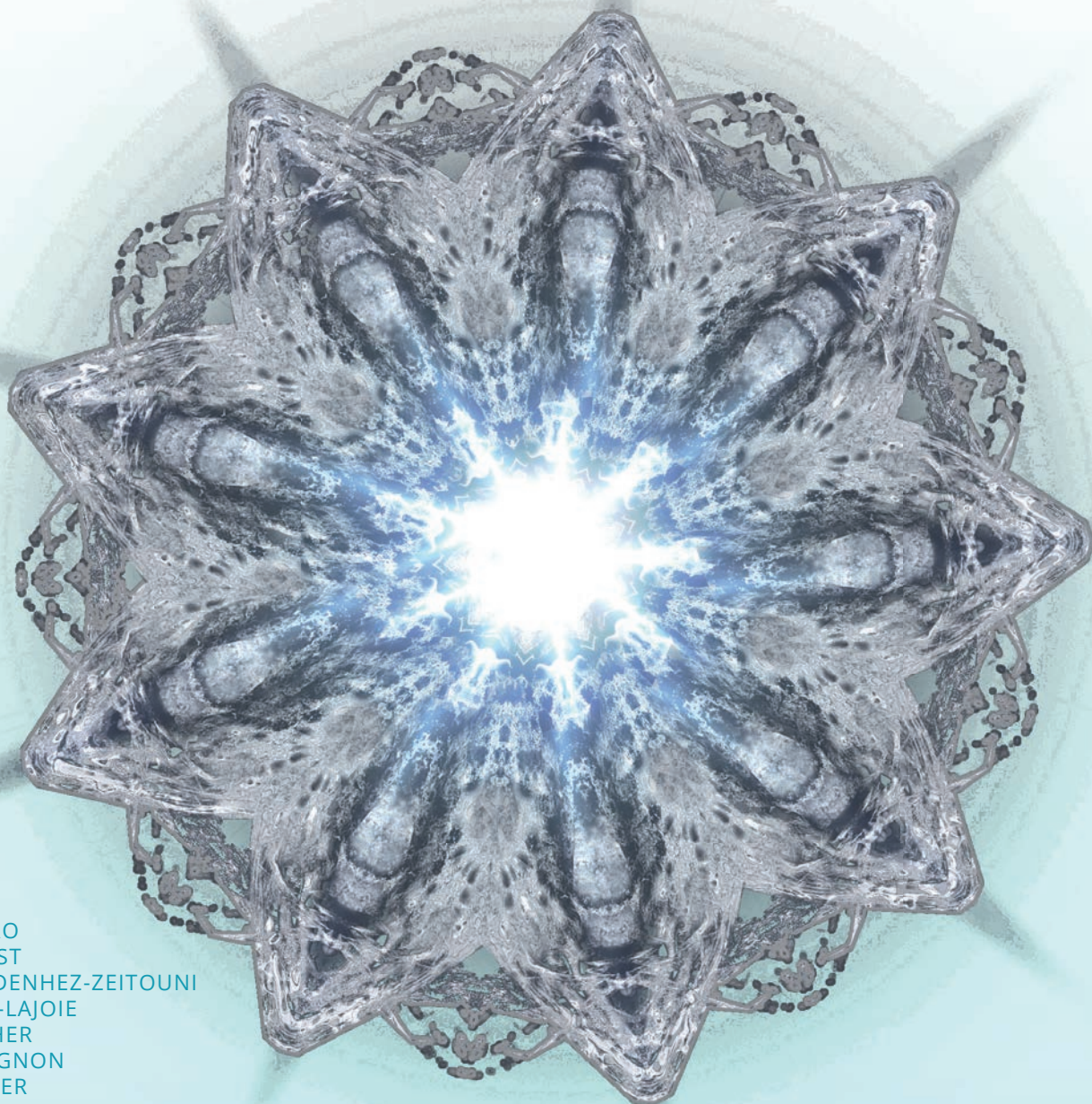


VOL. 3 / 2023

COLLECTION : **POUR
UNE SPIRITUALITÉ
et une foi
en évolution**



PIERRE BRULÉ
MIRIAM CASTRO
GILLES CHAREST
MARGUERITE DENHEZ-ZEITOUNI
PIERRE FARAH-LAJOIE
NICOLE FAUCHER
LAURENCE GAGNON
DENIS GAUTHIER
NICOLAS IBO NKOY
LUCIE LÉPINE
FABIEN MVONDO
ANDRÉ MYRE
YVON POMERLEAU
CHRISTIAN RODEMBOURG
RENÉE THIVIERGE
ROGELIO VARGAS ROBLES

COLLECTION :

POUR
UNE SPIRITUALITÉ
**et une foi
en évolution**

VOL. 3 / 2023

ÉQUIPE ÉDITORIALE

Miriam Castro
Denis Gauthier

COLLABORATEURS

Pierre Brulé, Miriam Castro, Gilles Charest,
Marguerite Denhez-Zeitouni, Pierre Farah-Lajoie,
Nicole Faucher, Laurence Gagnon, Denis Gauthier,
Nicolas Ibo Nkoy, Lucie Lépine, Fabien Mvondo,
André Myre, Yvon Pomerleau, Christian Rodembourg,
Renée Thivierge et Rogelio Vargas.

MISE EN PAGE DE LA COUVERTURE ET DE L'INTÉRIEUR

Mardigrafe

CRÉDIT PHOTO DE LA PAGE COUVERTURE

EzumelImages

RÉVISION

Pierre Guénette

IMPRESSION

Mardigrafe

© Fondation Père-Ménard, 2023

FONDATION PÈRE-MÉNARD

5777, rue Sherbrooke Est, bureau 203
Montréal (Québec) H1N 3R5
Téléphones : (514) 274-7645 et 1 800 665-7645
info@fondationperemenard.org
www.fondationperemenard.org

IMPRIMÉ AU CANADA

ISBN : 978-2-9820150-4-3
ISBN PDF : 978-2-982-0150-5-0
Dépôt légal : 4^e trimestre 2023
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, sauvegardée sur un système d'extraction ou transmise, sous quelque forme que ce soit, par quelque moyen que ce soit — électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre — sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Les opinions exprimées dans les textes sont celles des auteurs. Elles ne prétendent pas refléter les opinions de la Fondation Père-Ménard.

POUR UNE SPIRITUALITÉ
ET UNE FOI EN ÉVOLUTION
VOL. 3/2023

Fondation Père-Ménard



TABLE DES MATIÈRES

CHRONIQUES 293

Le stress, ennemi ou moteur nécessaire à la vie	294
Le temps de décider	296
Le pouvoir au centre des tentations de Jésus	298
Au nom de Jésus	301
Notre Maître, le Crucifié	302
Vivre en pleine conscience	304
Le temps d'être heureux	306
Le chrétien face au monde	308
Donner un sens à sa vie	311
Le temps d'agir	312
Avec le Prince de la paix	314

CONVERSATIONS 317

« Jésus fait découvrir le divin en nous. »	318
Des anges... sans ailes	321

DES FEMMES INSPIRANTES 323

Judith, une femme hors du commun	324
Ruth, une belle histoire de fidélité	326
Des femmes stériles devenues fécondes	328
Marie, une croyante en cheminement	330
Les femmes vues par Jésus	333
Les femmes vues par Jésus (suite)	335
La Cananéenne	338
La Samaritaine	340
La femme adultère	342
Phœbée, une des collaboratrices de Paul	344
Priscille, une autre collaboratrice de Paul	346

DU CŒUR À L'ACTION 349

Au centre de la transformation humaine	350
Changer les mentalités... un jour à la fois	352
Leurs réalisations, un succès partagé	354

ÉCHOS D'ÉVANGILE 357

Goûter bon	358
Prière de ne pas prier	360
Faites ça... et vous vivrez !	363
Miracle refusé, miracle obtenu	366
On parle trop	368
Dangereux désert	370
Un monde sans allure	372
Pour ne pas être mort sans le savoir	374
Pas le temps de s'installer	376
Malheur !	379
Mais, qui sont ces envoyés ?	381

ÉVÉNEMENT 383

MINUTE POÉTIQUE 385

Noël	386
------------	-----

SUGGESTIONS DE LECTURE 387

Que votre joie soit parfaite	388
La Nuit de feu	390
La philosophie de la religion	392
Devenir voyage	394
Atuk, elle et nous : réparer le lien brisé	396
Multitude de l'autre, multitude de soi	398
L'Évangile de Marie-Madeleine	400

VISIONNEMENTS 403

Ainu Mosir, une histoire de deuil et d'identité	404
Dune : une quête de soi dans les sables	406

TÉMOIGNAGES DE FOI 409

Rogelio Vargas : « Suivre avec optimisme la voie que Dieu a tracée pour moi. »	410
Fabien Mvondo : « Dire oui à Dieu me donne la force de franchir les obstacles. »	412

À PROPOS DE NOS COLLABORATEURS 415

AVANT-PROPOS



Voici le volume 3 de notre collection « Pour une spiritualité et une foi en évolution ». Nous sommes heureux de poursuivre ce projet éditorial. Celui-ci met en lumière les chemins intérieurs des auteurs qui y participent pour communiquer leurs observations, leurs valeurs et leurs croyances afin de faire partie de la réflexion planétaire sur le type d'humains que nous voulons devenir dans notre vie, pour le monde.

Cette collection éditoriale est faite sans ambition littéraire. Notre souhait est que ces écrits laissent une empreinte d'espérance et de joie dans vos journées, renforcent votre foi et enflamment votre goût de prendre part à la célébration du grand festin auquel Jésus nous convie tous les jours. Que cette fête soit l'occasion de resserrer nos liens et de savourer la nourriture spirituelle préparée avec deux pincées d'amour inconditionnel, mijotée dans le feu de la justice et de l'entraide, puis servie avec beaucoup de bonheur. Voilà une recette incroyablement délicieuse et bonne pour le corps et l'âme !



« Que nous soyons religieux, athées ou agnostiques, faisons l'effort de nous concentrer », disait l'évangéliste Jean, sur ce que « Jésus a fait, son chemin de vie », afin d'atteindre la cible avec discernement, c'est-à-dire d'être en mesure de « passer vivant au travers de la mort ». La grande maison céleste sera en mesure de nous accueillir les bras grands ouverts, sans exception. La confiance attire la confiance, comme l'amour attire l'amour.

Notre collaborateur André Myre, bibliste qui consacre quatre heures par jour à l'étude des évangiles depuis cinquante-quatre ans, explique tout simplement :

J'écris pour vous. Je veux écrire ce que nous sommes. Je prétends redire ce qu'ont jadis dit ces géants qui étaient Jean le Baptiste, Jésus le Nazaréen, les auteurs de la *Source Q*, Paul, Marc, Jean et les autres... Sur le sentier de l'Évangile, en effet, on rencontre quotidiennement des gens qui sont grands sans le savoir, qui sont des géants de la foi sans s'en douter, gens pour qui s'engager se fait aussi naturellement que respirer, qui savent encourager ceux et celles qui marchent moins vite ou sont moins aguerris.

Denis Gauthier

Président du conseil
d'administration et éditeur

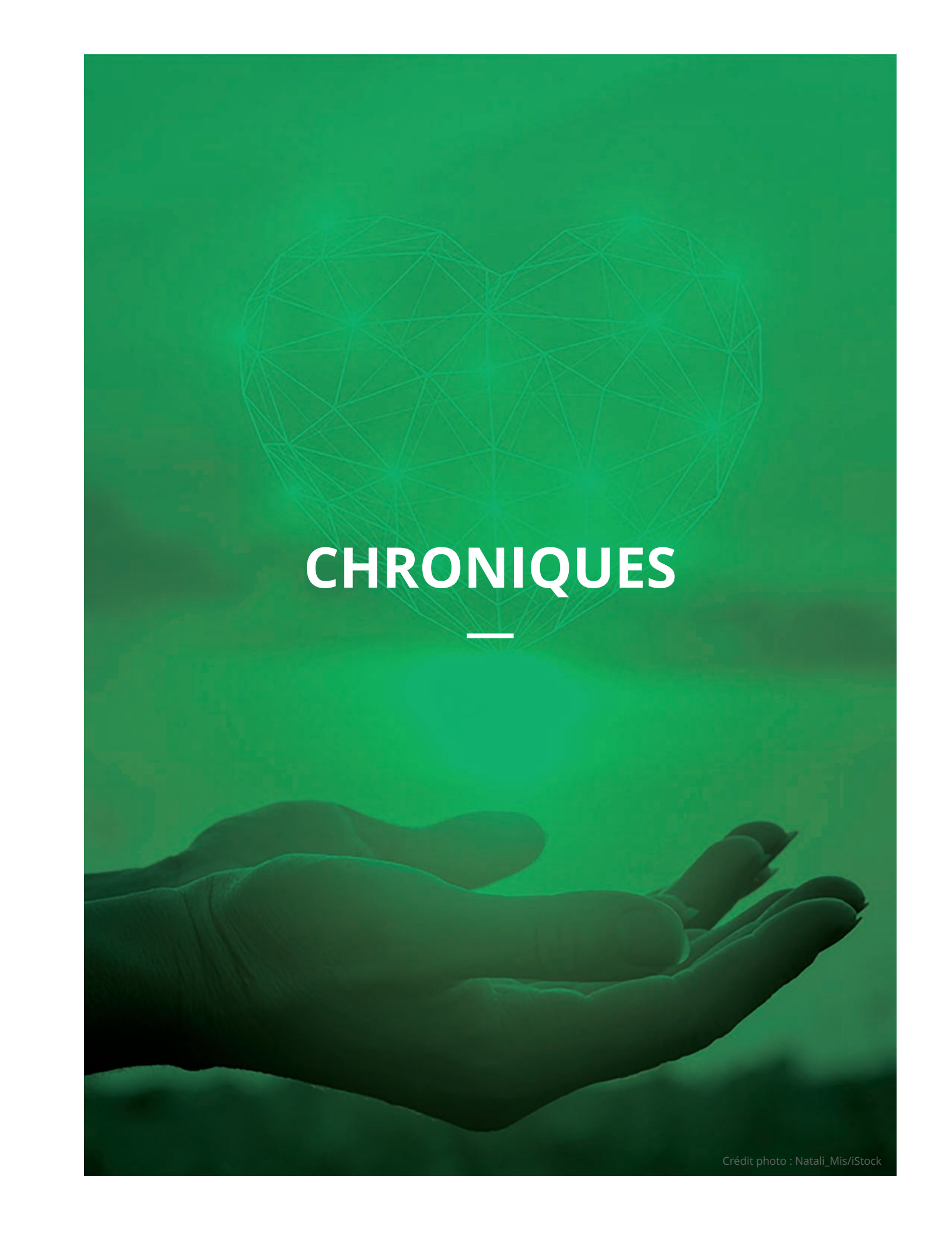
Miriam Castro

Directrice générale et éditrice

De nouvelles voix se sont jointes à notre équipe de collaborateurs. Elles partagent ce qui intéresse leurs générations, leurs manières d'envisager la spiritualité et les relations avec la communauté, dans un esprit de participation afin de contribuer à une meilleure compréhension mutuelle. C'est le cas de Laurence Gagnon, qui nous suggère des livres, des films et des séries télévisées qui intéressent les millénariaux, mais aussi celui de Gilles Charest, de la génération des baby-boomers, qui nous offre un morceau de son cœur avec ses poèmes inédits.

Au moment de mettre ce ouvrage sous presse, c'est avec une grande tristesse que nous avons appris le décès de Pierre Brulé, un grand ami avec qui des chroniques et des livres ont été signés. Son départ est survenu le 30 août 2023. Cher Pierre, tu vivras toujours dans nos pensées et à travers tes écrits.

Que la lecture de ces textes donne du goût à votre vie et illumine vos journées !



CHRONIQUES

LE STRESS, ENNEMI OU MOTEUR NÉCESSAIRE À LA VIE

Nous vivons dans un monde stressant et en constante évolution, où tout change et se transforme de plus en plus rapidement. Autrefois, le changement se produisait à la façon d'une vague lente et douce qui laissait à tout un chacun le temps d'appivoiser la nouveauté.

De nos jours, les changements se produisent sous la forme d'un tsunami qui bouleverse nos personnalités et la structure de nos sociétés.

Les changements se produisent à une vitesse telle que le passé, même récent, semble lointain. Nous vivons à l'ère de l'instantanéité qui motive à fixer notre attention sur le ponctuel. On vit la formule du prêt-à-porter et du prêt-à-manger. Le stress, l'ennui, la fatigue, l'anxiété, la solitude et l'insomnie nous font vivre des expériences dérangeantes puisqu'il faut aller toujours plus vite avec une myriade d'exigences. Il faut avoir le contrôle parfait de son physique, de son apparence, de ses ambitions.

L'homme ne connaît, à vrai dire, qu'un seul adversaire, c'est lui-même, et si l'on peut craindre, hélas, qu'il ne soit assez déraisonnable pour s'infliger les pires blessures, on ne peut douter que, malgré toute sa folie, il réussisse à s'exterminer.

-

Jean Rostand, biologiste et écrivain

Tendre vers l'excellence rapporte des bénéfices liés au succès professionnel et au pouvoir, mais comporte aussi des risques de fixation et d'obsession. On procède, opère et règle avec empressement chaque problème. Tout se passe comme si, au nom de la certitude d'un argument, d'une idée, aucune remise en question n'était possible. Et les tensions augmentent. Et l'on a besoin de plus en plus de « béquilles » si l'on veut continuer à jouer nos rôles convenablement : tranquillisants, sédatifs, antidépresseurs, anxiolytiques, somnifères, etc.

UN MOTEUR À MAÎTRISER

Toutefois, sans stress, on ne sentirait même plus le besoin de respirer. Il ne s'agit que de tenter d'empêcher volontairement ce geste naturel pour en déceler toute la puissance. Sans stress, c'est le grand repos. Le stress est le principal moteur de la vie. Le Dr Hans Selye l'a défini comme étant un « syndrome général d'adaptation », de fait qu'il est constamment présent pour permettre à l'organisme de s'adapter et de survivre face à une situation de danger.

Dans son livre, *Le stress sans détresse*, le Dr Selye identifie trois étapes dans l'évolution du stress : l'alarme, la résistance et l'épuisement. C'est dans la phase de résistance que l'individu n'est plus dans une situation de survie, mais en train de s'adapter au changement. Cette phase peut se comparer à une activité comme la course d'endurance où le plaisir peut apparaître à la suite de l'amélioration graduelle de la forme physique ou à l'apprentissage de nouvelles compétences.

Si la phase de résistance est suivie par la détente ou la résolution d'une situation problématique, le stress aurait été vécu sans détresse. Sinon, la phase d'épuisement, d'usure, de détresse et de désillusion s'installe.



Crédit photo : Jeshoots/Unsplash

UNE ÉNERGIE DU CHAMP PERCEPTUEL

L'être humain ne capte pas seulement des « stresseurs » dans son environnement en les voyant, il les décode à sa façon. Un bel exemple est notre réaction devant un feu rouge. Une trentaine de secondes peut sembler une éternité si l'on est pressé, soit parce que l'on a une urgence ou parce que l'on est très en retard. Et ce temps d'attente est vécu différemment entre les individus qui se trouvent sur une même intersection.

Que faire? Il faut essayer de voir la différence entre l'épreuve en soi et sa perception. Alors, il faut se concentrer sur sa respiration et revoir ses priorités, dont la plus fondamentale est d'être vivant. On se centre de manière à faire une grande inspiration, à prendre notre « souffle de vie » et à expirer lentement jusqu'au « point mort » pour ensuite attendre. Plus la respiration est ressentie dans toute sa valeur, plus le feu rouge passera au second degré.

PIERRE BRULÉ ET DENIS GAUTHIER

LE TEMPS DE DÉCIDER

Décider, c'est la première étape pour poser des gestes et passer à l'action. Ne rien décider, c'est accepter l'immobilisme. Ce qui ne bouge pas se raidit et perd de son élasticité. Le corps physique a besoin de bouger. Notre cerveau a besoin d'être activé pour éviter de perdre certaines facultés.

Pour prendre une direction, il faut décider. Choisir comporte un risque. Si l'on ne décide pas de sa vie, les autres vont décider pour nous.

Voulez-vous être comme un chien en laisse qui obéit à son maître ou voulez-vous être maître de votre vie ?

Décider, c'est devenir responsable de sa vie. C'est la liberté absolue, c'est un don et un privilège que la vie nous donne de pouvoir choisir ce que l'on veut. On a tous, à un certain niveau, des chaînes qui limitent notre potentiel. Des chaînes que nos parents ont mises sur nous en fonction de leurs propres peurs, de leur ignorance, de leur désir plus ou moins adroit de nous protéger contre nous-mêmes ou contre le monde extérieur qu'ils percevaient à tort ou à raison comme dangereux pour nous.

SURMONTER NOS PEURS

Nos parents nous ont inculqué des valeurs et aussi des peurs qui leur appartiennent et, trop souvent, nous avons cru qu'elles étaient nôtre, alors que c'étaient les leurs. Ces peurs sont à eux. Vous n'avez pas à les reprendre. Vous pouvez décider à la lumière de vos propres expériences de vous affranchir de ces chaînes parentales pour aller plus loin en dedans de vous. Le plus grand et majestueux des chemins n'est pas terrestre : il est à l'intérieur de nous. C'est un chemin sans fin aux multiples détours.

La société, les gouvernements autoritaires, les sectes, les groupes extrémistes politiques ou religieux sont autant de causes pour se sentir enchaînés et prisonniers de leur délire et de leurs gestes parfois très violents. Tous ces

groupes sont des mirages et peuvent bouleverser notre cheminement intérieur.

Qui n'a pas expérimenté l'excitation de l'inconnu sur des voies imprévues qui dégagent un bouquet de plaisirs beaucoup plus complexe et exquis qu'une route monotone sans arbres, sans montagnes, sans paysages à couper le souffle ? Malgré les difficultés appréhendées par notre conscient, il faut avoir la sagesse de croire en des jours meilleurs et de faire confiance à la vie.

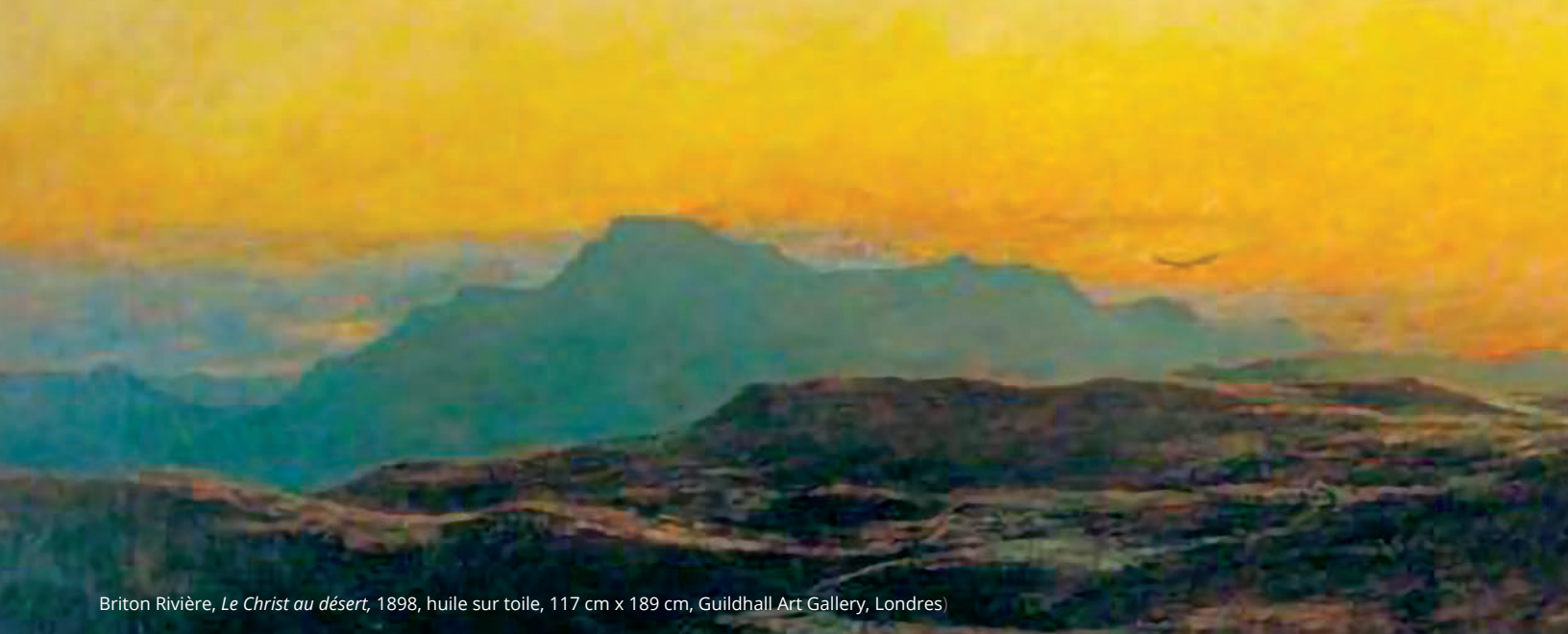
Circuler librement sur le chemin de la vie, guidé par ses propres décisions et intuitions, est le meilleur moyen de vivre dans la joie et la plénitude. Quelqu'un a déjà dit que l'intuition est le moyen que Dieu prend pour nous parler et nous guider.

Décidez dès maintenant du chemin intérieur que vous êtes prêts à suivre en toute confiance. Décidez de suivre votre intuition sans attente, mais avec un désir sincère d'être utile et aimant envers vos semblables.

PIERRE FARAH-LAJOIE



Crédit photo : Alexander Schimmeck/Unsplash



Briton Rivière, *Le Christ au désert*, 1898, huile sur toile, 117 cm x 189 cm, Guildhall Art Gallery, Londres)

LE POUVOIR AU CENTRE DES TENTATIONS DE JÉSUS

C'est à partir des récits des évangélistes Marc, Matthieu et Luc que l'on présentera une analyse de l'épisode des tentations de Jésus dans le désert. Dans ce texte, les ressemblances et les différences des trois récits seront mises en relief.

Dans son récit (*Mc* 1, 12-13), Marc parle de l'essentiel : Jésus est poussé par l'Esprit à vivre dans le désert pendant quarante jours. Pendant ce séjour, il est tenté par Satan, il vit parmi les bêtes sauvages et des anges venus auprès de lui le servent.

Pour sa part, Matthieu (4, 1-11) met en scène des personnages et les fait dialoguer. Il présente une vraie « pièce de théâtre » : un décor, des personnages, un « bon » et un « méchant », de l'action... Steven Spielberg n'a rien à lui envier ! On assiste à une scène fantastique ! On imagine le démon transporter et placer Jésus sur le sommet du Temple, sur une montagne. La plupart des cinéastes s'en sont donné à cœur joie en reproduisant cette scène connue, que ce soit en représentant Satan en homme d'affaires avec complet cravate, en jolie fille avec un décolleté plongeant, en serpent, en dragon, en personnage avec des cornes et une queue, etc.

Finalement, le texte de Luc (4, 1-13) ressemble à celui de Matthieu, à quelques différences près. Lorsque Luc dit que Jésus quitte les bords du Jourdain, c'est pour faire le lien entre le baptême de Jésus et son entrée au désert.

Dans le récit de Luc, on fait allusion à la fameuse « généalogie » de Jésus pour signifier qu'il est un être humain tout en révélant qu'il est le Fils de Dieu. Dans ce texte, il est mentionné que Jésus ne mange rien durant ces quarante jours, mais quiconque essayant de faire cela trépassera.

DANS LE DÉSERT

Dans les trois récits, on dit que Jésus va au désert, « poussé par l'Esprit ». Dans l'Ancien Testament, le prophète reçoit « l'Esprit de Dieu » comme une force irrésistible, comme un vent violent qui souffle et pousse le « choisi » à porter le message reçu. Jésus est donc « poussé » au désert par l'Esprit qu'il vient de recevoir à son baptême, lorsqu'il comprend qu'il est vraiment « choisi » par Dieu pour accomplir une mission : c'est lui le Messie tant attendu.

Pourquoi le désert ? Évidemment, parce que c'est un lieu idéal pour faire une retraite, car il n'y a pas beaucoup de distractions et l'on peut réfléchir sans se faire déranger. Jésus sait que sa vie va changer radicalement et il a besoin de s'isoler pour réfléchir. La petite vie tranquille, c'est fini !



Mais, on parle du désert pour une autre raison. Il ne faut pas oublier que Jésus représente en lui seul les plus grandes figures de l'Ancien Testament. Pour les juifs de l'époque, deux choses étaient capitales : la Loi et les prophètes. Les deux héros de l'Ancien Testament sont Moïse et Élie.

Or, Moïse fait traverser le peuple hébreu dans le désert pour le conduire jusqu'à la Terre promise. Ce peuple a été soumis aux épreuves de la faim, de la soif et du découragement pendant quarante ans [Dt 8, 2-3]. Jésus incarne donc le « nouveau Moïse », le Messie qui viendra libérer le peuple hébreu.

LE POUVOIR ET LA DOMINATION

D'abord, il faut savoir que le démon n'est pas une entité de l'extérieur. Le combat de Jésus s'est déroulé à l'intérieur de lui-même et a duré toute sa vie. Dans ses récits, Matthieu et Luc organisent une « joute oratoire » entre Jésus et Satan, en utilisant des techniques littéraires pour augmenter l'effet dramatique :

Acte 1 : Le démon demande à Jésus de se mettre en position d'autorité et d'« ordonner » aux pierres de se transformer en pain. Ainsi, Satan lui offre de se soustraire à l'ordre de la nature, d'utiliser son pouvoir pour améliorer sa situation et son bien-être personnel. En refusant de le faire, Jésus rejette le désir immodéré et la convoitise de biens matériels.

Lui, il sera un Messie pauvre et proche des plus démunis qui l'entourent; il vivra la vie d'un prédicateur itinérant au mode de vie précaire. On sait que les disciples « bien intentionnés » de Jésus voulaient eux aussi un Messie puissant.

Acte 2 : Le décor change et Jésus est transporté sur une très haute montagne. Le démon va lui montrer tous les royaumes de la terre. Dans *l'Évangile selon Matthieu*, cette tentation sera évoquée en troisième lieu (Mt 4, 8-10).

Cette tentation, c'est celle de la domination, du pouvoir pour le pouvoir, même dans le religieux, ce qui implique souvent une collusion avec des forces mauvaises. « *Tout cela, je te le donne si tu acceptes de te prosterner devant moi* », dit le démon à Jésus (Mt 4, 9).

Ne trouvez-vous pas cela très actuel ? On sait que certains de ses disciples voulaient voir en Jésus un Messie royal, guerrier, riche et puissant. Plusieurs fois, on a voulu le faire roi. Jésus a choisi l'opposé et s'est rapproché des plus défavorisés et des marginaux.

Les tentations de Jésus correspondent à nos propres vulnérabilités; nous aussi sommes tentés par le pouvoir de la vie sur la mort, le désir de contrôler les autres à notre profit, l'envie d'accumuler des richesses, l'ambition démesurée et les dépendances.

MARGUERITE DENHEZ-ZEITOUNI



Crédit photo : Claudio Schwarz/Unsplash

AU NOM DE JÉSUS

Un proverbe rwandais affirme que « le nom, c'est la personne ». Au Rwanda, du moins dans le Rwanda traditionnel, chacun a un nom personnel qui n'est pas celui de son père, mais un nom qui est choisi en référence à un événement ou qui exprime un souhait pour le nouveau-né.

Pensez au nom d'un confrère dominicain que vous connaissez bien : Nsengiyumva. Ce nom ne se traduit pas « Saint-Guillaume », comme il s'amuse à le suggérer. Le nom Nsengiyumva a un sens profondément religieux, car il signifie « Je prie Dieu qui écoute ».

Pour chacun et chacune de nous, le nom est important et résonne d'une façon spéciale à notre oreille. Dans le brouhaha des conversations de table, si quelqu'un prononce mon nom, même à voix basse, je dresse immédiatement l'oreille pour savoir si l'on dit du bien ou du mal de moi.

Quand l'on croise une personne inconnue, la première question est celle du nom : « Comment t'appelles-tu ? » Tous les formulaires que nous sommes appelés à remplir commencent inévitablement par la double question : nom et prénom. Notre carte d'identité, c'est d'abord notre nom.

Pour Jésus, né au sein du peuple juif, le nom a une grande importance. C'est l'ange du Seigneur qui dit à Marie : « Voici, tu deviendras enceinte et tu enfanteras un fils et lui donneras le nom de Jésus. » C'est le jour de la circoncision que l'« on donna à l'enfant le nom qu'avait indiqué l'ange avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère ».

On lit dans le livre des *Actes des Apôtres* : « Quand ils eurent cru Philippe qui leur annonçait la Bonne Nouvelle du Royaume et le nom de Jésus Christ, hommes et femmes se firent baptiser » (Ac 8, 12). Lorsqu'on demanda aux premiers apôtres qui venaient d'opérer une guérison : « Par quel pouvoir ou par quel nom avez-vous fait cela vous autres ? » Pierre répondit : « C'est par le nom de Jésus Christ, le Nazaréen [...] c'est par son nom et par nul autre que cet homme se présente guéri devant vous » (Ac 4).

Saint Paul, dans sa *Lettre aux Colossiens*, étendra le rôle du nom de Jésus à tout l'agir chrétien : « Tout ce que vous pouvez dire ou faire, faites-le au nom du Seigneur Jésus en rendant grâce par Lui à Dieu le Père » (Col 3, 17).

Au début du mois de janvier est célébrée la fête du saint Nom de Jésus. L'antienne d'entrée de ce jour est empruntée à la *Lettre aux Philippiens* : « Au nom de Jésus, que tout genou fléchisse au ciel, sur terre et aux enfers et que toute langue proclame : Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père. »

YVON POMERLEAU

EN SON NOM

La mission de Jésus est de proclamer, par la parole et en actions, le salut de Dieu, d'où l'importance des guérisons dans son ministère. Jésus est reconnu dans son milieu comme un guérisseur et il confiera à ses disciples la poursuite de sa mission. Annoncer la Bonne Nouvelle, c'est proclamer le nom de Jésus.

NOTRE MAÎTRE, LE CRUCIFIÉ

Je me joins au Cardinal Lavigerie, fondateur des Pères blancs. Arrivé en Algérie, on lui demanda qui il était, ce à quoi il répondit : « Je suis disciple d'un Maître crucifié que l'on n'a jamais pu enfermer dans un tombeau. »

Les inégalités sociales émergent de partout. En ce sens, la tiédeur n'a pas sa place dans la vie de celui qui a la foi et adhère à l'Évangile. Ce « Maître crucifié » est un exemple de courage devant les contradictions et la persécution. Ses Apôtres et ses disciples, après avoir fui les dangers, sauf Marie, dont ils avaient peur, ont manifesté beaucoup d'enthousiasme pour annoncer la résurrection de Jésus après l'Ascension et la Pentecôte. Poussés par l'amitié et la confiance, ils ont risqué leur vie pour annoncer l'Évangile.

Donne-nous de vivre déjà en ressuscités à travers ce temps Pascal. Donne-nous de te regarder monter vers le ciel en ce jour de l'Ascension.

—
Eusèbe-Henri Ménard (1981)

C'est pourquoi seule la foi permettra aux disciples de reconnaître et de rencontrer ce vainqueur de la mort et de l'incrédulité, le Ressuscité. À ce sujet, Paul, dans sa *Première épître aux Corinthiens*, a affirmé sans détour : « Si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine. » Mais Paul (1 Co 15) a tenté de dire dans ce texte que le corps ressuscité n'a rien à voir avec notre propre corps mortel, matériel. Afin d'en faciliter la compréhension, la dimension matérielle a été ajoutée au fil des ans pour répondre à des besoins de catéchèse. Car, si nous ressuscitons avec un corps, dit-on, quelle forme ce corps prendra-t-il ?

Lorsqu'on tient compte du genre littéraire de l'Évangile, on constate que la foi est exprimée au « je ». Ce qui est important pour moi, c'est que mes intuitions me confirment que Jésus Christ est vivant. Il y a assez d'événements à l'origine pour alimenter ma foi et développer un lien personnel et profond avec la personne de Jésus, mon ami.

Son Père nous a dévoilé le mystère de notre salut en nous envoyant son Fils. Par sa mort d'homme, par ses paroles et par sa résurrection divine, il nous illumine à tout jamais. Dans l'âme et la chair du Christ, le divin et l'humain sont unis pour toujours. Or, si j'aime son Père et mon prochain, sa Création, il me garde éternellement avec lui comme ami et non comme serviteur.

Donc, où en suis-je dans ma relation avec Jésus ? Est-ce que je partage au moins sa confiance ?

DENIS GAUTHIER





VIVRE EN PLEINE CONSCIENCE

Y a-t-il un sens à notre passage sur la terre avant notre mort ? On respire, on évolue, on vieillit et l'on expire en mettant fin au parcours. C'est tout ? L'humain n'est pas une entité close. Nous inspirons et nous sommes inspirés. Nous sommes issus d'une évolution qui a traversé la gamme entière d'existants avant d'aboutir à l'humain.

Les intuitions qui sont à la base des théories de l'évolution peuvent nous aider à élaborer une vision plus cohérente de la mort et de la suite. On peut même entendre mère Nature nous dire : « Certainement, toutes les formes d'évolution comprennent un début, une croissance et une fin... puis un recommencement. »

Darwin a écrit sur l'évolution des espèces, et ce fut un scandale jusqu'au jour où le monde a réalisé que cette conception avait plus de sens que celle de la création du

monde et de la vie en six jours. Le même phénomène s'est produit avec les affirmations de Galilée, qui s'est opposé au géocentrisme d'Aristote, théorie dominante de l'époque, selon laquelle la Terre était l'axe central de l'Univers autour duquel tournent tous les astres.

Avant de naître, nous vivions dans le monde utérin et nous faisons partie d'un grand tout anonyme de la vie universelle. Mais, une fois nés, notre individualité a acquis un caractère indestructible, le seuil franchi était

irréversible. Nous sommes devenus conscients et éveillés, même si cela n'était pas évident au début. Mais, un grain de conscience restera éternellement un grain de conscience. C'est acquis pour l'éternité.

DANS LE VENTRE

La vie a une valeur unique, une importance suprême. La science peut suivre l'évolution physique du temps que nous avons vécu dans le ventre de notre mère, mais le psychique demeure un mystère. À ce moment, nous flottons, non pas dans l'espace, mais dans le liquide amniotique, un véritable habitat d'échange, de vie, de confort et de protection.

Dans ce monde utérin, on n'avait rien à faire ou à posséder. Toutes les obligations étaient assumées par notre mère et pour mère Nature. Nous n'avions qu'à nous laisser faire sans en être conscients. Imaginons un instant que, dans l'utérus, nous étions conscients. Nous n'aurions qu'à être émerveillés du développement de nos mains, de nos jambes, de nos pieds... un peu comme un passionné des automobiles qui assiste en tant qu'observateur au montage de son propre véhicule.

NAÎTRE

Ainsi, nous avons vécu dans le ventre protecteur de notre mère. Une fois notre corps formé, une aventure nous attendait. Pour la vivre, nous sommes entrés dans un passage, un tunnel, tellement petit par rapport à notre propre dimension qu'aucun humain conscient n'accepterait un tel défi. En constatant la petitesse du diamètre du passage devant nous, on aurait pu évaluer cette aventure comme insensée et dangereuse, voire impossible.

Qu'on le voulût ou non, notre temps dans le monde utérin était terminé. Dans le monde extérieur, on doit conquérir par nous-mêmes l'air dont nous avons besoin pour vivre. Notre première inspiration était notre premier acte d'autonomie, notre première responsabilité. Personne ne pouvait la faire pour nous.

Et nous allions connaître aussi le monde du sommeil. Pour nous y aventurer, notre premier geste a été celui de fermer les yeux afin de nous retrouver dans le noir. Selon le poète grec Homère, « le sommeil et la mort sont des frères jumeaux ». L'éveil réfère au connu et à ce que l'on a appris, tandis que le sommeil, à l'inconnu, à l'inné. Lorsqu'on dort, on plonge dans un univers où l'on perd tout contrôle. Au réveil, on remonte à la vie où la raison est dominante.

ÉVEILLER SA CONSCIENCE

Dans le monde extérieur, nous vivons des hauts et des bas tant sur le plan physique que mental. Nous traversons des périodes mouvementées et nous nous plaisons durant les temps calmes. Les exigences de la vie moderne de « performer » et d'accumuler des choses matérielles vont parfois prendre beaucoup d'importance au détriment du questionnement du sens propre à notre existence et du pourquoi nous sommes là.

Nous nous laissons distraire par la frénésie du quotidien, nous évoquons des souvenirs du passé et nous nous évadons dans nos rêves ou les rêves des autres. Tout cela rend très difficile l'expérience de simplement être, de vivre dans le moment présent. Le philosophe Platon disait que « la vie est un court exil ». Pour vivre, il faut s'éloigner, prendre une distance avec ce qui nous distrait. De la sorte, c'est notre conscience qui va s'éveiller en nous donnant une nouvelle perspective.

Et puisque le concept d'exil inclut celui du retour, l'idée de l'exil de la conscience annoncerait également l'avenir des retrouvailles avec la Volonté de l'origine, l'Être suprême. Nous ne devons pas craindre, mais braver les terres de l'ombre et de la lumière dans notre esprit, oser penser l'impensable et tenter de dire ce que l'on ne peut pas dire, avec une âme éveillée qui nous permettra de percevoir enfin notre vérité intérieure.

DENIS GAUTHIER ET PIERRE BRULÉ

LE TEMPS D'ÊTRE HEUREUX

Le bonheur : tout le monde souhaite le trouver. Mais qu'est-ce que le bonheur ? C'est un état d'âme. C'est faire ce que l'on aime et accepter avec détachement ce qui nous arrive. C'est apprécier et vivre pleinement le moment présent.

Il n'est pas nécessaire de déplacer des montagnes. Lire un livre, regarder un film, discuter avec un ami : ces moments peuvent suffire à notre bonheur si on les vit pleinement, en gardant loin les pensées distrayantes.

ÊTRE SA PROPRE SOURCE DE BONHEUR

Le bonheur se construit dans notre for intérieur. Il ne vient pas des autres. Si l'on pense devenir heureux grâce à l'amour de quelqu'un d'autre, c'est lui transférer une responsabilité qu'il ou qu'elle ne pourra pas combler éternellement. Son amour d'aujourd'hui s'effacera avec le temps, comme les sillons de sable au passage des vagues.

Le bonheur se trouve en nous, mais aussi dans l'instant présent. Avoir trop d'attentes est le moyen le plus sûr de devenir malheureux. Cela ne signifie pas de n'avoir aucun projet. On peut espérer obtenir un type d'emploi particulier, réaliser un voyage, ou conquérir le cœur d'une personne aimée. Mais qu'arrive-t-il si nos attentes ne sont pas remplies ? On devient malheureux, frustré, et parfois même désespéré, à un point tel que l'on peut poser des gestes regrettables.

On se demande : « Pourquoi ai-je eu un accident ? Pourquoi un proche est-il mort ? Pourquoi n'ai-je pas obtenu la promotion souhaitée ? Pourquoi mon partenaire de vie m'a-t-il quitté ? Pourquoi suis-je malheureux ? »

On est malheureux, car on refuse de reconnaître que ce qui nous arrive est une occasion de grandir, d'évoluer. On naît sur cette Terre pour se développer, apprendre, grandir et se dépasser. Si l'on résiste et que l'on refuse notre réalité, on ne trouvera pas le bonheur. Ce à quoi l'on résiste persiste.

Quand on fait des projets et que la vie met sur notre chemin des obstacles limitant notre capacité à les réaliser, il faut s'interroger sur la raison de ces échecs : « Qu'ai-je à apprendre de ce qui m'arrive ? Était-ce un bon projet pour moi ? » Si l'on accepte ce qui nous arrive et que l'on corrige la situation en modifiant nos façons de faire et notre manière de vivre, on retrouvera le bonheur. Bien sûr, le bonheur est rarement permanent. Seuls, peut-être, certains êtres spirituels l'atteignent plus facilement que le commun des mortels.

Appréciez ce que vous avez. Évitez l'envie. Gardez en tête cette pensée de l'ancien premier ministre du Québec Daniel Johnson : « Quand je me regarde, je me désole, quand je me compare je me console. »



Crédit photo : Nghia Le/Unsplash

RÉAGIR FACE À L'INCONNU

La peur est le principal obstacle au bonheur. Cette peur qui nous hante ou nous paralyse provient du futur. Sa source réside dans ce qui n'est pas encore arrivé. Mais peut-on contrôler cet inconnu qui nous effraie ? Peut-on en tempérer les conséquences ?

Si l'on n'a aucun contrôle sur ce qui peut arriver, on peut se tourner vers le lâcher-prise : ce qui doit arriver arrivera. Ce sont les actions et les gestes que l'on posera par la suite qui permettront de reprendre notre vie en main et, par conséquent, d'être heureux ou malheureux. Vous avez le choix, un privilège que seuls les humains ont sur cette terre. Aucune plante, aucun animal n'a cette possibilité.

Vous avez donc le pouvoir d'être heureux ! Acceptez avec humilité ce qui vous arrive et appréciez les bons moments en vivant dans le présent, ce qui réduira considérablement vos peurs. Si une occasion se présente, et elles sont fréquentes, découvrez ce que la vie cherche à vous faire comprendre et ajustez votre façon de faire et votre manière d'être en conséquence. Le bonheur cognera de plus en plus souvent à votre porte.

PIERRE FARAH-LAJOIE

LE CHRÉTIEN FACE AU MONDE

Dans l'évangile de *Jean* (17, 11B-19), il est fait mention du monde à une dizaine de reprises. Mais qu'est-ce que le monde ? La réponse n'est pas facile. Ce mot compte plusieurs sens.

Pensez à notre langage courant ! Le grand voyageur rêve de faire le tour du monde, alors que le sédentaire risque de s'enfermer dans son petit monde. Le timide, qui ne veut pas se faire remarquer, fait comme tout le monde. D'une famille accueillante, on dira que c'est du « bon monde ». Le gamin turbulent, lui, sera invité à se comporter « comme du monde », surtout lorsqu'il est avec du « grand monde ».

Lorsque tout ne se passe pas comme prévu, on qualifie la situation de « monde à l'envers ». Le tiers-monde tout comme le quart-monde font partie de notre planète. Un journal quotidien a pour nom *Le Monde*, et un magazine chrétien *Le monde de la Bible*. J'arrête ici mes jeux de mots avec deux substantifs liés au monde dans des sens très différents : la mondialité et la mondanité.

Passons maintenant à l'univers biblique ! Je retiens trois sens avec une citation pour illustrer chacun :

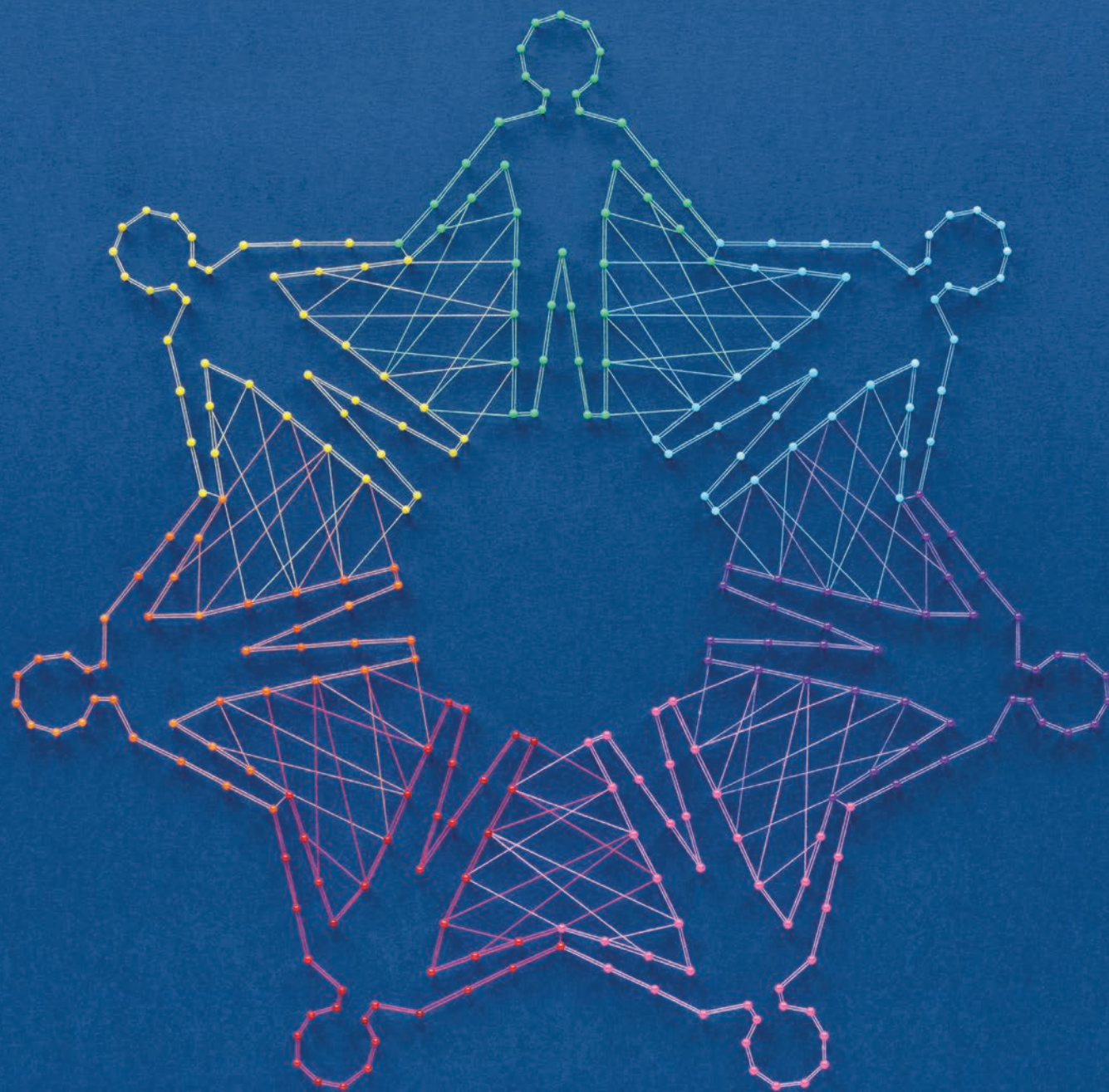
- Il y a l'univers créé par Dieu : dans les *Actes des Apôtres*, on mentionne « Dieu qui a fait ce monde et tout ce qui s'y trouve ». Le monde, c'est aussi la terre avec tous ses habitants : Matthieu parle de « cette Bonne Nouvelle du Royaume [...] proclamée dans le monde entier en témoignage à la face de toutes les nations ».
- Le monde désigne l'humanité tout entière, le genre humain : Jean, dans son évangile, nous rappelle que Dieu n'a pas envoyé le Fils pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par son entremise. Il écrit aussi que « le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et donne la vie au monde ».

- Enfin, on trouve dans la Bible un sens négatif, attribué au monde, lequel désigne la société profane, en opposition au Peuple de Dieu, l'état d'esprit, les valeurs, la façon de vivre de ceux qui sont loin de Dieu. Un passage de l'évangile de *Jean* développe cette signification négative du monde : « N'aimez ni le monde ni ce qui est dans le monde [...] Car tout ce qui est dans le monde – la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la richesse – vient non pas du Père mais du monde. »

Dans cet évangile alternent les sens positif et négatif du monde. Jésus ne prie pas pour que ses disciples soient retirés du monde, mais gardés du Mauvais. « Ils n'appartiennent pas au monde, de même que moi, je n'appartiens pas au monde. » Et puis, Jésus continue son discours en disant : « De même que tu m'as envoyé dans le monde, je les ai envoyés dans le monde. »

Notre vocation chrétienne consiste à vivre dans le monde tout en n'étant pas de ce monde. Un chant religieux, dont les paroles sont empruntées à la *Deuxième lettre aux Corinthiens*, nous rappelle que « le monde ancien s'en est allé et un monde nouveau est déjà né ».

YVON POMERLEAU



Crédit photo : Pagonici/iStock



Crédit photo : J W/Unsplash

DONNER UN SENS À SA VIE

Le mal de vivre est un sentiment de perte du goût à la vie, de perte de sens. Avec le temps, un vide existentiel s'installe et les désirs disparaissent. Ceux qui l'éprouvent ont l'impression de vivre attrapés dans une routine monotone et solitaire. Dans les cas les plus graves, le mal de vivre peut conduire au suicide.

.....

Victor E. Frankl (1905-1997) était un psychiatre et neurologue autrichien, survivant des camps de concentration nazis durant la Seconde Guerre mondiale. La plupart des membres de sa famille n'y ont pas survécu. Sa tragique expérience comme prisonnier constamment affamé, humilié et intimidé, a imprégné son travail pour aider les personnes qui éprouvent le mal de vivre.

CHOISIR SA VOIE

Frankl est le créateur de la logothérapie, une approche qui prône l'importance de la dimension spirituelle de la personne afin de la sensibiliser non seulement à ressentir la vie en soi, mais à lui donner un sens, même dans les moments les plus insignifiants ou banals. En fait, il conseille aux autres de réaliser ce que lui-même a fait lors de son séjour dans le camp de concentration : il lui était physiquement impossible de partir, mais il était libre de décider entre l'espoir et une raison de vivre, imaginaires ou réels, ou de tout abandonner, accepter son sort et se laisser mourir. Dans son livre *La quête du sens de l'homme*, publié en 1946, il a écrit : « L'homme peut être soustrait à tout sauf une chose, la dernière des libertés humaines, le choix de l'attitude personnelle face à un ensemble de circonstances, pour décider de son propre chemin. »

COMMENT Y PARVENIR ?

D'abord, il faut se rappeler que l'être humain a la capacité unique de se voir, de s'accepter, de se réguler et de s'imaginer. Pour Frankl, l'animal peut se voir dans un

miroir, mais il ne peut pas se visualiser en train de se regarder. Cette capacité d'autodistanciation nous permet de modifier la perspective, car notre vie n'est pas prédéterminée et, au contraire, ne cesse pas de changer et de nous faire grandir.

Nous ne sommes pas des êtres à la merci de notre passé et des circonstances de notre présent. Nous demeurons psychiquement libres. Frankl conçoit ainsi le concept de liberté en l'alliant à celui de la responsabilité. Ainsi, nous sommes libres, et les seuls responsables de donner un sens à notre vie.

Ensuite, Frankl affirme que l'être humain est caractérisé par un désir de transcendance de soi. C'est-à-dire qu'il a tendance à chercher un sens au-delà de lui-même, qu'il doit d'abord le découvrir en y croyant pleinement et en se faisant confiance, afin d'atteindre un sentiment de plénitude.

Chacun a une vocation ou une mission spécifique dans la vie; chacun doit accomplir une tâche concrète qui demande à être réalisée. En cela, il ne peut être remplacé, et sa vie ne peut être répétée. Ainsi, la tâche de chacun est unique, tout comme l'opportunité spécifique de la mettre en œuvre.

-
Victor E. Frankl

Ensemble, les capacités d'autodistanciation et de transcendance nous permettent de prendre position dans les situations de la vie, simples ou complexes, en ayant conscience de la responsabilité de nos choix, afin de donner un sens qui nous interpelle.

La quête de sens est différente pour chacun, chacune de nous et nous pouvons traverser des périodes sombres. Frankl nous rappelle que, dans la souffrance, nous pouvons aussi trouver, comme lui l'a fait d'ailleurs, un sens profond à notre vie.

DENIS GAUTHIER ET PIERRE BRULÉ



LE TEMPS D'AGIR

L'action est l'antithèse de l'immobilisme. Lorsqu'on ne bouge pas, est-ce que quelque chose nous paralyse ? La peur, la paresse, l'abandon de nos principes, de nos valeurs ?

.....

Parfois, on se cache derrière un paravent imaginaire pour éviter d'affronter les difficultés que la vie nous apporte régulièrement, comme les vagues de la mer qui reviennent inlassablement, au gré des marées et des vents.

Toutes ces vagues sont porteuses de leçons. On a le choix d'apprendre ou de baisser les yeux et la tête, comme un condamné qui sait qu'il va mourir. Est-on un condamné ? Sûrement pas, sauf si l'on accepte de le devenir. Notre seul crime, c'est d'avoir abandonné aux autres ou à la vie

notre destinée, notre embarcation, avec laquelle on doit naviguer sur cette mer qu'est l'existence et affronter les risques qui nous feront évoluer.

LARGUER LES AMARRES

Il faut évoluer, lâcher les cordages pour sortir de notre port. Ce vers quoi l'on navigue n'est cependant pas à notre portée immédiate. Pour certains, apprendre à naviguer est leur « mission de vie ». D'autres font confiance à la vie



Crédit photo : Matthieu Da Cruz/Unsplash

et croient que ce voyage terrestre sera rempli d'opportunités et de surprises agréables comme désagréables. Ils savent cependant que, peu importe ce qu'ils décident de faire, la vie se chargera de les amener où ils doivent aller.

Il y a aussi ceux qui craignent, qui critiquent, qui refusent tout changement. Ils ne voient pas qu'ils naviguent sur un océan; le seul pouvoir qu'ils détiennent vraiment est celui d'abandonner le contrôle de leur embarcation. Ils n'apprécient pas la présence d'autres voyageurs sur cet océan, que ceux-ci soient leur famille ou leurs amis.

Toutes ces personnes – nous tous – ont leur propre embarcation. Ensemble, nous pouvons partager de doux moments. Chaque instant passé dans la joie contribue à notre bonheur. Plus nous ouvrons notre cœur et notre esprit pour apprécier chaque moment, plus nous sommes heureux.

Nos pensées nous invitent régulièrement à modifier notre vie, à poser des gestes, à prendre des décisions. Quand

ces signaux deviennent de plus en plus puissants, il est temps d'agir. Il n'y a pas de mauvaises décisions si nous les prenons librement, sans être influencés par la peur, l'orgueil, le pouvoir.

Si l'on agit avec un amour inconditionnel des autres, on prendra toujours les bonnes décisions, même si certains s'en offusqueront. Ils ne seront pas choqués par vous, mais par vos gestes, qui ne sont pas ceux qu'ils auraient espérés.

Alors, agissons! Faisons-nous confiance. C'est le temps d'agir, de prendre des décisions. Ne restons plus immobiles, lâchons les amarres, quittons nos ports et voguons sur l'océan de la vie vers un tout nouveau continent.

PIERRE FARAH-LAJOIE

AVEC LE PRINCE DE LA PAIX

Assez régulièrement, sur les chaînes de télévision, sont diffusés des feuilletons, *success stories*, où nous sont proposées des histoires à sensation de dynasties familiales.

Dans la presse internationale, plusieurs magazines *people* présentent, de semaine en semaine, les aventures de monarchies à travers le monde ainsi que la vie de divers chefs d'États ou de personnalités dites publiques venus de tous horizons.

Au cœur du Nouveau Testament, à plus d'une centaine de reprises, nous pouvons lire dans les évangiles l'une ou l'autre expression qui fait allusion, d'une manière ou d'une autre, à la notion de « royauté » ou de « royaume ». Mais de quelle royauté parlons-nous au regard de ce que nous connaissons dans le réel de la vie politique actuelle ?

Ce qui frappe et retient l'attention, c'est qu'il n'y a dans les évangiles aucune connotation ni de pouvoir, ni de richesse, ni de privilège. En revanche, y sont évoquées des notions de service, de justice, de pardon, d'amour, de paix et de fraternité.

Au centre et au cœur du Peuple de Dieu, au centre et au cœur de l'histoire de l'humanité et de la famille humaine, nous découvrons Jésus Christ. Il est le rassembleur, l'unificateur, bien au-delà de l'esprit du monde qui nous entoure, « car Dieu a jugé bon qu'habite en lui toute plénitude et que tout, par le Christ, lui soit enfin reconcilié faisant la paix par le sang de sa croix, la paix pour tous les êtres sur la terre et dans le ciel » (Col 1, 19-20).

Ce qui est motivant et enthousiasmant, c'est que Jésus nous appelle à cette œuvre de rassemblement. Il compte sur chaque disciple pour être artisan d'unité, de justice, de paix et de réconciliation, aujourd'hui et chaque jour qui nous est prêté.

Le trône de Jésus ne ressemble en rien aux trônes des rois, des pharaons, des empereurs ou des présidents de l'histoire du monde. Son trône est une croix en bois. La couronne de Jésus n'a aucun égal dans les palais. Elle est faite d'épines. Les gardes du corps de Jésus n'ont aucune arme sur eux. Ce sont deux malfaiteurs sans grande envergure. Le couronnement de Jésus ne s'apparente à aucune autre célébration fastueuse de ce monde. Ce fut une crucifixion.

Au-dessus de la croix se trouvait placé un vulgaire écriteau annonçant aux badauds, en trois langues internationales de l'époque, le grec, le latin et l'hébreu : « Celui-ci est Jésus, le roi des juifs » (Mt 27, 37). Tous pourront donc le savoir.

Lors de ce genre d'événement survient parfois un moment clé. Ici, de manière extraordinaire, un des deux brigands hors-la-loi, proclame sa foi dans une attitude d'abandon total : « Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton royaume » (Lc 23, 42).

Alors que ce voleur est en train de mourir, que sa vie semble être un échec total, voici qu'au dernier instant, ce brigand se faufile au ciel avec Jésus ! Voilà une sorte de « voleur professionnel du ciel », de haut rang, pourrait-on dire avec un brin d'humeur ! Et, de surcroît, Jésus lui répond : « Amen, je te le dis : aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le Paradis » (Lc 23, 43).

Qu'est-ce que cela signifie pour nous aujourd'hui ? La miséricorde divine est immense. Ce qui est frappant, c'est la foi audacieuse de ce larron devenu, dans nos expressions populaires, un bon larron, qui reconnaît et proclame que Christ est chemin de vie, chemin d'espérance,



Crédit photo : 1971yes/iStock

chemin de pardon, chemin de guérison, chemin d'amour, chemin de paix.

Dans le ciel, dans le cœur de Dieu, la place est donnée aux plus petits de notre humanité : les personnes pauvres, rejetées, ignorées, persécutées, blessées de la vie. La liste est longue.

Chaque fois que nous prenons soin du plus petit d'entre les nôtres, le royaume de Dieu advient déjà. Les cieux nouveaux et la terre nouvelle commencent à se déployer au cœur de notre vie quotidienne. La paix de Dieu se manifeste à nous ! Cette paix de Dieu advient lorsque nous travaillons à notre croissance humaine, relationnelle et spirituelle dans notre vie personnelle.

Cette paix de Dieu advient dans notre vie de couple et de famille lorsqu'un papa ou une maman réconforte ou console son enfant qui vit un passage difficile dans sa jeune vie d'adolescent ou d'adolescente.

Cette paix de Dieu advient dans le monde lorsque nos bras, nos mains et nos pieds s'engagent généreusement en partageant des biens, des talents, des forces, avec ceux qui en ont besoin ou lorsque nous nous impliquons concrètement dans une œuvre de bienfaisance dans nos quartiers.

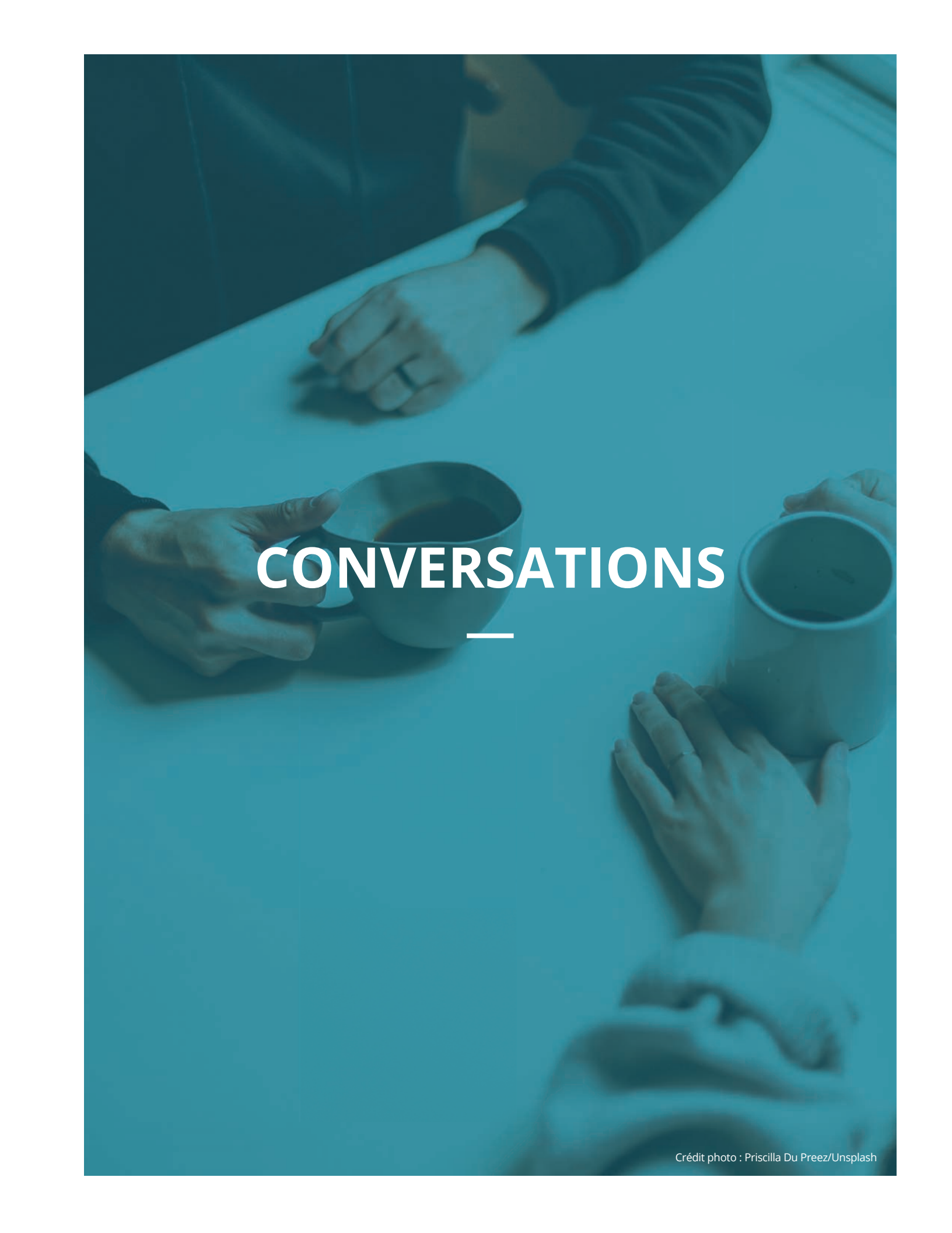
Cette paix de Dieu se concrétise lorsque nous nous intéressons à une meilleure qualité de vie et de respect pour tous les gens de la planète.

Devenons, à notre mesure, un signe visible et significatif pour notre monde du règne de Dieu qui se construit autour de nous et au-dedans de nous, tout comme David, ce modeste berger d'Israël devenu roi, fut capable de réunir les royaumes du Nord et du Sud. Ne craignons jamais de payer de notre personne et de notre temps.

Père Eusèbe-Henri Ménard, ofm, affirmait avec insistance que « l'humanité tout entière a besoin de chacun de nous, là où il se trouve, unique et, par conséquent, irremplaçable ». Qu'attends-tu pour y assumer ta part de coresponsabilité ?

CHRISTIAN RODEMBOURG

Texte reproduit avec l'autorisation de l'auteur, initialement publié en mai 2022 dans son recueil de méditations Ravive en toi l'espérance pour la vie du monde, publié par le diocèse de Saint-Hyacinthe.



CONVERSATIONS

Crédit photo : Priscilla Du Preez/Unsplash



Crédit photo :
Fondation Jeanne-Mance

FERNAND PATRY :

**« JÉSUS FAIT DÉCOUVRIR
LE DIVIN EN NOUS. »**

Fernand Patry est un homme courageux, engagé, et qui fait confiance à la vie. Cela est d'autant plus vrai qu'il n'a pas hésité à courir des risques en changeant la direction de son existence dans sa quête de sens, de liberté et de vérité.

Originaire du Lac-Saint-Jean, Fernand est le dernier-né d'une famille de douze enfants, dont neuf sont malheureusement décédés à cause de maladies infantiles. La famille habitait dans le bois, et loin des services de santé essentiels, car le père s'occupait des bûcherons et des chantiers. Enfant, Fernand était timide et renfermé; il vivait isolé dans son imaginaire.

C'est à l'école secondaire que tout a changé pour lui. Son grand-oncle a proposé à ses parents de l'héberger gratuitement à Jonquière pour qu'il fréquente un collège privé tenu par les pères Oblats. En deux ans, Fernand s'est épanoui d'une façon incroyable. Le petit garçon timide était même devenu président de classe¹ !

EN QUÊTE DE LIBERTÉ

À Jonquière, Fernand a fait des études en psychopédagogie pour devenir professeur. Pendant quelques années, il a enseigné la géographie et l'histoire dans un collège à Sainte-Thérèse. Il était très heureux, mais il sentait qu'il

lui manquait quelque chose : « J'avais besoin d'aller vers quelque chose de plus libre, de sortir des sentiers battus, de partir d'un milieu syndical qui n'avait pas d'intérêt à changer les choses. »

C'est alors qu'il a démissionné comme professeur et qu'il a décidé de plonger dans le milieu artistique comme journaliste culturel à Montréal. Il était bien conscient qu'il tournait le dos à un avenir assuré pour se retrouver à la case départ, car il ne connaissait personne dans le monde des médias. Mais, il avait une confiance absolue que tout allait se passer pour le mieux.

Bien sûr, le début n'a pas été facile, mais il a persévéré et a commencé à être connu et apprécié à cause de la qualité de sa plume et de son talent pour les relations publiques. Il a commencé dans la presse écrite et, après, il a fait de la télévision et de la radio spécialisées dans l'industrie du divertissement. « C'était une vie de fou, non-stop, à cent mille à l'heure, se souvient-il. Après sept ans, j'ai commencé à prendre conscience que ce monde était quelque chose de très artificiel, une sorte d'illusion dans laquelle je perdais mon temps. »

¹ Pour en savoir plus, lire *Amours et turbulences : entretiens avec Gilda Routy*, Montréal, Éditions Novalis, 2016.

J'étais toujours en quête de quelque chose de profond, et c'est l'Afrique qui me l'a vraiment fait découvrir. Ce que je vivais avec les habitants du village était au cœur même de l'Évangile.

—
Fernand Patry

EN QUÊTE DE SENS

Encore une fois, Fernand a changé de cap avec assurance. Il a décidé de partir au Saguenay pour administrer une école d'équitation et s'occuper des relations publiques. D'autres contrats d'envergure se sont succédé, et la vie vertigineuse a vite repris. Fernand s'est vu regagner le monde des apparences, des affaires et de la politique. Il raconte :

Là, je me suis loué un chalet au lac Kénogami et j'ai annoncé à mes amis : « Moi, je vais changer de vie, je ne sais pas où je m'en vais, mais quelque chose va se produire. » Après quatre mois à me questionner sur ma vie et mon avenir, la réponse est arrivée.

Un jour, Fernand a vu une annonce dans le journal local publiée par les Frères de l'instruction chrétienne (FIC) de Dolbeau. Ils avaient besoin d'un professeur spécialisé en psychopédagogie pour enseigner pendant deux ans au Zaïre (nom de l'actuelle République démocratique du Congo).

Le poste était fait pour lui et le côté exotique de l'Afrique le faisait rêver. Mais, il y avait un bémol : il ne croyait pas à l'Église ni au christianisme. Il en a parlé aux frères qui lui ont répondu : « Est-ce que vous respectez les gens qui y croient ? » Fernand a répondu par l'affirmatif et, un mois plus tard, il était en route vers le continent africain.

Le collège Wando était situé dans la brousse, près de la frontière avec l'Ouganda et la Tanzanie. À l'époque, il était fréquenté par 350 étudiants. Fernand y enseignait le français. Mais, un jour, le frère qui enseignait l'histoire de l'Église est décédé dans un accident de la route. Les frères ont alors demandé à Fernand de prendre le relais. Il a refusé, car il ne croyait pas à l'institution ecclésiale. « Fernand, dans le fond, c'est de l'histoire, et toi, tu as enseigné l'histoire et la géographie au Québec. »

Fernand a accepté le défi et il s'est mis à étudier l'histoire du Zaïre, de l'Église en Afrique et les origines du christianisme. En même temps, il a commencé à mieux connaître ses élèves et leur famille. Ils étaient tous très croyants; des gens dignes et fiers. Malgré les dangers et les difficultés du quotidien causés par la dictature et la guerre, les gens étaient heureux et essayaient de profiter du moment présent.

Au milieu de la brousse africaine, il a relu le Nouveau Testament pour mieux connaître l'homme qui était Jésus. Il a été bouleversé par la simplicité et la force du message du Nazaréen, qui n'avait rien à voir avec les rituels religieux compliqués, le sentiment de culpabilité, la hiérarchie inutile et le faste immoral des cathédrales.

EN QUÊTE DU DIVIN

Fernand a dû rentrer au Québec avant la fin de son contrat à cause d'une filariose dans le système sanguin, un parasite transmis par la piqûre d'un moustique. Dans un état de semi-conscience, il est resté deux mois à l'Hôtel-Dieu. Même après cette épreuve qui l'a presque tué, le rêve de retourner a continué à l'habiter. Il voulait y retourner non plus comme laïque, mais comme prêtre.

D'abord, il est allé chez les Pères blancs, mais l'angle de leur formation ne lui convenait pas. Ayant remarqué son sens critique, les pères lui ont conseillé d'aller chez les Dominicains. Il avait trente-quatre ans, il était donc ce que l'on appelait dans le temps « une vocation tardive ». Lors de sa formation, il a appris à lire les textes, à les comprendre, à les interpréter et à les écrire. Il a été ordonné prêtre le 26 avril 1986, à Montréal.

Fernand n'est pas retourné en Afrique, mais il savait qu'il devait être sur le terrain parmi les gens. C'est ainsi qu'il est devenu le curé de la paroisse Notre-Dame-de-Grâce, et il y est resté pendant douze ans. Il y a vécu des rencontres extraordinaires avec les paroissiens et leur famille. « Que faisait Jésus ? demande-t-il. Il parlait et écoutait les gens. Il leur faisait découvrir Dieu, le divin, en eux. Nous sommes tous appelés à devenir indirectement le Christ, et à faire des choses extraordinaires. »

C'est aussi dans cette paroisse qu'il a vécu des épreuves concernant sa vision renouvelée de la foi et sa position critique face à l'institution ecclésiale. Pour lui, c'est l'Évangile qui doit être au centre de l'expérience spirituelle, pas l'institution et son pouvoir, ses prêches et ses décrets. « Dieu est en chacun de nous et nous sommes tous des êtres divins. Comme Jésus, il faut que l'on apprenne à se tenir debout, à préserver sa dignité, à respecter l'ensemble de la création. » Son expérience de vie et de travail dans cette paroisse l'a inspiré pour écrire, en 2005, *L'Évangile de Marie-Madeleine*.

EN QUÊTE D'HUMANITÉ

En 2000, Fernand a pris un autre virage dans sa vie. Il a rejoint la pastorale de malades au Centre hospitalier de l'Université de Montréal (CHUM). Au quotidien, il voyait la souffrance des grands brûlés, des malades aux soins intensifs et palliatifs, et celle de leur famille. Dans une société de moins en moins religieuse, il a compris qu'il fallait accompagner les personnes qui étaient en détresse, sans jugement et sans discours :

Dire que je vais prier pour toi, cela veut dire quoi ?
Il faut plutôt écouter la personne et prendre en compte sa réalité pour qu'elle retrouve le bien-être intérieur et sa spiritualité.

D'abord aumônier, Fernand est devenu intervenant en soins spirituels, puis directeur du Centre de recherche et de formation en soins spirituels. La profession a évolué et est passée à une approche de la spiritualité au sens large et inclusif, et non plus limitée à la religion.

Après seize ans, il a pris sa retraite du milieu hospitalier pour devenir cofondateur et président-directeur général de la Fondation Jeanne-Mance. Un des axes de la mission de l'organisme est d'offrir des services professionnels d'accompagnement à domicile aux personnes en fin de vie et à leurs proches en mettant l'accent sur les besoins spirituels.

C'est le parcours qui m'a conduit jusqu'ici. Pour moi, cette œuvre fait découvrir aux gens la beauté de l'Évangile à travers l'affection, les gestes, la tendresse, la bonté et l'amour, mais en les rejoignant dans leur spiritualité personnelle, quelles que soient leurs convictions ou croyances.

MIRIAM CASTRO



Crédit photo : Jem Sahagun/Unsplash

DES ANGES... SANS AILES

Août 2021. Jacques recouvre doucement le cher visage de Lucie, son épouse, qui vient de le quitter. Pour toujours.

Jacques Blondin est ce policier retraité de la Ville de Montréal dont nous relations le parcours dans l'édition de 2021 de la collection « Pour une spiritualité et une foi en évolution ». Ce récit n'avait laissé personne indifférent.

Vaincue par le cancer, Lucie, sa lumineuse Lucie, son amour, s'en est allé rejoindre son Créateur, empreinte d'une sérénité exemplaire. Grâce à la vitalité de sa foi, Jacques pourra surmonter, quelques semaines plus tard, l'ultime épreuve : la mort prématurée du dernier de ses trois fils, causée par un accident vasculaire cérébral (AVC) foudroyant.

Désormais seul dans la vie, ayant perdu tous les membres de sa famille, Jacques considère néanmoins sa mission sur terre comme inachevée, et il réussit à transcender la tristesse qui l'habite. Abonné à la chaîne de télévision *Sel et Lumière*, il trouve appui et réconfort à l'écoute de diverses émissions spirituelles et religieuses. Il demeure également actif au sein de la Symphonie vocale de la Fraternité des policiers et policières de Montréal (FPPM).

L'ESPOIR

Mais il se trouve toujours, quelque part dans l'Infini, une étoile qui brille et suscite l'espoir. L'espoir, dans des conditions aussi dramatiques, ne peut être possible qu'en présence d'une croyance profonde, capable de sublimer la souffrance. Or, cette étoile, Jacques l'a reconnue en la personne de Denyse.

Généreuse et sensible, c'est ainsi qu'il convient de qualifier Denyse Rhault. En compagnie de son conjoint Jean, elle visite régulièrement Jacques, lui apportant aide et réconfort, devenant ainsi une proche aidante dévouée et attentive.

Denyse, pianiste émérite, professeure de chant, a fait la connaissance de Jacques en tant qu'accompagnatrice de la Symphonie vocale de la Fraternité des policiers et policières de Montréal.

DES ANGES À L'AIDE

Outre la présence de Denyse, Jacques est entouré d'anges : il n'est pas seul. On aura beau affirmer que la vie en résidence pour aînés ne devrait pas être privilégiée, elle comporte des avantages indéniables.

Un accompagnement à un repas, une aide pour un transport médical, une pause pour un brin de causerie au hasard d'une rencontre... un petit salut, un simple sourire, n'y voit-on pas la présence active d'anges, remplis de compassion ?

Il se trouve donc, dans nos milieux de vie, de véritables anges. Ces anges n'ont pas besoin d'ailes pour qu'on les reconnaisse. Ces êtres d'exception, mais souvent d'une grande simplicité, on les retrouve tout près de nous, dans nos familles, chez nos amis, nos voisins.

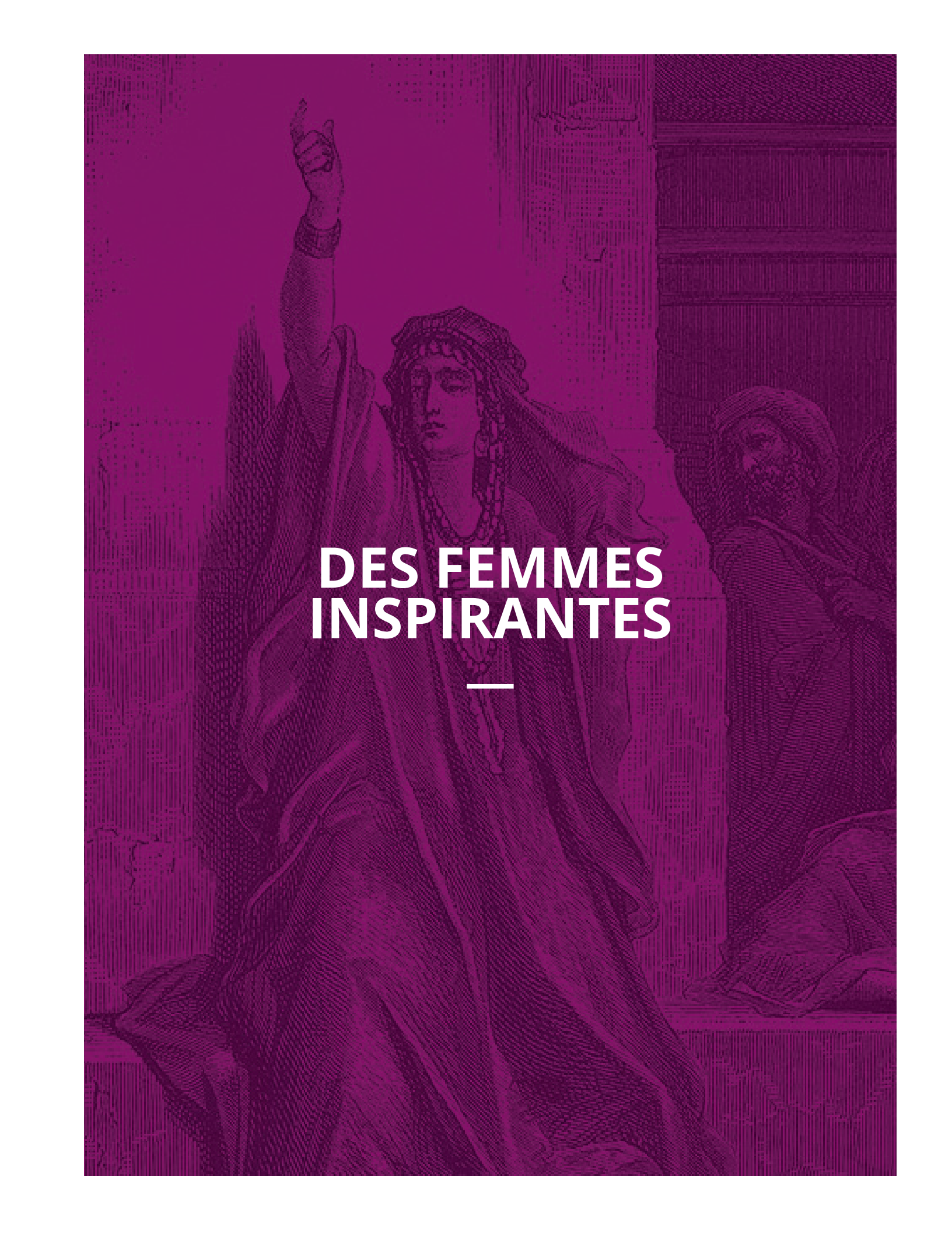
COMPASSION ET BIENVEILLANCE

Cette saison est propice à l'introspection. L'atmosphère ouatée, silencieuse, ce manteau immaculé qui recouvre la nature me ramènent aux sentiments qui, pour moi, s'y rattachent : la pureté, la bonté. Pureté dans les intentions, bonté dans chaque geste d'entraide, si infime soit-il.

Je me sens envahie de joie à l'idée de la bienveillance qui nous entoure. Chaque être devient un ange pour peu qu'il contribue à sa manière à semer un grain de bonheur. Un geste d'entraide, un simple sourire représentent la présence du Seigneur.

Ces anges – sans ailes – manifestent leur présence, tout près de nous; il suffit d'être à l'écoute et de répondre à leurs gestes d'amour et de foi véritables.

NICOLE FAUCHER



DES FEMMES INSPIRANTES

JUDITH, UNE FEMME HORS DU COMMUN

Comme pour Esther, avec laquelle vous avez fait connaissance dans mon dernier texte, la beauté de Judith jouera un rôle important dans le salut de son peuple. Mais ce ne sera pas leur seul atout. Les deux manifesteront un courage intrépide et une sagesse reconnue.

Il faut d'abord noter que le livre de *Judith* montre une superbe indifférence pour l'histoire et la géographie en plaçant le récit à l'époque de Nabuchodonosor, qui serait alors roi des Assyriens à Ninive. Or, Nabuchodonosor était roi de Babylone, et Ninive avait été détruite par son père Nabopolassar.

Ce livre, comme celui d'*Esther*, aurait plutôt été écrit aux alentours du 1^{er} siècle avant notre ère, lors des années difficiles qui suivirent la persécution d'Antiochus IV Épiphane. Il est important de saisir que l'auteur, anonyme, ne veut pas produire une œuvre historique, mais qu'il écrit un roman dans un contexte complètement fictif.

Son message est clair : il imagine une victoire du peuple élu contre ses ennemis grâce à une femme sage, organisée, et, dirais-je, diplomate rusée. Racontons-nous ce beau récit.

JUDITH

Après le retour de la captivité à Babylone, le peuple vient à peine de reconstruire Jérusalem, de restaurer le Temple et le culte de Dieu, quand apparaît Holopherne, chef de l'armée assyrienne, qui a reçu l'ordre de détruire tout autre culte que celui rendu au roi.

Comme la nation juive prend le parti de rester fidèle à son Dieu, elle se prépare à la résistance en fortifiant les agglomérations en hauteur. Le peuple crie vers Dieu, jeûne, se couvre de cendres dans une ferveur unanime.

Mais Holopherne enferme le peuple juif à l'intérieur de ses remparts, et occupe les points d'eau afin de l'assoiffer.

L'eau des citernes s'épuise en même temps que faiblit le courage des résistants qui entrevoient de céder.

Alors apparaît Judith, c'est-à-dire « la juive » en hébreu. Veuve très jeune, elle a hérité des grands biens de son mari, mais cela ne lui fait pas tourner la tête, car, remplie d'une grande sagesse, elle considère Yahvé comme son unique Seigneur et reproche à son peuple son manque de confiance. Exceptionnellement belle et séduisante, elle décide de mettre sa beauté, sa fortune et son courage au service de son peuple menacé.

LA MORT D'HOLOPHERNE

Après avoir prié, elle se dépouille de ses habits de veuve, se parfume, se pare de ses bijoux et de ses plus beaux vêtements et se fait conduire à la tente d'Holopherne, accompagnée de sa servante. Judith ne manque pas de flatter le général pour ses hautes qualités et lui fait part ensuite du fait que son peuple est sur le point de fléchir et d'enfreindre les préceptes divins, de sorte que Dieu le livrera à l'ennemi.

Elle conseille donc à Holopherne de patienter : il vaincra Israël lorsque celui-ci manquera de confiance. Pendant trois jours, elle sort de la tente, se purifie à la source, mange les provisions conformes à la Loi qu'elle a apportées de sa maison, puis revient au camp. Après quatre jours, Holopherne ne peut résister plus longtemps à une telle beauté, aussi, afin d'assouvir sa passion, invite-t-il Judith à un festin qu'il a fait organiser.

Celle-ci accepte et, simulant une complicité, elle boit une coupe avec Holopherne, alors que celui-ci boit jusqu'à



Caravage, *Judith et Holoferne*, vers 1599, peinture à l'huile, Galerie nationale d'Art ancien, Rome

s'enivrer. Quand il se fait tard, les officiers se retirent, les laissant seuls. Pour Judith, le moment est venu de faire éclater la puissance de Yahvé en faveur de son peuple. Elle invoque l'aide de Yahvé, saisit le cimenterre du roi, le décapite, prend la tête et la dépose dans la corbeille à provisions que tient la servante.

Toutes deux quittent le camp sous les yeux des sentinelles accoutumées à les voir passer à cette heure avec leurs victuailles. Peu après, la tête d'Holoferne, suspendue au sommet de la muraille du campement d'Israël, provoque la déroute de l'ennemi. Le peuple exalte Judith et se rend à Jérusalem pour une solennelle action de grâce. Et Judith elle-même organise une fête où les femmes jouent le premier rôle.

QUAND ON Y PENSE...

La Bible ne semble pas s'effrayer de femmes guerrières en temps de conflit. Devant ce geste violent, qui oserait parler de sexe faible ? Même si le récit n'est pas historique, on peut soupçonner que des femmes de cette trempe aient existé puisqu'on sent le besoin d'en parler. L'auteur avait peut-être quelques noms en tête. Le texte nous rappelle aussi qu'Israël ne célébrait pas seulement des héros, mais également des héroïnes nationales.

Judith ose reprocher aux chefs de son peuple leur manque de confiance quand ceux-ci sont prêts à livrer la ville de peur que les gens meurent de soif. C'est donc quelqu'un qui a droit de parole et que l'on écoute. Après avoir reçu tous les conseils donnés par Judith, le chef de la cité, Ozias, reconnaît la sagesse de cette femme (*Jdt* 8, 29).

Celle-ci, d'ailleurs, suscite l'étonnement même des Assyriens : « Qui donc pourrait encore mépriser un peuple qui a des femmes pareilles ? » (*Jdt* 10, 19). Son don de rassembleuse est aussi à souligner lorsqu'elle organise une fête où les femmes la suivent et y jouent le premier rôle.

Ainsi s'est constituée une image de la femme qui sauve et libère, image qui a été utilisée par les chrétiens pour parler de Marie.

LUCIE LÉPINE



RUTH, UNE BELLE HISTOIRE DE FIDÉLITÉ

Nous laissons pour un moment les femmes guerrières, comme Esther et Judith, pour faire connaissance avec Ruth qui vit une belle histoire de fidélité.

.....

Au temps du gouvernement des Juges, la famine s'étant abattue sur la terre d'Israël, Élimélek, un homme de Bethléem, émigra au pays de Moab, accompagné de sa femme Noémi et de ses deux fils.

Noémi, devenue veuve et ayant par la suite perdu ses deux fils, décide de retourner à Bethléem. L'une de ses deux belles-filles, Ruth, accompagne sa belle-mère malgré les objections qui lui sont faites. Elles se retrouvent donc à Bethléem, au début de la moisson des orges.

Ruth demande à Noémi de la laisser ramasser des épis oubliés dans les champs moissonnés. Et, comme par hasard, elle se trouve dans un champ qui appartenait à Booz, un homme extrêmement riche, parent d'Élimélek, qui demande à ses ouvriers de ne pas chasser cette étrangère qui a eu la bonté d'accompagner sa belle-mère du pays de Moab. Mieux, Booz l'autorise à manger avec ses ouvriers à qui il demande de laisser des épis sur le champ pour qu'elle puisse récolter une bonne quantité d'orge qu'elle partagera avec Noémi.

Curieuse, Noémi demande à sa belle-fille qui est cette personne si généreuse qui leur permet de survivre toutes les deux. Elle apprend alors qu'il s'agit d'un proche parent d'Élimélek et que Booz a donc droit de rachat sur Ruth, c'est-à-dire le droit, et même le devoir, d'épouser la veuve de son parent afin de lui susciter une postérité. Ce droit, appelé « loi du lévirat », est issu du *Pentateuque*.

Noémi, souhaitant le bonheur de sa bru et la loi permettant à Booz de prendre la jeune femme comme épouse, propose à celle-ci des moyens de séduction. Ruth accomplit exactement ce que lui a conseillé sa belle-mère et se glisse la nuit auprès de Booz qui dort près de sa meule d'orge. À son réveil, il la découvre à ses pieds : elle lui fait aussitôt part des droits qu'il a sur elle. Mais il objecte qu'il connaît un autre parent plus proche dont les droits priment sur les siens. Heureusement, ce parent renonce à ses prérogatives et Booz épouse Ruth.



Crédit photo : dimid_86/iStock

QUE VEUT NOUS DIRE L'AUTEUR DE CE TEXTE?

L'auteur raconte une histoire pour faire réfléchir les Juifs sur le rôle que pourraient jouer les païens dans les desseins de Yahvé en faveur de son peuple. Ruth, une Moabite, a veillé sur sa belle-mère juive. Booz a permis à cette veuve de glaner des épis dans son champ afin qu'elle puisse se nourrir et il a accompli son devoir envers elle en assurant à la veuve de son parent une descendance.

De l'union de Booz et de Ruth naît Obed, qui a un enfant, Jessé, le père de David. Ruth devient alors le modèle type d'une femme païenne digne d'appartenir à Israël, et même de devenir l'ancêtre de Jésus.

L'auteur écrit à une époque où le pouvoir est détenu par des hommes étroits d'esprit, qui exigent le renvoi des femmes étrangères. Il prend le contrepied de cette politique officielle en racontant une histoire qui, toute douce et belle qu'elle soit, a néanmoins des arêtes. C'est un gros pavé dans la mare. Il nous faut nous réjouir que l'on ait jugé bon d'inclure dans l'Écriture un morceau aussi subversif.

Ce texte pourrait inspirer les instigateurs du profilage racial, et nous aider à devenir frères et sœurs respectueux de tous les habitants de cette planète. Pourquoi les frontières existent-elles? Pourquoi le pétrole appartient-il au peuple qui a cette richesse à ses pieds? Pourquoi le Sud, le Nord, l'Est, l'Ouest avec leurs disparités?

Pourquoi les inégalités entre les hommes et les femmes? Pourquoi des êtres supérieurs et des esclaves? Pourquoi les dictatures et des personnes dont on entrave la liberté? Pourquoi les vaccins pour les pays riches? Pourquoi des plus et des moins alors que l'on pourrait apprécier la richesse des différences? Je vous laisse continuer la liste des pourquoi...

En savoir plus :

Voir le livre de *Ruth*.

LUCIE LÉPINE

DES FEMMES STÉRILES DEVENUES FÉCONDES

Après la belle histoire de fidélité de Ruth, nous allons faire la connaissance de femmes qui ont connu les souffrances de la stérilité.

Il faut savoir qu'en Israël, à l'époque de l'Ancien Testament, on associait bénédiction de Dieu avec prospérité, santé et bonheur. La postérité faisait aussi partie des richesses d'une famille et des dons de Yahvé aux personnes qui lui étaient fidèles. Les femmes stériles se sentaient donc inutiles, rejetées, humiliées, et même coupables, quand elles ne pouvaient assurer une descendance à la famille qui n'était pas, dans ce cas, considérée comme étant dans les bonnes grâces de Yahvé.

Par ailleurs, la fécondité des femmes étant vitale, des subterfuges légalisés permettaient d'assurer une descendance aux hommes en faisant appel aux servantes. Le droit mésopotamien permettait cette pratique et, souvent, la servante concevait sur les genoux ou entre les bras de l'épouse légitime.

SARA

Yahvé a conclu une alliance avec Abraham en promettant à sa postérité le pays qui va du fleuve d'Égypte jusqu'à l'Euphrate. Dans ce contexte, Sara, déjà vieille, ne peut pas assurer une descendance à Abraham. Elle envoie donc son mari vers la servante Agar. De cette union naît Ismaël, qui sera considéré comme l'ancêtre du peuple arabe. Mais, Yahvé revient à la charge et rappelle à Abraham que c'est bien de Sara que naîtra celui qui assurera la suite de sa génération.

À la nouvelle, Sara se met à rire en elle-même, se disant que la chose est impossible. Or, de fait, elle enfante un fils, Isaac, qui sera l'ancêtre du peuple d'Israël. En voyant grandir son fils auprès d'Ismaël, cependant, elle a peur que celui-ci tente d'écarter Isaac de son héritage. Elle demande à Abraham de chasser Agar. Ce rejet sera plus tard source de conflit entre les deux peuples : Israël et Arabie. On voit que ce récit est formulé à l'avantage du peuple d'Israël.

RACHEL

Rachel était bergère, dans la maison de son père Laban et, un jour qu'elle menait son troupeau au puits, elle rencontra Jacob qui l'aida à faire boire ses bêtes. Il l'embrassa et tomba amoureux d'elle. Il était prêt à travailler sept ans pour Laban, père de Rachel, dans l'espoir de l'épouser. Mais il dut d'abord marier Léa, l'aînée, car dans les familles on ne donnait pas la cadette à marier avant l'aînée. Laban lui dit : « Je te donnerai aussi Rachel contre sept autres années de service. » Jacob finit par épouser sa bien-aimée. Or, celle-ci était stérile, tandis que Léa accoucha de plusieurs fils et d'une fille. Rachel demanda donc à son époux de s'unir à sa servante Bilha, laquelle conçut deux fils.

À son tour, Léa, constatant qu'elle avait fini de procréer, offrit à Jacob sa servante Zilpa, laquelle donna naissance à deux fils. Puis, un jour, « Dieu se souvint de Rachel et rendit son ventre fécond ». Elle accoucha donc d'un fils, Joseph, l'enfant préféré de Jacob, parce que fils de son épouse bien-aimée. Victime de la jalousie de ses frères, il fut vendu par ces derniers à des Madianites, lesquels le conduisirent en Égypte, où celui-ci occupa un poste important et fut d'un grand secours pour son peuple. Des rivalités s'étaient donc installées entre les deux femmes de Jacob, jalousies occasionnées par la nécessité d'être mère afin d'être agréables aux yeux de leur conjoint, en lui assurant une descendance.

LES FILLES DE LOTH

Loth, le neveu d'Abraham, se sépare de son oncle, refusant ainsi de se fondre dans le peuple de la promesse. Loth et ses filles se réfugient dans la montagne, un endroit où il n'y a pas d'hommes. Les filles enivrèrent donc leur père et couchèrent avec lui afin de lui assurer une descendance. Les fruits de ces unions incestueuses sont évidemment les ancêtres de deux peuples honnis : Ammon et Moab.



Crédit photo : Becca Tapert/Unsplash

ANNE

Anne vivait à Rama avec son mari Elqana et sa seconde femme, Pennina, laquelle eut des enfants alors qu'Anne était stérile. Bien que son mari l'aimât plus que Pennina, Anne se sentait humiliée de ne pas avoir d'enfants et de subir les affronts de l'autre femme, laquelle se sentait supérieure, à cause de sa fécondité.

Anne se rendit donc au temple du Seigneur et, en pleurs, elle invoqua Dieu en lui promettant de lui consacrer son enfant. Le prêtre Éli la bénit et, réconfortée, Anne rentra chez elle, s'unit à Elqana et conçut Samuel, lequel grandit au Temple, près du prêtre Éli, selon la promesse qu'Anne avait faite d'offrir son enfant au service du Temple. Par la suite, durant des années, Samuel devint juge d'Israël et assura la paix.

QUAND ON Y PENSE...

Les femmes sont plus durement touchées par la stérilité que les hommes qui, eux, bénéficient de débouchés légaux pour perpétuer leur nom. Les récits bibliques mettent l'importance sur une progéniture mâle qui va perpétuer la lignée des patriarches. Souvent, la maternité est désirée pour obtenir la faveur des hommes et donner longue vie à la gloire du nom de ceux-ci. Ces femmes stériles donnent donc naissance à des hommes importants comme Isaac, Joseph, Samuel, et d'autres. On est en plein régime patriarcal !

La situation des femmes a évolué. Pourtant, il n'y a pas encore un siècle, beaucoup de femmes ont laissé leur emploi afin de veiller à l'éducation des enfants. C'était

leur rôle. Je pense à ma mère qui devait veiller aux repas, à l'entretien de la maison, aux réceptions de la parenté, au travail sur la ferme, à la confection des vêtements et des courtelines, au tricot. Comme beaucoup d'autres femmes, elle a dû refaire sa formation pour retourner sur le marché du travail. Beaucoup de femmes ont ainsi dû reprendre des études et se réorienter.

C'est un superbe cadeau que celui d'être mère, mais n'y a-t-il pas d'autres fécondités possibles que celle de la fécondité physique ? Heureusement, la question de la maternité a évolué dans nos sociétés modernes. La responsabilité parentale est partagée. Les femmes ne veulent plus n'être appréciées qu'en fonction de leur rôle de mère, mais comme des personnes qui se réalisent dans d'autres rôles sur le plan social. De là, par exemple, le concert de louanges qui a salué le nombre record de femmes qui, au Québec, ont récemment été élues à la fonction de « maire ». Mais le travail à réaliser est encore énorme, pensons à l'inégalité salariale qui persiste toujours...

Mon arrière-nièce, qui a seize ans, me disait récemment : « L'important, ce n'est pas d'être un homme ou une femme, mais une personne qui a toutes les possibilités, quel que soit son sexe. » N'a-t-elle pas raison ?

En savoir plus :

À propos de Sara (Gn 16; 17, 1-21; 18, 1-15; 21, 1-12); de Rachel et Léa (Gn 29-30); des filles de Loth (Gn 19, 30-38); d'Anne (1 Sm 1, 12-16).

LUCIE LÉPINE

MARIE, UNE CROYANTE EN CHEMINEMENT

Après avoir fait connaissance avec quelques grandes figures féminines de l'Ancien Testament, nous verrons maintenant certaines dont parle le Nouveau Testament. Il allait de soi de commencer par Myriam (Marie), la mère de Jésus.

À noter que le présent article, tout en n'étant pas une présentation scientifique du personnage, n'est pas non plus un cours de Bible 101. Je tiens pour acquis, par exemple, que la naissance de Jésus à Bethléem, le massacre d'enfants ou la fuite en Égypte ne sont pas des faits historiques.

Ces récits ont pourtant un sens pour la foi. C'est pourquoi il m'apparaît légitime d'imiter les générations passées, et d'imaginer Marie avec des mots qui, tirés de l'évangile ou non, cherchent à la dire d'une façon qui respecte nos sensibilités. Un poème est-il moins vrai qu'un article scientifique ? Tout est affaire de genre littéraire.

MARIE SE RACONTE ²

Après le drame de ma grossesse, Joseph et moi étions bouleversés et avons souffert des racontars qui ont circulé à mon sujet. Mais, Joseph et moi avons décidé d'élever ensemble cet enfant et de faire de notre mieux pour qu'il devienne quelqu'un de bien.

PAS FACILE, CE GARÇON-LÀ

J'ai dû me rendre à Bethléem pour le recensement alors que j'allais bientôt accoucher. J'ai hésité, mais le goût du défi a été plus fort. Le voyage a été long et comme nous n'avons pas pu trouver de logement, j'ai donné naissance à mon fils dans une étable. J'étais jeune dans le temps et la joie l'a vite emporté sur les fatigues entraînées par cette aventure.

Jésus a été ma consolation jusqu'à l'adolescence où les affrontements ne furent pas faciles. Les conflits que j'ai vécus avec lui à cette époque m'ont demandé beaucoup d'énergie. Je ne le comprenais plus, tant il avait changé. Sa fugue au Temple m'avait beaucoup inquiétée, et, quand je lui ai demandé le pourquoi de sa conduite, il m'a répondu froidement qu'il avait des choses importantes à réaliser, et qu'il devait faire la volonté de son père. J'ai demandé à Joseph de quoi il en était, mais, tout comme moi, il l'ignorait.

Son caractère rugueux me désarçonnait souvent. Il est resté de longues années à la maison, après avoir pris la relève de Joseph comme charpentier du village, sans parler de se marier, contrevenant ainsi à la Loi. Il a refusé toutes celles que nous lui avons présentées. Je me sens encore coupable dans mon rôle de mère. Peut-être n'ai-je pas su comment m'y prendre ? Peut-être a-t-il manqué d'encadrement ? Depuis que Joseph est mort, je me sens seule et je crois que son père lui manque. Ah si Joseph était là...

Un jour, il a décidé de partir après avoir entendu parler de Jean-Baptiste, un homme contesté, qui dénonçait les injustices provoquées par un système qui produit la pauvreté. Il nous a quittés avec son baluchon, abandonnant son métier, ses frères et sœurs, et moi aussi...

MÈRE D'UN « DÉCROCHEUR »

J'aurais voulu lui donner des conseils, un peu de provisions, il m'a répondu qu'il n'avait besoin de rien. « Au jour le jour, Dieu nourrit les oiseaux », c'était sa devise. J'avais un itinérant comme fils; ses frères et sœurs me reprochaient de ne pas l'avoir retenu, et tout le village me mettait son départ sur le dos.

² Extraits retouchés de Denise CARON, Lucie LÉPINE, *Nos sœurs oubliées, Les femmes de la Bible*, Montréal, Éditions Paulines, 1990.



Antonello da Messina, *Virgin Annunciate*, vers 1470, huile sur bois, Galerie Régionale de Sicilie, Palerme

J'ai appris qu'il se promenait dans les rues, se tenant avec des femmes de mœurs douteuses, allant manger chez l'un et chez l'autre, sans avoir d'endroit où dormir. Il parlait contre les institutions et les lois qui étouffent l'être humain.

Il semonçait les pharisiens, qu'il trouvait trop légalistes. Ceux-ci ripostaient en disant qu'ils n'étaient pas, eux, des fils de la prostitution. Cela m'a fait mal. Je me faisais du souci pour lui, le croyant marqué par les secrets entourant sa naissance. J'aurais tellement aimé qu'il arrête de temps en temps pour me donner de ses nouvelles...

Je pense qu'il m'en voulait pour certains accrochages que nous avons eus. Il m'avait un jour confié qu'il avait un don, et qu'il ne savait pas trop quand ni comment l'utiliser. Je m'en suis souvenue au cours d'une noce à laquelle nous avions été invités. Ces gens étaient pauvres et, à la fin de la journée, ils étaient humiliés de manquer de vin. Je lui ai donc suggéré d'y voir. Il m'a sèchement répondu de me mêler de mes affaires.

Une autre fois, fatiguée d'entendre les enfants me reprocher le départ de leur aîné, je suis partie avec eux pour lui faire comprendre le bon sens et lui éviter des ennuis. Il fallait qu'il revienne à la maison. Pour toute réponse, il s'est tourné vers ceux et celles qui l'entouraient, leur disant que, désormais, ils étaient sa famille.

Je ne comprenais pas qu'il soit aussi bon pour le pauvre monde et les malades, et si dur pour sa famille. J'ai eu très mal, et très peur aussi, peur que son histoire finisse mal, car il disait les choses maladroitement. Un charpentier n'est pas outillé pour avoir raison du pouvoir en place.

ET S'IL AVAIT RAISON...

Par contre, il y a des choses qu'il disait qui me touchaient beaucoup. Il savait exprimer ce que je gardais dans mon cœur depuis longtemps. Il parlait de liberté, il voulait le bonheur pour tous dès maintenant, et il donnait à Dieu le nom de Père, ce qui montrait que Joseph avait été un bon père pour lui.

Il aimait les enfants, et les femmes se sentaient respectées et valorisées par lui. Il voulait changer une société injuste qui marginalisait des personnes. J'ai toujours pensé, moi aussi, que les situations d'oppression seraient un jour renversées, et que Dieu voulait des êtres humains égaux. Je m'étonnais moi-même en étant portée à croire qu'il avait raison...

J'AI COMPRIS

L'an dernier, quelques jours avant la Pâque, j'ai reçu de bien mauvaises nouvelles. J'étais morte d'inquiétude. On me dit que mon fils était accusé de troubler l'ordre établi, de s'opposer à la présence des Romains chez nous, et qu'il y avait danger d'émeute dans la foule. Je vous épargne ce que j'ai enduré quand j'ai su qu'il avait subi une mort horrible et que je ne le reverrais jamais.

Un de ses amis, Jean, a eu la délicatesse de passer me voir, et de me raconter tout ce qu'il savait. Jamais je n'aurais pu imaginer tout ce qu'il avait fait, son amour pour les petites gens, et son courage pour s'opposer à tous ceux qui nous font du mal. Ça nous a fait du bien à tous les deux d'en parler. Puis un jour – ne me demandez pas ce qui s'est passé, je ne pourrais vous le dire – j'ai compris qu'il était présent au milieu de nous. Depuis, je vois les choses autrement, j'ai enfin compris ce qu'il avait voulu nous dire. Depuis, je me redis souvent la prière de mon père et de ma mère :

Mon âme exalte le Seigneur et mon esprit s'est rempli d'allégresse à cause de Dieu, mon Sauveur, parce qu'il a porté son regard sur sa servante humiliée. Il a jeté les puissants à bas de leurs trônes et il a élevé les humbles; les affamés, il les a comblés de biens et les riches, il les a renvoyés les mains vides [...].

(Lc 1, 46-54)

LE CHEMINEMENT DE MARIE DANS LA FOI

Croire, ce n'est pas adhérer à des dogmes. Croire, c'est s'engager sur un chemin sans fin dans une certaine direction, celui de Jésus. Foi et confiance ont la même racine. Croire c'est faire confiance.

Comme le dit si bien André Myre : « Quand une mère dit à sa fille de seize ans qui part pour une soirée avec ses ami(e)s : "Je te fais confiance", c'est qu'elle est morte d'inquiétude. La foi s'inscrit toujours sur un fond d'incertitude. »

Une théologienne que j'admire beaucoup, Aldina Da Silva, disait quant à elle : « Foi et certitude sont des vases communicants : quand la foi monte, la certitude baisse, et quand la certitude monte, la foi baisse. » Avoir la foi, c'est faire confiance en n'étant sûr de rien.

Marie a appris lentement à faire confiance à son fils. Elle a cheminé avec ses questions, ses incompréhensions, et elle a finalement adhéré à la façon d'être de Jésus. Cette grande femme m'invite à prendre la bonne direction, à suivre les chemins de l'Évangile, à mon rythme, avec succès et erreurs, en compagnie de ceux et celles que la vie me donne comme frères et sœurs dans la foi.

LUCIE LÉPINE



Crédit photo : PeteWill/iStock

LES FEMMES VUES PAR JÉSUS

La conception de la femme, dont témoigne l'Ancien Testament, se poursuit au sein du judaïsme en gestation au temps de Jésus. Par exemple, à leur mariage, les femmes passent de l'autorité du père à celle du mari, lequel doit l'entretenir pendant qu'il lui incombe à elle d'assurer toutes les tâches inhérentes au bon fonctionnement de la vie domestique. Les femmes ne participent pas à la vie publique, elles ne peuvent pas témoigner dans un procès, leur parole n'ayant aucune valeur.

.....

Cette séparation des tâches est tellement significative qu'un homme ne doit pas adresser la parole à une femme dans la rue, même pas à la sienne. En public, la femme n'existe pas.

Dans le monde grec, il semble qu'un mouvement de libération ait été amorcé à partir de 323 av. J.-C. Les femmes grecques, par exemple, pouvaient étudier et elles possédaient un éventail de droits qui témoignaient d'un net progrès par rapport à leur situation antérieure.

Si libre soit-il, l'homme de Nazareth reste pourtant de son temps, et ce serait faire un anachronisme que de le considérer comme un militant radical de la promotion des femmes. Il a cependant l'habitude de porter sur elles un étonnant regard, fait à la fois de respect et de sympathie. Il les voit, les accueille, converse avec elles. Il approuve leurs efforts pour se libérer du poids que la société leur impose, il va même se laisser interpellé par elles. Pour l'époque, c'est remarquable.

LA FEMME COURBÉE (LC 13, 10-17)

Jésus se trouve dans une synagogue un jour de sabbat. Il voit une femme qui, depuis dix-huit ans, est voûtée, incapable de se redresser.

Essayons d'imaginer l'humiliation de cette femme. Dans la mentalité du temps, on la soupçonne d'inconduite, puisque les forces malsaines s'acharnent sur elle, ne cessant de resserrer les nœuds qu'elles lui ont faits dans le dos. Au temps de Jésus, en effet, les démons étaient considérés comme les principales causes de la maladie. Il y avait le démon de la cécité, de la surdité, de la paralysie, des maladies psychiques, etc.

La maladie de cette femme, en plus d'être pénible, la coupait de son entourage, puisque les contacts visuels étaient pour ainsi dire réduits à néant; elle voyait le sol, tandis que les autres ne la voyaient pas. Cette personne est le prototype de la femme que l'on ne voit pas, qui n'existe pas, que la vie a réduite à rien.

Personne ne l'avait donc remarquée, tandis que le Jésus du récit la voit. Défiant la coutume qui veut qu'à la synagogue les femmes soient séparées des hommes, il lui faut traverser du côté interdit. Faisant fi des convenances, il prend l'initiative d'aller lui parler et de la faire se redresser. Elle est debout, à hauteur d'être humain.

Une bien bonne nouvelle pour elle, mais une bien mauvaise pour l'organisation. En effet, comme on est jour de sabbat et que, ce jour-là, on ne peut s'occuper que des malades en danger de mort, voilà qu'un règlement a été brisé. Depuis dix-huit ans qu'elle était malade, cette femme, ne pouvait-elle pas attendre un jour de plus? Le chef de la synagogue est évidemment indigné : une femme guérie précisément le jour qu'il ne fallait pas.

La femme redressée peut maintenant voir ce qu'elle ne pouvait pas jusque-là : le conflit entre l'organisation qui la veut redressée dans les règles, et Jésus qui la remet debout le jour où il la rencontre et voit qu'elle a besoin de lui. Elle – ainsi que les lectrices et lecteurs de l'Évangile – est en mesure de choisir son camp. Elle peut désormais se courber à nouveau devant l'organisation, ou rester debout devant, comme la Bonne Nouvelle l'invite à le faire.

UN TEXTE À RELIRE AUJOURD'HUI

Je vois un Jésus qui veut des êtres humains debout. Il redonne à cette femme sa verticalité, expression de notre dimension humaine. Il libère la femme courbée de son mal comme il veut aujourd'hui libérer les femmes des fardeaux qui pèsent sur leurs épaules : violence, disparité salariale, non-partage du pouvoir, etc., conséquences de nombreux siècles durant lesquels les femmes étaient considérées comme inférieures aux hommes, avec un potentiel humain réduit.

Cette guérison peut symboliser toutes les restaurations sociales, culturelles ou politiques qui permettront aux femmes d'être complètement redressées. Il n'est pas sans intérêt de noter qu'au dire de l'évangéliste, à la vue de la guérison, les grands étaient en colère tandis que les petites gens se réjouissaient (verset 17).

Ce récit nous rappelle que le sabbat n'est pas une valeur absolue, comme si Jésus voulait nous libérer d'une obéissance aveugle aux lois, le premier commandement étant toujours l'amour. C'est pourquoi la finale du texte me ravit :

Chacun de vous ne détache-t-il pas [ne défait-il pas le nœud?] son bœuf ou son âne, le jour du sabbat, pour le faire boire? Et cette fille d'Abraham [cette madame] que Satan a ligotée depuis dix-huit ans, il ne fallait pas la libérer de ses liens, le jour du sabbat?

Il est paradoxal que Jésus se voie reprocher d'avoir libéré la femme courbée ce jour-là, alors que le sabbat était un jour pour réfléchir sur la libération d'Égypte.

LUCIE LÉPINE

LES FEMMES VUES PAR JÉSUS (SUITE)

Dans la liste des femmes auprès desquelles Jésus est intervenu, le cas de celle qui était atteinte d'une perte de sang depuis douze ans, surnommée l'hémorroïsse, est particulièrement intéressant. Pour une meilleure compréhension des textes évangéliques qui la concernent, il est utile d'avoir en tête les notions de « pur » et d'« impur », comme on les concevait à cette époque.

IMPUR OU SACRÉ ?

La Torah de l'Ancien Testament contenait beaucoup de prescriptions rituelles que les femmes, en raison de leurs contacts fréquents avec le sang, n'étaient pas à même d'observer parfaitement. Sans doute est-ce la raison pour laquelle une enceinte spéciale leur était réservée au Temple, entre les hommes et les Gentils (païens).

Pour nous, « pur » et « impur » sont des notions morales, ce qui n'était pas le cas à l'époque. Dans la législation biblique, par exemple, la femme qui accouche ou qui est menstruée est qualifiée d'impure (*Lv* 12, 1-8; 15, 19-32). Accomplir le rite d'ensevelissement d'un mort rendait impur. Certains malades étaient considérés comme impurs parce qu'on les considérait sous l'influence de puissances malsaines (démons ou souffles « impurs »).

Chose pour nous extrêmement surprenante, le contact avec Dieu pouvait aussi rendre impur. À preuve, cette rubrique qu'il y a peu de temps encore on pouvait lire dans les livres liturgiques catholiques : « Après la communion, le prêtre purifie le calice » (avec un linge appelé « purificateur »). Comment le calice avait-il pu devenir « impur » au contact du sang du Christ ?

L'usage du terme « impur », suivant une pratique multi-millénaire, nous met sur la piste de sa compréhension. Dans le contexte de la célébration du rite de l'eucharistie, le calice avait contenu le « sang » du Christ. Or, le sang, c'est la vie, et la vie est de Dieu. Étant donc entré

en contact avec le sacré, le calice avait été sacralisé et, donc, interdit d'utilisation dans le monde profane. Pour qu'il redevienne utile dans la vie ordinaire, le calice devait donc être « purifié » du sacré qui l'avait pour ainsi dire contaminé. Une fois le rite accompli, le calice pouvait être remis au sacristain ou au non-prêtre, qui pouvait dès lors le toucher et le ranger³.

Suivant cette manière de voir, il est évident que la femme qui vient d'accoucher doit absolument être « purifiée », puisqu'étant entrée dans la sphère du sang en donnant la vie, elle a été mise en contact avec Dieu et qu'elle doit donc passer par un rite pour revenir dans la sphère de la vie profane.

Les notions de « pur » et d'« impur » n'ont donc rien à voir avec la qualité morale des humains. Elle concerne plutôt des phénomènes que les mentalités anciennes associaient à des forces mystérieuses, bonnes ou mauvaises, dont on ne connaissait pas l'origine et dont il fallait éviter le contact à tout prix de peur de les voir se déchaîner contre soi ou contre la communauté. Pour les personnes en état d'impureté, il fallait pratiquer un rite de purification, qui faisait échapper à la contagion de cette puissance, et au grand danger qu'elle comportait⁴.

3 Les personnes les plus âgées se souviennent sûrement du temps où, à genoux, les mains sous le long tissu blanc qui recouvrait la balustrade, ils devaient tirer la langue pour qu'y soit déposée l'hostie. Il leur était interdit de toucher cette dernière, et tout un rituel était prévu au cas où, ayant échappé à la vigilance de l'enfant de chœur qui tenait la patène sous le menton des communicants, l'hostie tomberait par terre. On ne touchait pas au sacré.

4 L'illustration par excellence du danger qu'il y a à toucher le sacré est le cas de Ouzza, chargé d'accompagner l'arche d'Alliance au cours d'un de ses déplacements, qui s'est précipité pour la redresser alors qu'elle menaçait de basculer. Bonne volonté ou pas, il est tombé raide mort (*1 Ch* 13, 9-12).

Cette question de pur et d'impur est très complexe, car, même si pour le fond ces notions s'apparentaient aux notions de « tabou » et de « sacré », elles pouvaient parfois prendre un sens moral, même dans les récits bibliques. Il est tentant d'accuser de transgression morale quelqu'un qui n'a transgressé qu'une règle rituelle.

L'HÉMORROÏSSE (MC 5,25-34; LC 8, 43-48; MT 9, 20-22)

Jésus est en route et une foule le suit de très près. Une femme qui souffrait depuis douze ans de règles incessantes s'était glissée dans cette foule. Essayons d'imaginer le quotidien de cette femme : elle est impure depuis douze ans; tout ce qu'elle touche à la maison devient impur comme elle, et donc inutilisable pour les membres de la maisonnée, lesquels deviennent eux-mêmes souillés au contact d'objets mis à sa disposition si elle ne prend pas soin de procéder à leur purification.

C'est une situation intenable, source de grandes tensions. Du fait de sa maladie, elle est donc exclue de la société et complètement isolée, puisque personne ne peut l'approcher, même pas son mari avec qui elle n'a pas de relations maritales depuis douze ans. Sa détresse est aussi accentuée par le fait qu'en plus d'être malade, elle est ruinée financièrement, les médecins lui ayant coûté une fortune, sans la guérir.

Cette femme a donc impérativement besoin de Jésus, un jour où il déborde d'activités. Mais, même s'il avait du temps à lui consacrer, la demande de guérison est impossible : elle est en état d'impureté. Si Jésus la touche, comme il le fait dans ses gestes de guérison coutumiers, il contracte la souillure.

À défaut de requête explicite, elle opte donc pour la clandestinité. Elle se guérira elle-même à l'insu de tous, même de Jésus. Elle ne touche pas à son corps, mais à son manteau et évite ainsi, par son geste délicat, de le contaminer. Elle est sûre que Jésus la guérira sans que celui-ci soit imploré, ni même averti. Soudain, elle sent dans tout son corps qu'elle est guérie pendant que Jésus découvre qui l'a touché. Il lui dit alors : « Ma fille, ta confiance t'a sauvée. »

RÉFLEXIONS

Le sang menstruel ne semble pas susciter de répugnance chez Jésus. Il est accepté comme une réalité de la vie. Dans le récit, Jésus apparaît libre par rapport au tabou d'impureté qui pèse lourd sur les femmes. En déclarant l'hémorroïsse guérie, Jésus contribue à libérer les autres femmes du poids d'une culture qui se méfie de leur sang et, conséquemment, de leur sexualité et de leur être, puisqu'il approuve son geste de désobéissance.

Par ailleurs, en appelant cette femme, « ma fille », Jésus la fait entrer dans une collectivité qui l'avait isolée, il la fait sortir de son exclusion sociale et il l'intègre dans une famille dont la vraie parenté est la confiance.

Je nous suggère de remplacer le mot « impureté » par le mot « sacré ». La femme, par son sang, touche au sacré et peut donner la vie. Toute la différence du monde pour le quotidien des femmes et le regard que l'on pose sur elles. Aujourd'hui, les inégalités hommes-femmes ne s'expliqueraient-elles pas par la peur qu'inspire le pouvoir des femmes à donner la vie et à en prendre soin ?

Une dernière réflexion. Dans l'Ancien Testament, les prêtres, en particulier, devaient veiller très soigneusement à éviter tout contact avec le sang quand le temps approchait d'officier pour la communauté. Il n'est pas exagéré de voir là l'origine du refus d'accepter l'accession des femmes au sacerdoce. Et c'est un grand paradoxe, puisque les femmes se voient interdire l'accès au sacré, elles qui l'ont dans le sang...

LUCIE LÉPINE



Crédit photo : Tim Marshall/Unsplash



Jean Germain Drouais, *La femme de Canaan aux pieds du Christ*, vers 1784, huile sur toile, Musée du Louvre, Paris

LA CANANÉENNE

La femme du texte (Mt 15, 21-28; Mc 7, 24-30), de langue grecque, était une Syrophénicienne de naissance et de religion, une Cananéenne, et donc une étrangère (une « païenne »). Contrairement à l'hémorroïsse qui n'avait pas ouvert la bouche et qui voulait être guérie à l'insu de Jésus, cette femme fait beaucoup de bruit.

Elle hurle, elle crie comme une bête. Le verbe qu'utilise Matthieu, *kraugazeïn*, évoque des aboiements. Sans doute considérée comme mal élevée, avec son tapage, elle considère qu'elle n'a rien à perdre : elle est native d'une terre païenne et les Juifs l'évitent, la rejettent. Ce qui ne l'empêche pas d'insister pour que sa fille soit délivrée d'un démon qui la tourmente.

Jésus ne dit rien, il fait le sourd. Comment expliquer une telle dureté ? C'est que Jésus est humain jusqu'à partager sans en avoir conscience, comme tous les humains, certains des préjugés de sa culture. Les païens ne l'intéressent pas, car il en a plein les bras avec les siens, lui qui est venu pour « les brebis d'Israël », sa mission se limitant à sa patrie (Mt 15, 24).

Comme les cris reprennent de plus belle, les disciples, agacés, demandent à Jésus de faire grâce à la femme, de la libérer et de les libérer eux aussi. Qu'elle nous foute la paix ! La femme est à ses pieds, se prosternant, « faisant le petit chien. Sa prosternation confesse son respect pour Jésus, mais la maintient également dans l'espèce canine⁵ ». Et la Cananéenne insiste : « Seigneur, viens à mon aide. »

Mais Jésus persévère dans sa décision : on n'enlève pas le pain aux enfants (le peuple élu) pour le donner aux petits chiens (les étrangers considérés comme des êtres de seconde zone). À noter que les auteurs mettent dans la bouche de Jésus le mot « chien » suscité par l'attitude de cette femme, tout en le qualifiant de petit, ce qui minimise la dureté du terme.

Cette étrangère, toutefois, s'entête avec une confiance admirable : « Tu as raison, seigneur. Mais les petits chiens mangent au moins les miettes qui tombent de la table des maîtres. » Face à la résilience de la femme – seul personnage des évangiles à avoir le dessus sur lui dans une discussion –, Jésus se rend, la confiance de la femme l'emporte, il fera ce qu'elle attend de lui et sa fille sera guérie.

RÉFLEXIONS

Pour les Juifs du temps, cette femme ne pouvait qu'être méprisée puisque son statut d'étrangère l'excluait de l'Alliance. Cependant, audacieuse, elle ne se laisse pas arrêter et tente par tous les moyens d'approcher Jésus. Et les réponses pourtant troublantes de celui-ci ne la déconcertent pas. Quant à Jésus, il est un homme de son temps qui croit fermement qu'il doit d'abord prendre soin des siens, ce qui lui semble être sa mission.

Mais il est aussi un être humain capable de compassion. Ne le démontre-t-il pas en utilisant le diminutif : « petit chien » ? Et, les évangélistes laissent voir que Jésus est fortement touché par la ténacité et la confiance de cette femme. C'est que les Églises, une quarantaine d'années après la mort de Jésus, ont poursuivi leur chemin et commencent à annoncer la Bonne Nouvelle aux étrangers.

Je rêve souvent d'un monde sans frontières, d'une Église qui, loin de s'appuyer sur un Credo dépassé, continue de réfléchir à sa mission en regardant les nouvelles réalités de notre époque. Les premières communautés avaient compris que le monde évoluait et qu'elles pouvaient prendre des décisions qui ne faisaient pas partie du monde de pensée de Jésus. Je rêve d'un monde où il n'y a pas plus de racisme, chaque être humain étant considéré comme une personne respectable, voire une merveille, avec des trésors à partager.

Je crois fermement que toutes les personnes qui s'engagent pour bâtir un monde de justice, de paix et d'égalité sont mes frères et mes sœurs, quels que soient leur race, leur classe sociale, leur religion, leur genre. Je crois que même les athées peuvent faire confiance à la vie et devenir des êtres humains admirables. La Cananéenne nous crie que l'autre a des choses à nous apprendre.

LUCIE LÉPINE

5 France QUÉRÉ, *Les Femmes de l'évangile*, Éditions du Seuil, Paris, 1982.



Jésus et la Samaritaine, XVII^e siècle, huile sur toile, Musée de Valence, Espagne. Photo : Studio Basset

LA SAMARITAINE

En revenant de Judée en Galilée, Jésus doit passer par la Samarie. Il y arrive donc dans une ville du nom de Sychar, à proximité du champ que Jacob avait donné à son fils Joseph. C'est l'endroit où se trouve la fameuse source de Jacob, près du mont Garizim. Selon l'évangéliste Jean (4, 1-42), Jésus y rencontre une femme, et son attitude est différente de celle qu'il a eue avec la Cananéenne, selon le récit de *Marc* (7, 24-30), dont il a été question précédemment.

Fatigué, Jésus s'arrête et adresse la parole à une Samaritaine en train de puiser de l'eau. Il lui demande à boire, ce qui étonne grandement la femme, puisqu'un homme n'est pas censé adresser la parole en public à une femme autre que la sienne. Encore moins à elle, une non-juive à la vie sentimentale plutôt hors-norme. De quoi inquiéter aussi les disciples ! On sait que les Samaritains détestaient les Galiléens tout autant que les Judéens qui, en 128 av. J.-C, par l'entremise du grand prêtre Jean Hyrcan, avaient détruit leur temple érigé sur le mont Garizim, temple qu'ils n'avaient pas encore pu reconstruire. Tout semble donc séparer ces deux personnes : l'inimitié entre les nations, les désaccords religieux, la différence des sexes, l'impureté rituelle de la femme.

Pourtant, un dialogue s'installe, Jésus et la Samaritaine étant prêts à contrevenir aux normes sociales. Jésus demande à boire. Si elle savait ce que Dieu donne et si elle connaissait son interlocuteur, c'est elle qui lui

demanderait de l'eau « vivante⁶ ». La Samaritaine ne comprend pas. Les questions se bousculent. Jésus commet-il un impair ? Il n'est pas équipé pour puiser de l'eau, et elle n'a jamais imaginé qu'il puisse y avoir de l'eau « vivante » autour. S'il utilise le seau auquel elle a touché, il devient impur selon la Loi. Il ne connaît pas la Loi ? Serait-il une exception pour lui parler si humainement ? Qui peut être cet homme ? Elle l'appelle « Monseigneur », ce qui montre qu'elle a du respect pour cette personne qu'elle ne connaît pas vraiment.

Puis, Jésus parle de la soif. S'il y a bien une eau qui étanche la soif pour un moment, il y en a une autre qui peut combler la soif de vivre. Celle-là, « [...] une fois qu'on l'a bue, on n'a plus jamais soif, car il s'agit d'une eau qui jaillit de l'intérieur de soi et fait vivre pour toujours ». Je ne suis pas certaine que, sur le moment, la femme ait bien compris

⁶ Cet article s'inspire de : André MYRE, « *Crois-tu ça ?* » *Un commentaire contemporain de l'Évangile de Jean*, Novalis, 2013, p. 224-240. Les citations en sont tirées.

le message; elle veut probablement de cette eau parce qu'elle n'aura plus besoin de revenir au puits chaque jour...

Jésus, apparemment pour lever l'ambiguïté de la rencontre, de rajouter « va d'abord chercher ton mari. » La réponse de la femme, indiquant qu'elle n'a pas de mari, une demi-vérité, n'en révèle pas moins qu'elle reconnaît les limites de son être, et c'est par là qu'elle peut accepter de rencontrer la « soif » qu'elle ignorait. Une femme, une étrangère aux mœurs sexuelles assez légères, se découvre donc proche de Jésus. Et ce dernier, capable de sentir la souffrance derrière l'aveu de cette femme, reconnaît qu'elle est vraie.

Au même moment, la Samaritaine se met à considérer Jésus comme un prophète qui ne s'accroche pas aux « credos » pour juger les êtres humains. Elle ose poser la question de la légitimité des lieux de culte respectifs des Judéens et des Samaritains, mais, au fond, c'est de la dignité humaine qu'elle parle : « Toi, le prophète, as-tu autant de considération pour nous que pour les tiens ? » Et arrive le cœur important du récit : il n'y a plus de lieux précis qui soient nécessaires pour rencontrer Dieu. Aucun endroit n'a préséance sur un autre. « Dieu est le Parent de tout le monde. » Il se rencontre dans l'intimité de l'être humain.

La Samaritaine croit qu'il faudra un nouveau pouvoir politique pour établir le changement. Mais l'évangéliste, qui écrit longtemps après la résurrection de Jésus, pense que c'est plutôt Jésus qui a reçu le pouvoir de bâtir ce nouveau projet de société.

Sur les entrefaites arrivent les disciples, qui s'étonnent de voir Jésus causer avec une femme. Celle-ci, craignant la réprobation, abandonne sa jarre et s'en va dans sa ville annoncer son aventure. Les disciples invitent alors Jésus à manger, mais c'est pour se faire dire que, pour lui, la seule nourriture est de faire ce que Dieu attend des êtres humains. Finalement, les Samaritains alertés par cette femme viennent rencontrer Jésus et décident de lui faire confiance.

RÉFLEXIONS

Texte difficile, plein de références symboliques à la manière de l'évangéliste Jean, mais texte très beau où nous pouvons approfondir le sens de notre vie.

- Une femme étrangère, aux mœurs légères, découvre qu'elle est proche de Jésus. La foi existe partout, et elle refuse quelque entrave le dialogue entre êtres humains.
- Une femme vraie laisse tomber le mur de l'hostilité culturelle et accepte les limites de son être avec les souffrances qui viennent avec. L'ouverture sur l'autre et sur soi-même permet à l'être humain de découvrir le chemin de sa vie, qu'il espérait trouver sans le savoir.
- Jésus interpelle sans condamner; son accueil sans condition enlève le poids du mépris qui pesait doublement sur son interlocutrice : femme et Samaritaine; puis, parce que Jésus éclaire sans condamner, la Samaritaine accepte la vérité sur elle-même, et c'était justement de cette vérité que lui avait soif. Il est illusoire de penser pouvoir convaincre un autre être humain, pouvoir lui apporter la vérité ou le salut; on ne peut que s'entraider à faire la vérité sur soi et, peut-être, à découvrir que l'on peut faire un bout de chemin ensemble.
- L'enseignement par excellence à retenir dans le récit : depuis Jésus, Dieu a décidé de ne plus rencontrer les humains dans des établissements religieux, mais plutôt au cœur de leur être, à l'intérieur du dynamisme de vie qui les anime. Me permettez-vous de m'étonner qu'après 2 000 ans de christianisme, ce dernier semble encore l'ignorer ?
- Quand les disciples incitent Jésus à se nourrir, il répond : « Ce qui me nourrit, c'est d'accomplir le désir de celui qui m'a délégué » (verset 34).

Ce que l'évangéliste est en train de dire [...] ce n'est pas Jésus qui compte, mais l'orientation qu'il donne à son agir[...] Jésus ne cherche pas à faire porter le regard sur lui-même, mais plutôt à tracer la ligne d'un engagement qui nourrit. L'évangéliste n'appelle pas à croire en Jésus mais à croire Jésus [...] les seuls à vivre vraiment sont celles et ceux qui sont nourris par une orientation de vie dans la ligne de celle de Jésus⁷.

Le texte est une invitation à garder l'esprit ouvert pour découvrir, avec surprise, une fraternité de fond avec les « Samaritaines » que la vie nous fait rencontrer.

LUCIE LÉPINE

⁷ *Ibid.*, p. 237.



Crédit photo : ginosphotos/iStock

LA FEMME ADULTÈRE

Le récit (Jn 8, 1-11) nous fait entrer au cœur de l'univers juif, où Jésus parle aux gens avec un succès qui exaspère les scribes et les pharisiens. Ceux-ci lui amènent une femme adultère que l'on a surprise en flagrant délit. Ces gardiens de la Loi veulent savoir ce qu'il en pense, afin de ternir sa renommée et de contribuer à sa perte.

En effet, si Jésus disculpe cette femme, il contredit la loi de Moïse, et ils pourront l'accuser. S'il confirme le jugement, il est pris en défaut, car la décision de la mise à mort revient aux autorités romaines.

Mais Jésus ne répond pas, il se met à gribouiller sur le sol, geste qui a fait couler beaucoup d'encre chez les exégètes depuis des siècles. « On dirait qu'il se désintéresse du débat en cours, comme s'il voulait se taire, comme s'il refusait de répondre », dit France Quéré⁸. Et comme ses adversaires continuent à le questionner, Jésus finit par leur dire : « Est-ce que votre chemin de vie est sans failles ? Si vous non plus n'êtes pas parfaits, vous êtes bien placés pour comprendre le cheminement de cette femme qui cherche un sens à sa vie. »

Les accusateurs passent au rang d'accusés. Et, même s'ils se pensent sans péchés, ils n'ont pas l'autorité de lancer la première pierre et de tuer cette femme. Ils doivent la référer à l'autorité romaine. Et comment un être sans péchés peut-il commettre un meurtre ? Ils sont pris au piège, et ils partent en ayant l'air d'être eux aussi vulnérables, et donc sans aucune légitimité leur permettant de sévir. Jésus renvoie donc la femme libre de toute accusation, mais responsable de sa propre vie.

RÉFLEXIONS

- Tout le monde sait que l'adultère suppose deux personnes. Où est donc son partenaire ? Pourtant, dans *Dt 22, 22*, il est dit : « Si l'on surprend un homme couchant avec une femme mariée, tous deux devront mourir, l'homme qui a couché avec la femme et la femme elle-même. » Le fait que les scribes et les pharisiens ne présentent à Jésus que la femme coupable, en laissant son complice dans l'ombre, montre bien le mépris qu'entretiennent les maîtres de la Loi vis-à-vis des femmes en interprétant la Loi à leur façon.

- Jésus nous apprend que la Loi n'est pas ce qui doit mesurer notre attitude à l'égard de notre prochain. La miséricorde ne s'écrit pas dans une loi rigide ni dans un dogme ni dans un credo. La miséricorde s'inscrit dans la fragilité de nos vies.
- Jésus respecte la Loi. Il va même jusqu'à la parfaire. On lui fait dire en *Mt 5, 28* : « C'est déjà commettre l'adultère avec une femme que de la désirer du regard. » Il nous montre un chemin qui n'a pas de bout, tout en nous invitant à toujours marcher vers ce but ultime en nous pardonnant et en pardonnant aux autres de n'être pas arrivés encore à terme. Qui sommes-nous pour penser que nous avons tout fait pour notre planète et nos frères et sœurs ? Qui sommes-nous pour penser que nous avons tout fait pour établir un projet de société qui respecte tous les humains ? Qui sommes-nous pour penser que nous sommes au bout du chemin et qu'il ne nous reste plus rien à faire ? Jésus dénonce la malice des accusateurs et leur hypocrisie.
- Jésus veut qu'on relie Loi et amour des autres. J'ai fait partie d'une communauté dans laquelle, à l'époque, la loi du silence s'imposait à partir de 21 heures. Mais une réflexion commune amena les plus jeunes à penser que, si une compagne avait de la peine, il convenait de faire fi de la loi et d'aller la trouver. Cela a toujours été le chemin de l'Évangile.
- L'attitude de Jésus a été libératrice. Si la condamnation rebute, la compréhension pourrait-elle aider quelqu'un à reprendre la route ? Ce qui ne nous empêche pas d'être lucides et de condamner les systèmes qui créent la mort, si sacrés prétendent-ils être.

LUCIE LÉPINE

8 France QUÉRÉ, *Les femmes de l'Évangile*, Paris, Éditions du Seuil, 1982.



Icône de Sainte Phœbé, image de Nikolaos, HolySpiritArt sur Etsy

PHŒBÉE, UNE DES COLLABORATRICES DE PAUL

Paul a souvent été accusé de misogynie pour des textes qui nous semblent aujourd'hui antiféministes :

- « Femmes, soyez soumises à vos maris, comme au seigneur, car le mari est le chef de la femme » (*Eph 5, 22-23*)
- « Que les femmes se taisent dans les assemblées. [...] Qu'elles interrogent leur mari à la maison » (*1 Co 14, 34-35*).

- « Je ne permets pas à la femme d'enseigner ni de dominer l'homme. [...] Ce n'est pas Adam qui fut séduit, mais c'est la femme qui, séduite, tomba dans la transgression » (*1 Tm 2, 12.14*).

Je proposerai peut-être une autre lecture de ces textes dans de prochains articles mais, pour le moment, je vous présente une collaboratrice de Paul qui met en valeur un rôle important, et même surprenant, des femmes à cette époque.

PHÆBÉE

Je vous recommande Phœbée, notre sœur, diaconesse de l'assemblée convoquée à Cenchrées. Accueillez-la dans le seigneur d'une manière digne des saints. Mettez-vous à sa disposition pour toute affaire où elle aurait besoin de vous. Car elle a su être une protectrice pour beaucoup, moi y compris.

-
(Rm 16, 1-2)

Paul parle de Phœbée, comme d'une sœur, titre qui signifie tout le respect qu'il a pour elle. Il parle aussi d'elle comme une *diakonos*, vocable employé pour parler de lui et de Timothée. De plus, il la situe parmi les saints et il lui accorde le titre de *prostatis*, c'est-à-dire protectrice, responsable. À noter que les exégètes minimisent souvent ces titres lorsqu'ils sont attribués à une femme.

« Certains croient que des femmes comme Phœbée ont été diaconesses, mais exerçaient des fonctions propres à leur sexe, comme prendre soin des pauvres et des malades, servir aux tables et intervenir lors du baptême de femmes⁹. » E. Schüssler Fiorenza n'est pas d'accord avec cette affirmation car selon elle, le mot *diakonos* se retrouve dans les sources extrabibliques dans un sens missionnaire de prédication, d'enseignement et de responsabilité de rassemblements. « On peut donc conclure que c'est comme missionnaire et prédicatrice officielle que Phœbée est recommandée à l'Église de Cenchrées¹⁰. »

Par ailleurs, le terme *prostatis* désigne une fonction exercée par un officiel : évêque, ancien ou diacre (1 Tm 3, 1; 5, 17). Cette expression est donc utilisée pour des personnes jouissant d'autorité dans la communauté. Schüssler Fiorenza va plus loin en affirmant que l'autorité de Phœbée se serait imposée sur plusieurs communautés. Cette dernière jouait donc un rôle important dans l'Église de Cenchrées, une ville portuaire aux abords de Corinthe. Paul valorise le travail de cette femme en lui attribuant une fonction qui recouvrait les tâches de ministre de la Parole et de missionnaire; elle devait donc jouir d'une autorité certaine et exercer de nombreuses responsabilités au sein de sa communauté.

RÉFLEXIONS

Que Paul soit de son temps et de son milieu, lesquels ne laissaient pas une place importante aux femmes, cela ne fait aucun doute. Lui attribuer le qualificatif de « féministe » serait ne pas tenir compte d'une civilisation qui l'avait façonné. Par contre, il faut savoir que la femme grecque étant plus émancipée que la femme juive, on imagine mal que les femmes hellènes, une fois converties, n'aient pas trouvé tout naturel de prendre des initiatives et des responsabilités dans leur communauté.

Quand je lis en Ga 3, 28 : « Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a ni esclave, ni homme libre, il n'y a ni mâle, ni femelle, car tous, vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus », je pense que Paul avait fait un pas par rapport à sa culture juive et avait osé respecter les charismes des femmes de ses Églises.

Durant des siècles, pourtant, la tradition chrétienne a minimisé la valeur des titres accordés aux femmes, l'institution se refusant à exercer la liberté dont sa tradition originale témoignait. Plus largement, un tel comportement reflète le manque de courage de l'Église d'adhérer au message libérateur de Jésus.

Dans le prochain article, nous ferons connaissance avec Priscille, qui a eu, elle aussi, une place importante dans l'œuvre d'évangélisation de l'Église primitive.

LUCIE LÉPINE

9 H. LIETZMANN, *The History of the Early Church*, Londres, Lutherworth Press, 1963, p. 146.

10 E. Schüssler FIORENZA, *En mémoire d'elle*, Paris, Éditions du Cerf, 1986, p. 249.

PRISCILLE, UNE AUTRE COLLABORATRICE DE PAUL

C'est à Corinthe que l'on rencontre Priscille pour la première fois (Ac 18, 1-4.20-22.24-26; Rm 16, 3-5). Elle vient d'y entrer avec son mari Aquilas; elle a dû quitter Rome, car l'empereur Claude avait donné l'ordre d'expulser tous les Juifs de la ville.

*Saluez Priscille et Aquilas,
qui ont pris leur part de
travail¹¹ à mes côtés, en
Jésus-Christ. Eux qui, pour
ma personne, ont exposé
leur tête, je leur rends grâces.
Et pas seulement moi, mais
toutes les assemblées parmi
les nations.*

-
(Rm 16, 3-5)

L'arrivée du couple à Corinthe change la vie de Paul; il ne met pas de temps à les connaître et à se lier d'une grande amitié avec eux. Il faut dire que les trois, Priscille, Aquilas et Paul, exercent le même métier. Ils sont faiseurs de tentes. C'est en travaillant ensemble qu'ils découvrent une même passion pour l'annonce de la Bonne Nouvelle de la résurrection de Jésus.

Ils décident alors d'habiter ensemble, et c'est ainsi que Paul se consacre à la formation de ses amis pour en faire des collaborateurs dans l'annonce de l'Évangile aux Corinthiens. Priscille est impressionnée par l'engagement de Paul et décide, avec son conjoint, de le suivre à Éphèse.

À sa grande joie, Paul découvre à Éphèse une Église solidement affermie. Il décide alors de ne pas s'y installer, escomptant que Priscille et son mari peuvent fort bien y poursuivre l'œuvre d'évangélisation. Sa confiance n'est pas déçue. Priscille ouvre sa maison pour y accueillir la communauté chrétienne. Appuyée par son mari, elle prend l'initiative de s'occuper de la formation théologique et biblique d'un lettré juif d'Alexandrie, Apollos. Elle le fait avec tact et patience. Elle réussit si bien qu'Apollos jouera plus tard un rôle important à Corinthe.

Après un certain temps, Priscille juge que sa mission est accomplie à Éphèse : la communauté locale s'est prise en charge. Elle et son mari peuvent partir. C'est à Rome qu'ils décident de rentrer après la mort de l'empereur Claude. Là aussi, Priscille ouvre sa maison aux chrétiens de cette ville. C'est précisément en terminant la lettre adressée à la communauté que Paul célèbre avec gratitude les mérites de Priscille et d'Aquilas.

RÉFLEXIONS

Priscille est une femme forte, qui a le courage de faire face à de grands défis : les déménagements, les voyages longs et difficiles, les insertions dans des milieux nouveaux et culturellement diversifiés. C'est une femme qui respecte la personnalité de son mari, ce qui ne l'empêche pas d'affirmer et de développer la sienne. Elle est capable de concilier leurs dons différents pour qu'ils s'engagent ensemble dans l'animation d'Églises locales.

11 Paul les nomme « collaborateurs, coopérateurs ».



Icône de Sainte Priscille

C'est une femme d'affaires qui sait concilier richesse et esprit évangélique – dommage que ne nous aient pas été conservées les lettres qu'elle a dû écrire à Paul. C'est une femme d'envergure qui, tout en ayant beaucoup d'autorité, sait faire preuve de tact, d'imagination et d'esprit d'initiative pour former des ministres de la Parole.

Animant des communautés partout où elle s'arrête, elle contribue remarquablement à l'expansion de l'Église. Plus tard, le titre de « coopérateur » sera aussi attribué à Timothée, un indice de l'importance qu'il convient

d'accorder à la participation de Priscille au travail de fondation de l'Église primitive.

Sauf en 1 Co 16, 19, Priscille est nommée avant son mari, ce qui oblige à reconnaître l'importance de ses fonctions dans le christianisme primitif. Il faut d'ailleurs remarquer que Priscille n'est jamais présentée comme l'épouse d'Aquila. Elle est personnellement engagée comme associée comme lui au service de l'Évangile. Priscille et Aquilas ne sont pas des exceptions. En Rm 16,15, par exemple, Paul nomme d'autres personnalités, hommes et femmes, dont il apprécie l'apport.

Le choix personnel que Paul a fait du célibat, de même que l'adoption de cet état par les interprètes ecclésiastiques au cours des siècles, sans parler de l'extrême valorisation du sacerdoce, n'ont malheureusement pas permis de rendre justice au travail de nombreux artisans et artisanes de jadis au service de l'Église naissante. Ce n'est que justice de les sortir de l'oubli.

C'est chose remarquable que Priscille et Aquila ne sont pas de ceux qui collent sur place, au détriment de la mission, s'imaginant que ce serait la catastrophe s'ils n'étaient plus là. Ils savent partir quand la communauté est apte à se prendre en charge.

La théologienne états-unienne Elisabeth Schüssler Fiorenza insiste sur le fait que nous n'avons aucune information qui nous inciterait à penser que le travail missionnaire des femmes était particulier, limité aux femmes et pour des femmes, comme le suggèrent les exégètes de l'époque patristique¹².

Plus on s'éloigne des origines, plus le rôle des femmes s'efface. J'ai connu des femmes sacristines, des femmes au service des prêtres, des femmes responsables de belles célébrations, mais que l'on ne voyait jamais dans le chœur, des femmes qui avaient une formation universitaire en études bibliques ou en théologie, mais qui n'étaient pas autorisées à faire des homélies, et encore moins être ministres des « messes ».

On s'empresse de nommer ces cérémonies « célébrations de la Parole » lorsque ce sont des femmes qui les animent. J'ai connu beaucoup de femmes qui sont sorties blessées de leurs expériences en pastorale paroissiale ou diocésaine. J'ai connu des femmes admirables, dévouées et compétentes. Le Pouvoir les tient éloignées.

Comme j'aimerais vivre assez vieille pour voir une Priscille et un Aquila se lever et, d'autorité, remettre l'Église de Jésus Christ sur pied.

LUCIE LÉPINE

12 Par exemple : « [...] ils prirent leurs femmes avec eux, non pas comme des femmes avec lesquelles ils étaient unis par les liens du mariage, mais comme des sœurs pour qu'elles puissent être leurs coministres en ayant affaire aux autres femmes. C'est par elles, que l'enseignement du Seigneur a pu pénétrer les quartiers des femmes sans soulever de scandale » (CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromates* 3, 6, 53, 3 et suiv., cité par E. SCHÜSSLER FIORENZA, *En mémoire d'elle*, Paris, Cerf, 1986).

A red-tinted photograph of an open book. The pages are arranged to form a heart shape, with the top half of the heart being a solid, rounded shape and the bottom half being the open pages of the book. The text is centered over the heart shape.

DU CŒUR À L'ACTION

—

AU CENTRE DE LA TRANSFORMATION HUMAINE

Au Pérou, les enfants et les adolescents qui arrivent au Centre d'intégration pour mineurs abandonnés (CIMA) ont fait face à des conditions de vie difficiles comme la pauvreté, la violence familiale, la vie dans la rue, l'appartenance à un gang ou la drogue. Leur passage dans ce centre leur permet de prendre confiance et de développer leurs talents pour devenir des leaders au service de leur communauté.

La plupart de ces enfants ont grandi dans un environnement familial où règnent l'indifférence affective, l'irresponsabilité, la violence conjugale, la maltraitance et la consommation excessive d'alcool ou de drogue. En général, ils échappent à l'autorité de leurs parents et développent des comportements qui les exposent à des risques physiques, et qui font d'eux des proies faciles pour ceux qui veulent profiter de leur vulnérabilité émotionnelle et psychologique.

Lorsqu'ils arrivent au CIMA, ils possèdent une faible estime d'eux-mêmes qui se reflète par des comportements agressifs ou indifférents et de la méfiance envers les adultes. Ils ont également des problèmes de santé à cause de la malnutrition et du manque d'hygiène. Ils possèdent malheureusement un faible niveau d'éducation et montrent peu d'intérêt et de motivation dans l'avenir.

UN NOUVEAU DÉPART

En 2021, le CIMA a hébergé plus de 70 enfants et jeunes. Pour qu'un enfant puisse être admis au CIMA, il faut surtout qu'il soit convaincu de vouloir apporter des transformations positives dans sa vie, dans son quotidien. Le changement vient de lui. Ensuite, il passe des entrevues d'évaluation avec la psychologue, le travailleur social et l'infirmière. L'objectif est de savoir si le CIMA représente l'établissement le plus approprié pour l'aider, selon la nature de ses problèmes.

On les accueille en respectant leur liberté, non de manière forcée. C'est un premier vote de confiance en eux et un excellent point de départ pour construire des relations différentes et basées sur l'accord mutuel et l'honnêteté.

-
Jorge Saavedra, directeur du centre

La seule exception concerne les enfants envoyés par les autorités du Programme intégral national pour le bien-être des familles (INABIF). Dans ce cas, l'enfant a commis une faute grave. Il est donc soumis à la loi, et son séjour au foyer CIMA est déterminé par un juge.

ACCUEIL ET INTÉGRATION

Habituellement, le temps d'adaptation d'un enfant à la routine du CIMA prend quelques mois : respect des règles communautaires, des horaires, etc. Un bon accueil est crucial dans son parcours d'intégration. Comment cela se passe-t-il ? Le foyer est composé de six pavillons pour accueillir des enfants selon leur âge et le niveau de gravité de leurs problèmes de comportement ou de consommation. Chaque pavillon est sous la responsabilité d'un tuteur qui accueille chaque enfant, lui explique le fonctionnement du centre et lui présente ses colocataires.

Pendant les deux premières semaines, l'enfant explore les différents ateliers, puis choisit ceux qu'il aime le plus. Il a le choix entre l'agriculture, l'élevage, la peinture sur tissu, la musique, la menuiserie, la culture hydroponique, l'apiculture, l'informatique et la cuisine, entre autres.



Photo prise durant la Journée de la réussite au CIMA lors de la présentation des travaux sur les apprentissages de l'année 2021.

Je suis au CIMA depuis trois ans. Au cours de ces années, j'ai changé ma façon d'être et je suis devenu plus discipliné. Je suis en secondaire 4 et je voudrais étudier le droit. Au CIMA, j'ai appris à jouer de la flûte de pan, de la quena, de la basse électrique et de la guitare, mon instrument préféré.

-
José David

En même temps, le tuteur veille à ce que l'enfant puisse fréquenter l'école publique de la région. Une préoccupation majeure du CIMA est la poursuite des études ou la réintégration des enfants dans le système scolaire pour qu'ils puissent accéder à un bon emploi et améliorer leur qualité de vie et celle de leurs familles.

Cependant, certains enfants accusent un retard scolaire important. Ils sont souvent gênés de retourner à l'école dans une classe composée de camarades plus jeunes qu'eux. À la lumière de cette situation, le centre a mis en place un programme de rattrapage éducatif et de réinsertion scolaire offert dans les installations du centre et réalisé en partenariat avec des enseignants du Centre alternatif d'éducation de base (CEBA).

SUIVI DU CHANGEMENT

Les tuteurs et les enseignants effectuent des suivis quotidiens pour détecter des problèmes potentiels qui pourraient surgir chez les enfants. Les attitudes positives sont reconnues et encouragées. Si, à quatre reprises, un enfant fait preuve d'un leadership proactif et positif auprès de ses camarades, il est invité dans un petit restaurant du coin en guise de récompense et de valorisation. Le renforcement de l'esprit d'équipe et du sentiment d'appartenance est un principe clé du programme du CIMA.

D'autre part, les attitudes négatives ne causent pas de pénalité, mais sont identifiées chez les enfants qui ont des problèmes de comportement récurrents. Une rencontre individuelle avec l'équipe pédagogique est organisée pour leur demander d'améliorer leur comportement et pour les écouter. Selon l'âge, le temps de séjour et la situation particulière de chacun, il existe des options pour trouver une solution au comportement négatif : aider aux tâches ménagères ou de la ferme, ou bien faire quelques tours autour du terrain de sport (ça défoule !).

LE RETOUR AU MONDE EXTÉRIEUR

Les enfants et les adolescents qui se trouvent au CIMA devront éventuellement partir, plus précisément à l'âge de dix-huit ans. De ce fait, le retour au monde extérieur peut représenter un défi majeur pour eux et leurs familles. Comme l'équipe du CIMA est bien consciente des enjeux du départ et de l'importance de l'implication de la famille pour bâtir un cadre solide pour le futur des enfants, le centre a conçu des ateliers thérapeutiques et psychopédagogiques complémentaires pour :

- Aider les jeunes hommes à se reconstruire, en se libérant des dépendances et des comportements nuisibles, en adoptant des valeurs de respect, d'engagement et d'amour de soi et du prochain.
- Encourager les parents ou autres membres de la famille à retrouver leur rôle et leur autorité auprès de leur enfant.

En janvier 2021, 27 jeunes ont quitté le CIMA pour aller vivre dans leurs familles, ce qui est une très bonne nouvelle ! Cela veut dire que notre programme fonctionne.

-
Jorge Saavedra

Dans ces temps éprouvants, le foyer CIMA continue de former la relève de demain. Il inculque aux jeunes des milieux défavorisés des valeurs d'amour, d'intégrité et d'engagement, pour en faire des leaders au service de leur communauté, des porteurs d'une nouvelle lumière qui participeront à la construction d'un monde meilleur.

MIRIAM CASTRO



Dans la photo : Les éducatrices avec quelques-uns des enfants qui fréquentent l'école maternelle du village.

CHANGER LES MENTALITÉS... UN JOUR À LA FOIS

À Mukoko, dans la République démocratique du Congo, depuis les origines et selon la tradition, la femme ou la jeune fille était vouée principalement au mariage et aux travaux ménagers. Avec le projet de scolarisation des jeunes filles du village, nous menons une grande campagne de sensibilisation pour changer les mentalités et encourager les filles à poursuivre des études.

En 2015, les membres de notre organisation communautaire connue, l'Union pour le développement de Mukoko (UDM), ont mis sur pied ce projet avec l'aide de la Fondation Père-Ménard. Nos efforts et ceux des jeunes filles commencent à porter des fruits admirables, bien qu'il reste encore beaucoup à faire.

Le projet a commencé avec le paiement de la formation technique en éducation de la petite enfance de cinq femmes. Après leurs études, elles sont rentrées au village pour travailler à l'école maternelle. Avec l'appui de la Fondation Père-Ménard, nous sommes en mesure de leur payer une petite prime mensuelle de 50 \$ US.

Issue moi-même d'une famille démunie, je suis parmi les bénéficiaires de la bourse octroyée par ce projet. Me voici maintenant engagée comme éducatrice. Je vis l'impact du projet ici, chez nous, à Mukoko. Un grand merci, et longue vie à la Fondation.

Une jeune éducatrice

DE L'ÂGE PRÉSCOLAIRE

La présence des éducatrices stimule davantage nos enfants, surtout les filles, et nous sommes ravis de constater leurs compétences professionnelles. Elles utilisent des stratégies pédagogiques ludiques pour stimuler le goût d'apprendre chez les enfants avec des saynètes, des jeux, des chants et des danses. Un nombre important d'enfants veulent commencer l'école avant même que leurs parents ne signent l'entente d'admission !

D'ailleurs, une maman nous a dit : « Même si je ne sais ni lire ni écrire, mes fillettes doivent fréquenter l'école pour savoir lire et écrire. Elles pourront devenir ce que les autres sont devenues : des enseignantes, des infirmières, des couturières... »

Malheureusement, la structure en chaume qui faisait office d'école maternelle s'est écroulée à la suite d'un vent violent. Nous remercions Dieu qu'aucun enfant n'ait été blessé ! Pour le moment, nous utilisons un coin de la chapelle, mais nous aimerions pouvoir construire un local résistant, avec trois salles de classe et un petit bureau, à côté de l'école primaire.

AU NIVEAU PRIMAIRE ET SECONDAIRE

Le projet continue à assurer pour tous les enfants l'organisation de leçons supplémentaires de lecture et d'écriture, de français et de calcul, ainsi que l'achat et la remise des uniformes et des fournitures scolaires : cahiers, manuels, stylos, crayons, gommages à effacer, etc. Cependant, le projet essaie, dans la mesure du possible, de soutenir d'abord les jeunes filles orphelines et celles issues de familles démunies ou sans ressources.

À l'école secondaire, les jeunes pensent plus à leur destinée et à leur avenir. Pour les filles, c'est une période charnière, car elles doivent prendre de grosses décisions concernant le mariage et les études. Ce n'est pas facile pour leur famille non plus. Pour permettre aux filles d'avoir un répit, le projet leur offre des petites bourses d'études si elles restent à l'école.

Grâce au projet, récemment, une vingtaine de filles ont réussi à obtenir leur diplôme d'études secondaires. Elles ne cessent pas d'exprimer leur désir de fréquenter l'université. Nous en sommes très fiers, mais, malheureusement, nous n'avons pas les moyens de les appuyer pour la réalisation des études supérieures. Nous les encourageons à chercher des solutions, à ne pas abandonner leurs rêves, à ne pas se laisser décourager par les circonstances difficiles de la vie.

En ce qui concerne les infrastructures, l'an dernier, nous avons construit des toilettes sèches dans une des écoles du niveau secondaire. Nous voulons établir de bonnes pratiques d'hygiène en éliminant l'habitude de faire ses besoins à l'air libre, ce qui provoque des problèmes de santé liés à la pollution de l'eau et de l'air. De plus, ces toilettes sèches assurent le bien-être, la dignité et la sécurité des femmes. Les autres écoles attendent leur tour.

Dans l'école primaire, les toitures de deux bâtiments ont été repeintes en couleur bleue, et des bancs-pupitres ont été construits pour équiper quelques salles. Nous aimerions

fabriquer des bancs pour la totalité des salles de cours, mais nos ressources étant limitées, nous devons avancer petit à petit.

Nous sommes très reconnaissants envers tous les bienfaiteurs de la Fondation Père-Ménard, qui font confiance à l'action communautaire comme moteur du changement local. Nous connaissons les besoins de notre peuple et vous avez écouté nos propositions avec respect et intérêt. Mille mercis de faire partie de ce partenariat qui contribue à changer les mentalités, un jour à la fois.

NICOLAS IBO NKOY



Crédit photo : Union pour le développement de Mukoko.

LEURS RÉALISATIONS, UN SUCCÈS PARTAGÉ

Enfin le Pérou ! Après deux ans de réunions virtuelles et d'échanges par courriels et textos, nous avons pris l'avion pour rencontrer nos partenaires et amis, en chair et en os, sur le terrain, du 1^{er} au 15 août dernier. Rien ne peut remplacer un sourire, un regard et des accolades sincères !

Pour l'occasion, j'étais accompagnée de monsieur Pierre Farah-Lajoie, vice-président de la Fondation Père-Ménard. Ensemble, nous avons pris connaissance de nouveaux projets et visité ceux que vous connaissez bien et que nous appuyons depuis plusieurs années, comme le foyer Hogar San Pedro et le centre CIMA. Nous avons également participé à la septième Assemblée générale des Missionnaires des Saints-Apôtres (M.S.A.) et nous avons célébré les efforts d'un village dans les Andes péruviennes, dont les habitants ont travaillé dur pour avoir de l'eau potable.

FOYER CIMA, LA MAISON DE L'ESPOIR

Nous avons commencé notre visite au Centre d'intégration pour mineurs abandonnés (CIMA), qui accueille actuellement plus de cinquante enfants et jeunes hommes ayant vécu dans la rue ou dont les parents n'ont plus la force de les encadrer. Malheureusement, ces jeunes finissent par développer des comportements qui les exposent physiquement à des risques, et qui font d'eux des proies faciles pour ceux qui veulent profiter de leur vulnérabilité émotionnelle et psychologique.

Des tuteurs, des professeurs et des bénévoles se dévouent jour et nuit pour offrir de l'aide, des conseils et de l'encadrement aux jeunes qui ont perdu confiance envers les adultes. Au CIMA, les jeunes sont encouragés à participer aux activités offertes : ateliers diversifiés (musique, agriculture, peinture, mécanique, etc.), cours de rattrapage et de renforcement scolaire, séances sportives. Ils participent également aux moments d'introspection et de réflexion spirituelle en groupe, durant lesquels la musique et la danse sont essentielles pour capter l'attention des jeunes et renforcer leur sentiment d'appartenance au centre.

Nous avons entendu des témoignages empreints d'émotion d'ex du CIMA, qui affirment que leur passage dans ce centre leur a montré le chemin pour devenir des personnes responsables et capables de surmonter les difficultés de la vie sans avoir recours à l'alcool ou la drogue.



Dans la photo : Miriam avec les enfants du foyer CIMA, qui avaient fini d'étendre des couvertures fraîchement lavées.

Je n'aime pas parler de mon passé, car j'ai pris de la drogue et j'ai volé. Je n'aimais pas les règles et j'ai frappé le fond du baril, comme on dit. Je suis tombé malade. Avec l'aide de Dieu et du CIMA, j'ai pu me relever, j'ai repris mes études et j'ai retrouvé l'envie de vivre. Maintenant, j'accompagne les jeunes de CIMA pour qu'ils ne fassent pas les mêmes erreurs que moi.

—
Ex du CIMA devenu tuteur au centre

À l'unanimité, les ex du CIMA éprouvent une grande reconnaissance envers *el padre*, Jean-Louis Lebel, fondateur du Centre, ainsi que pour les membres du personnel et leurs compagnons de l'époque.



De l'eau potable coule d'un des lavabos à Huaroccopampa, Pérou.
Crédit photo : Les Ailes de l'espérance

HOGAR SAN PEDRO, UNE ŒUVRE DE DIEU

Un lieu incontournable de nos visites est le foyer Hogar San Pedro, qui a célébré cette année son 43^e anniversaire par une messe célébrée par Mgr Christian Rodembourg, M.S.A., évêque de Saint-Hyacinthe, suivie d'un bon repas partagé dans une ambiance de bonheur et de fraternité. Nous avons été ravis de revoir les membres du personnel administratif, médical et de soutien, tout comme les patients, vingt adultes et neuf enfants. Ils ont partagé avec nous des histoires remplies d'une grande humanité. Malgré les épreuves de la pandémie, ils ont gardé le moral et ont fait preuve de résilience et de confiance en la vie.

Dès notre arrivée, j'ai senti un air de renouveau au Hogar San Pedro. Le jardin était propre, avec des petites fleurs un peu partout, un poulailler et un potager en préparation. On m'a

expliqué que le responsable du changement était le père Pedro Gomez Salazar, M.S.A., qui depuis un an s'occupe de motiver les employés et les patients afin qu'ils contribuent à garder le foyer propre et beau. Il organise également des activités ludiques pour animer le quotidien des patients. Nous remercions le père Pedro pour son leadership positif et pour sa joie de vivre contagieuse !

Également, nous avons été heureux de visiter les locaux abritant la nouvelle boulangerie-pâtisserie San Pedro, inaugurée en mars 2022. Un boulanger et deux préposées au comptoir ont été engagés pour la production et la commercialisation du pain frais, de biscuits et d'autres produits. Durant notre visite, ils étaient à la recherche d'un deuxième boulanger, ce qui signifie que la demande pour leurs



Dans la photo : Préparation du pain dans la nouvelle boulangerie du Hogar San Pedro

produits est à la hausse. Prochainement, des tables et des chaises seront installées pour la consommation sur place de sandwiches, de pâtisseries et de café. Nous saluons cette initiative, qui contribue désormais à l'autonomie financière du foyer Hogar San Pedro !

DE L'EAU À HUAROCCOPAMPA

Nous avons passé nos derniers jours en sol péruvien dans la province d'Ayacucho, au milieu des Andes péruviennes, où nous avons participé à l'inauguration du système d'approvisionnement en eau potable du village de Huaroccopampa, situé à plus de 4 000 mètres d'altitude.

Accompagnés par les membres de la communauté et de l'organisme Les Ailes de l'espérance, nous avons visité les différentes infrastructures du système : les six captations d'eau, le réservoir de 40 m³ situé sur le haut d'une colline, la citerne de 30 m³, les panneaux solaires qui font fonctionner la pompe et quelques-uns des 71 lavabos en béton.

La communauté nous a accueillis dans une ambiance festive. Au milieu des montagnes et au son d'une harpe et d'un violon, nous avons dansé et célébré avec les villageois, qui chantaient en quechua et en espagnol. Ensemble, nous avons célébré leurs efforts, qui ont rendu possible l'arrivée de l'eau potable qui changera leur vie à jamais !

Les réalisations de nos partenaires sur le terrain sont aussi celles de nos généreux donateurs, car ils ont contribué à leur succès. Merci de tout cœur de votre soutien et de votre intérêt envers nos projets, qui contribuent à améliorer la qualité de vie des personnes dans le besoin.

MIRIAM CASTRO

A teal-tinted photograph of a person in prayer with a forest background. The person is in the foreground, seen from the side, with their hands clasped in prayer. The background shows a dense forest of tall trees. The overall mood is serene and spiritual.

ÉCHOS D'ÉVANGILE

Crédit photo : Aaron Burden/Unsplash



Crédit photo : Vitolda Klein/Unsplash

GOÛTER BON

On peut imaginer les auteurs de la *Source Q* comme un groupe de sages à la retraite, qui passent une partie de leur journée sur la place, à regarder vivre les gens. Dans leur document, ils présentent le fruit de leurs réflexions. La parole qui suit en est un élément important, puisqu'ils y expriment leur conception de l'être humain et du sens de la vie.

Q 6,43 Ça n'existe pas un arbre sain qui donne de mauvais fruits,
ni un arbre pourri qui donne de bons fruits.

44 Un arbre se reconnaît donc à son fruit.

Va-t-on récolter des figues sur un
buisson d'épines,
ou des raisins sur des chardons ?

45 L'être humain bon, de son bon fond¹³, tire de bonnes choses.

L'être humain mauvais, de son mauvais
fond, tire de mauvaises choses.

La bouche ne fait que dire ce qui déborde du
fond de soi.

Au verset 45, l'être humain est présenté en trois lignes. Les deux premières le définissent par le fond (le « trésor ») : c'est la partie la plus riche de lui, son intimité, la source de ses choix. C'est ce fond inaccessible de lui qu'expriment tous les gestes de sa vie. Et c'est justement le rôle de la parole – troisième ligne – que d'explicitier le sens de ce qu'il fait, la motivation qui l'anime. La vie est donnée pour que l'être humain se manifeste en gestes et se dise en paroles.

Le verset considère manifestement l'être humain à l'époque de la maturité, alors qu'il a creusé le sillon de sa vie, et que l'orientation qu'il lui a donnée est devenue claire et, pour ainsi dire, irréversible. C'est pourquoi la *Source* s'autorise à séparer les êtres humains en « bons » ou « mauvais », comme si elle en disait par là l'essentiel. Ce qui est ainsi qualifié, c'est la portée fondamentale des vies, comme elles se sont inscrites dans l'histoire, avec l'effet qu'elles ont eu sur celles et ceux avec lesquels elles ont interagi.

13 En 45ab, le grec parle du « trésor » de l'être humain, lequel est défini en 45c comme étant son « cœur », c'est-à-dire sa partie la plus intime, de là la traduction par : le « fond ».

Cette division des humains en bons ou mauvais se fonde sur les deux versets précédents où il est question d'arbres fruitiers et de ronces. Le critère du jugement est donné en clair au verset 44a : un arbre se reconnaît donc à son fruit.

Pour la *Source*, le but de la vie pour un être humain est de goûter bon, et non pas de faire mal. L'être humain bon est une nourriture savoureuse pour les autres – « Prenez, ceci, c'est moi¹⁴ » –, tandis que l'être humain mauvais les agresse. En sept mots grecs est ainsi présentée la cible vers laquelle doit s'orienter toute vie humaine digne de ce nom.

Et la qualité d'un être n'a rien à voir avec la situation dans la pyramide sociale, l'influence, la performance, la productivité, la renommée, la somme des activités d'ordre religieux ou la richesse, puisqu'elle réside essentiellement dans sa pertinence sociale. Cette personne est-elle un fruit goûteux et nourrissant pour les autres ou une épine désagréable et menaçante ? La réponse à cette question exprime ce qu'est un être humain pour le fond.

ÉVITER DE SE FAIRE MAL INUTILEMENT

Dans le contexte de la *Source*, la parole a valeur de mise en garde. Les partisans de Jésus ne doivent pas être naïfs. Partout autour d'eux – et peut-être même parmi eux –, il se trouve des gens mauvais et dangereux qu'ils doivent détecter et contre lesquels il y a lieu de se prémunir. Il ne faut pas se laisser abuser et, pour ce faire, il importe de décoder les gestes des gens. Le départage est facile à faire entre rencontres nourrissantes et malfaisantes. Le but n'est évidemment pas de se prendre pour Dieu et de passer son temps à départager les humains entre bons et mauvais, mais d'éviter de se faire faire mal inutilement.

Cela dit, un retour en arrière s'impose. On se souvient de la parole suivante qui se trouve à peine quelques versets plus haut dans le document :

Q 6,37 Ne portez pas de jugement,
et vous ne serez pas jugés.
Vous avez un critère de jugement ?
Il sera utilisé contre vous.

La *Source* y interdisait strictement de juger les autres. Dans la parole ici présentée, cependant, elle ordonne le contraire. Mais alors, on juge ou on ne juge pas ? Pour répondre à la question, je me permets de me référer à un texte multimillénaire tiré du livre des *Proverbes*, qui reste toujours pertinent¹⁵ :

Pr 6,4 Ne réponds pas à l'idiote dans la logique
de sa folie
de peur de devenir pareil à lui
⁵ Réponds à l'idiote dans la logique de sa folie
de peur qu'il ne se prenne pour un
génie.

En deux versets successifs, le sage dit une chose et son contraire pour signifier que tout est affaire de discernement et qu'il faut adapter son comportement aux circonstances. Il y a des moments où la discussion avec un entêté ne mènerait à rien, et d'autres où elle s'impose. Même chose dans le cas de l'appréciation des humains. Il y a des cas où ce serait mal faire ou faire mal que de les juger, et d'autres où ce serait se faire mal à soi que de ne pas chercher à détecter les humains dangereux dans son entourage, dans son Église ou dans sa société.

En rapprochant deux textes qui traitent du jugement que les humains font couramment les uns sur les autres, la *Source* cherche naturellement à provoquer l'autoévaluation de ses lectrices et lecteurs. Font-ils partie des bons ou des mauvais, sont-ils fruits ou épines ? Nos proches devraient pouvoir nous le dire, mais s'ils n'osent pas le faire, c'est mauvais signe.

ANDRÉ MYRE

14 Mc 14, 22.

15 La « folie » dont parle le texte ne désigne pas une maladie psychique, mais une manière viciée de juger d'une situation



Crédit photo : Paul Zoetemeijer/Unsplash

PRIÈRE DE NE PAS PRIER

Comme elle connaît bien la mentalité de Jésus, la *Source Q* a l'habitude des formules scandaleuses, en voici une :

.....

Q 6,46 Pourquoi me lancer des « seigneur ! seigneur ! », au lieu de faire ce que je dis ?

Pour que le mot soit bien compris, il faut le mettre en contexte.

Dans ce but, je me dois de citer une parole que les *Actes des apôtres* attribuent à Pierre, au matin de la Pentecôte, et dont on ne peut surévaluer l'importance :

Ac 2,36 Seigneur et *messie*, voilà ce que Dieu a fait de ce Jésus que vous, vous aviez crucifié.

C'est un contenu qu'il faut avoir en mémoire dès que l'on veut interpréter un texte évangélique. Il faut toujours y revenir parce qu'il ne cadre pas avec notre mentalité d'Occidentaux du XXI^e siècle.

Ce que dit cette parole est, d'un côté, très simple, tout en restant pour nous difficile à comprendre. Elle exprime pourtant le cœur de la foi du Nouveau Testament, et c'est pourquoi Luc a jugé bon de la mettre dans la bouche de Pierre.

Selon ce dernier, donc, si les habitants de Jérusalem ont réussi à avoir la peau de Jésus, leur succès les a menés à l'échec puisqu'en contrepartie, Dieu a fait de ce dernier le seigneur et le messie. Un quart de siècle auparavant, Paul avait dit substantiellement la même chose au début de la *lettre aux Romains*, en parlant de Jésus ainsi :

Rm 1,3 [...] né du sperme de David, à la manière de la chair,
4 établi *fi*ls de Dieu avec puissance, à la manière du souffle saint, à partir de la résurrection des morts, Jésus *Christ*¹⁶, notre *seigneur*.

Le texte de Paul éclaire celui de Pierre. Après sa mort, Dieu a ressuscité Jésus et, en lui faisant don de son « souffle saint » – lequel est un nom donné à son pouvoir d'intervention dans l'Histoire – il lui a confié la responsabilité d'agir dans l'humanité à sa place¹⁷. La grande majorité des textes du Nouveau Testament sont imprégnés de cette foi en la résurrection et en la seigneurie de Jésus.

SEIGNEUR-MESSIE-FILS DE DIEU

Aussi, comme il est coutume chez les humains de donner des titres à ceux ou celles qui occupent une situation de pouvoir ou d'autorité, le Nouveau Testament foisonne-t-il de textes témoignant des titres, couramment utilisés à propos des rois de Juda ou d'Israël, qui ont été attribués à Jésus. Les plus courants sont seigneur¹⁸, christ ou messie, et fils de Dieu, et nous les retrouvons dans les deux textes qui viennent d'être cités.

Une dernière note contextuelle. Comme en témoigne le texte de Paul au début de la *lettre aux Romains*, le seigneur-messie-fils de Dieu est de la lignée de David. Or, ce dernier, on le sait, a régné en Juda, au sud du pays, et il avait choisi Jérusalem comme capitale. Ce fondement historique n'est pas sans importance, car il nous permet de penser que Jérusalem a été le lieu de naissance des formulations de la foi en Jésus centrées sur la résurrection et la seigneurie.

Il faut se souvenir, en effet, que, dans l'Ancien Testament, c'est en Judée, au temps des Maccabées, que s'est exprimée pour la première fois la foi en la résurrection. Les scribes chrétiens de Jérusalem, après avoir reçu la foi en Jésus née en Galilée, l'ont fait leur et l'ont exprimée dans les catégories propres à leur mentalité. Ils l'ont coulée dans le langage nouveau de la résurrection, et ils ont inséré le charpentier nazaréen dans la lignée royale qui avait marqué l'histoire de leur capitale et allait se prolonger dans la dimension de Dieu.

16 À l'origine, le mot grec *christos*, traduction de l'hébreu *māshiach* qui signifie « celui-qui-a-été-oint », était un titre royal; cependant, comme le montre ce texte de Paul, dans le monde grec, il a acquis un surplus de sens en devenant l'équivalent du nom propre de Jésus. *Messias* est la transposition son pour son, en grec, du terme hébraïque. Pour le fond, les trois mots français « christ, messie et oint » veulent donc dire la même chose.

17 Dans la *Première lettre aux Corinthiens*, Paul attribue un terme à la seigneurie de Jésus, en déclarant qu'à la fin, après avoir aboli toutes les autres puissances, y compris la mort, Jésus remettra « la royauté » au Dieu et Parent, afin que Dieu le soit pour tous (15, 23-28).

18 « Seigneur » est le seul titre qui soit utilisé en s'adressant au souverain; il est donc courant dans la prière. C'est aussi le seul qui soit aussi d'usage en parlant de Dieu, ou en s'adressant à lui.

Puis, tablant sur leurs liens avec la diaspora judéenne, ils ont fait transmettre leurs formulations dans les différentes communautés chrétiennes qui existaient alors. C'est dans celle de Damas que Paul les a connues et les a disséminées dans le monde méditerranéen.

En Galilée, par ailleurs, comme en témoigne la *Source*, on avait une tout autre vision des choses. On se souvenait du charpentier de Nazareth, qui n'avait rien voulu savoir de la centralisation du pouvoir à Jérusalem depuis que la Judée avait annexé la Galilée. Le dernier texte de la *Source* est d'ailleurs le suivant :

Q 22,28 Vous qui m'avez suivi,³⁰ vous siégerez sur douze trônes pour gouverner les douze tribus d'Israël.

AGIR AU LIEU DE PRIER

Quand il envisage le régime de Dieu, Jésus passe par-dessus les siècles de royauté davidique pour remonter au temps des douze tribus. Et il écarte du pouvoir les élites habituées à gouverner, pour le voir aux mains de douze hommes de la base. Il ne veut rien savoir de la centralisation du pouvoir aux mains d'un unique souverain, en Judée, à Jérusalem. De plus, non sans ruse, il assure que sa Galilée ne sera jamais assujettie à Jérusalem, puisqu'au Nord il se trouve dix tribus, mais seulement deux au Sud... Il aurait été très étonné d'apprendre qu'un jour on le considérerait comme le successeur ultime de David¹⁹.

Après cette longue introduction que l'on me pardonnera, j'espère, j'en reviens au texte du début :

Q 6,46 Pourquoi me lancer des « seigneur ! seigneur ! », au lieu de faire ce que je dis ?

Le Jésus de la *Source* y prend ses distances vis-à-vis de la conception de la foi que l'on se fait en Judée et ailleurs dans le monde²⁰. De façon plus significative, encore, la *Source* soulève un gros problème. C'est qu'une christologie²¹ comme celle de la seigneurie est susceptible de déresponsabiliser ceux qui la professent. « Prions le seigneur », remettons-lui nos problèmes entre les mains, formulons-lui nos intentions de prière, et voilà, nous avons fait notre devoir.

La *Source* dit non. L'objectif de toute formulation de foi est de renforcer la décision de marcher à la suite de Jésus en faisant ce qu'il dit. Selon elle, prier pour la paix dans le monde, ça ne donne rien : va plutôt lutter pour rétablir un brin de justice quelque part, et tu auras fait avancer la paix.

Prier pour les itinérants, ça ne donne rien : prends plutôt deux minutes de ton temps pour aller converser avec l'un d'eux. Prier pour que l'Église change, ça ne donne rien : va plutôt vivre quelque chose du changement que tu espères. Le « Seigneur » ne fait rien d'autre que te donner le courage d'agir. Ne le prie pas de faire à ta place ce qu'il veut que tu fasses, mais que tu ne veux pas faire. L'Église de Galilée a encore des choses à nous apprendre.

ANDRÉ MYRE

19 Je me permets ici de suggérer aux lectrices et lecteurs qui viennent de parcourir cette mise en contexte, de retourner au texte du début (Q 6, 46) avant de lire la suite. Il faut bien voir que l'homme de Nazareth, qui a été fait seigneur après sa mort, n'a pas pu se présenter comme seigneur avant de mourir. Par ailleurs, la parole qui est rédigée en son nom est bien une parole du Seigneur Jésus, qui veut corriger la prière et l'action de son Église. Un tel mode de lecture vaut pour l'ensemble des textes évangéliques. Les auteurs anciens étaient beaucoup plus sophistiqués que nous sommes portés à le penser.

20 Ailleurs dans le document, les réticences sont manifestes vis-à-vis de la foi en la seigneurie, et la résurrection de Jésus n'y est jamais mentionnée, ce qui, on s'en doute bien, discrédite la *Source* aux yeux de ceux pour qui la foi est essentiellement affaire de formule. Reste que la parole se retrouve quand même dans les évangiles de Matthieu et de Luc et que l'on ne peut l'écarter parce qu'elle ne plaît pas.

21 Une christologie est une façon de rendre compte de l'être et de la fonction de Jésus après sa mort : la christologie patristique du « vrai Dieu – vrai homme », par exemple, est bien différente de la seigneurie néotestamentaire. On comprend donc mal le Nouveau Testament si on le lit à la lumière d'une christologie postérieure.

FAITES ÇA... ET VOUS VIVREZ !

En 1956, la maison d'édition Fides a publié une traduction des évangiles sous le beau titre de *Faites ça... et vous vivrez*. Je pense à cette formulation chaque fois que je lis le passage suivant de la *Source Q*, lequel termine la première série de paroles de Jésus. Il est assez long, signe de l'importance que le rédacteur du document – un collectif peut-être – lui accordait.

^{Q 6,47} Écouter mes paroles et agir en conséquence, ⁴⁸ c'est ressembler à quelqu'un qui a bâti sa maison sur le roc.

La pluie est tombée,
les torrents sont descendus,
les vents ont soufflé, ils se sont précipités contre
cette maison, qui ne s'est pourtant pas écroulée,
car elle reposait sur le roc.

⁴⁹ Mais écouter mes paroles sans agir en conséquence, c'est ressembler à quelqu'un qui a bâti sa maison sur le sable.

La pluie est tombée,
les torrents sont descendus,
les vents ont soufflé, ils se sont jetés contre
cette maison, qui, elle, s'est aussitôt écroulée.
Ruine totale.

Le texte est typique d'un scribe chrétien, d'origine sémitique, qui a bien connu Jésus. D'abord, étant scribe, l'homme est en train d'écrire une œuvre faite de paroles, auxquelles il accorde une énorme importance. Ensuite, puisqu'il est chrétien, le rédacteur s'intéresse à Jésus, et il fait porter le regard sur ce que ce dernier a dit, alors que lui n'avait d'intérêt que pour le régime de Dieu à venir. De plus, en tant que chrétien, l'auteur fait partie d'une Église, à laquelle il a une sérieuse mise en garde à adresser. Enfin, comme tous ces gens sont des sémites, l'agir reçoit une attention tout à fait particulière.

Le scribe tire son image de la météo et de la géographie de son pays. Chez lui, la plupart du temps, les lits des rivières sont à sec, rubans de roches plutôt que d'eau. De loin, cependant, on a entendu que, dans les montagnes, l'orage grondait. Quelques heures plus tard, alors que le vent soufflait en rafales, sans autre avertissement, les dangereux

torrents se sont engouffrés dans les étroits couloirs, emportant tout sur leur passage.

DOUBLE PAROLE

Dans la vie, il y a de ces tempêtes qui révèlent comment les humains – individus ou peuples – se sont construits. Les épreuves étant inévitables, il relève de chacun, chacune, de se préparer à y faire face. Le texte présente un processus, apparemment très simple, en deux étapes.

La première est plus complexe qu'il n'y paraît. Lectrices et lecteurs sont invités à « écouter » les paroles de Jésus. Il ne s'agit évidemment pas que d'entendre lire ce qui est écrit, mais d'écouter au sens d'entrer en harmonie avec le texte, de s'y reconnaître, de le faire sien.

Cela suppose l'écoute d'une double parole : celle, d'abord, qui est prononcée au plus profond de soi et qui monte de l'intériorité, et l'autre que l'on entend de l'extérieur. La plus importante des deux est la première, c'est celle-là qui est proprement « parole de Dieu ». C'est celle-là qui contient l'interpellation à la fois ancienne et nouvelle, adaptée à la situation dans laquelle on se trouve, capable de mobiliser toutes les énergies. Celle-là une fois entendue, l'autre devient significative parce que l'on y reconnaît la ligne de fond millénaire, l'orientation critique, le mordant prophétique, la liberté exaltante.

ÉCOUTER ET AGIR

Le texte ne contient que l'écho de la Parole passée de Dieu, ce n'est pas lui qu'il faut écouter. La seule parole, qui mérite écoute, est celle qui est prononcée en soi à chaque moment de chaque aujourd'hui. Le texte est certes important, dans la mesure où, traçant la ligne qui remonte loin dans le passé, il permet de vérifier que c'est bien l'authentique Parole que l'on a entendue, et non pas un succédané. Mais le suivre, lui, sans le renouveler par l'écoute de la Parole présente, mène nécessairement à des aberrations.

Les paroles, rendues signifiantes par la Parole, une fois écoutées, vient le temps de la décision fondamentale : agir ou ne pas agir en conséquence. C'est à proprement parler l'objet de la foi. Cette dernière n'a rien à voir avec les propositions d'un credo, et tout à voir avec la sorte d'être humain que je suis en train de devenir.

Je fais confiance aux paroles, ou je ne leur fais pas confiance. Ou bien je bâtis ma vie sur le roc de la Parole qui m'interpelle par le fond, et que je reconnais dans la vie de Jésus et les mots que la *Source* a mis sur elle. Et alors, vie solide. Ou bien je bâtis ma vie sur autre chose qui n'est que sable instable : mon petit moi, l'argent, le sexe, la réputation, la politique, la religion, les voyages, les plaisirs, etc. Et alors, ruine totale.

ANDRÉ MYRE





Crédit photo : Rudall30/iStock

MIRACLE REFUSÉ, MIRACLE OBTENU

Ici s'ouvre une section dans laquelle la *Source Q* traite de l'identité des partisans de Jésus (Q 7, 1-35). Elle avait dit, au début de la première section, que Dieu était capable de se servir de pierres pour susciter des enfants à Abraham (Q 3, 8); pour parler ici des siens, elle commence par raconter un événement qui illustre que l'on ne peut jamais tenir Dieu pour acquis.

Pour ce faire, elle sort de sa bulle. Elle, qui se définit comme une source de paroles, utilise ici un récit. Se servant d'une tradition qui faisait état d'un « miracle », comme on dit, elle évite pourtant d'écrire que Jésus en a fait un. Mettant en scène un « païen », comme on dit aussi, elle le présente comme la plus belle illustration d'un croyant.

Bien que, de son côté, elle n'emploie jamais à son propre compte les titres de « seigneur », de « messie », ou de « fils de Dieu », elle met pourtant le premier dans la bouche de l'interlocuteur de Jésus comme si elle le faisait sien. Situait la rencontre en Palestine occupée, elle fait d'un gradé de la légion romaine, à la fois crainte et haïe, une émule d'un Jésus qu'il situe dans une ligne d'autorité. La *Source* écrit de façon tout à fait paradoxale parce que la situation l'exige. En effet, traiter de l'identité des partisans de Jésus dans le monde n'est pas chose simple.

Je me permets ici une parenthèse. Il nous faut nous habituer à lire de tels textes en nous alignant sur la perspective suivie par les auteurs anciens. Ces derniers étaient des intellectuels sophistiqués, qui traitaient de questions complexes

en leur cherchant des solutions intelligentes. S'ils étaient là, devant nous, ils seraient horrifiés de voir ce que nous leur faisons souvent dire.

Voici donc comment *Q* raconte la rencontre entre le militaire romain et le charpentier de Nazareth (Q 7, 1-9) :

^{Q7,1} Après avoir dit ces paroles, il entre dans Capharnaüm.

Un centurion vient à lui, le supplie :

— Mon serviteur est malade.

— Est-ce à moi d'aller le guérir ?

— ^{6b} Seigneur, lui répond le centurion, qui suis-je pour que tu te déplaces chez moi ? ⁷ Tu n'as qu'une parole à dire et mon serviteur est guéri. ⁸ Moi aussi je me situe dans une ligne d'autorité. J'ai des soldats sous mes ordres. Si je dis à l'un : Va, il y va. Ou à un autre : Viens, il vient. Ou encore à mon esclave : Fais telle chose, il le fait.

⁹ À ces mots, Jésus est émerveillé. Il se tourne vers ceux qui l'accompagnent :

Je vous le dis, je n'ai jamais rencontré tant de confiance, même en Israël.

LA LIGNE D'AUTORITÉ ET LA FOI

Au début du verset 6a, la *Source* fait référence à ce qu'elle a fait dire à Jésus dans la deuxième section (Q 6, 20a-49). Elle passe ensuite à autre chose. Quand Jésus entre à Capharnaüm, il y a toujours une tension, car c'était un centre très important où résidaient en permanence des scribes envoyés pour mettre la Galilée au pas, et pour l'obliger à suivre les façons de faire décrétées par Jérusalem. C'était aussi un centre de taxation des marchandises transportées sur la route commerciale qui traversait la ville; et Hérode Antipas y stationnait des troupes, qui veillaient à ses intérêts. Toutes choses qui n'étaient pas sans contrarier le Nazaréen.

Or, ne voilà-t-il pas qu'arrive un gradé de la légion. « Mon serviteur²² est malade. » La réponse de Jésus équivaut à : « Ça ne me regarde pas. » C'est qu'il en avait plein les bras avec les pauvres et les malades en Israël (Mt 15, 24); un de plus, c'était un de trop. L'autre, alors, lui attribue le titre de « seigneur », se situant ainsi sous son autorité. Il faut bien comprendre ce que signifie cette partie du récit. Elle n'a pas en vue l'homme de Nazareth, mais le Jésus ressuscité, établi Seigneur, messie et fils de Dieu en vertu du don du souffle de Dieu qui lui a été fait.

Or, ces termes pour dire la foi sont précisément ceux qui ont été développés à Jérusalem, par les scribes chrétiens de là-bas, qui avaient façonné leur foi en Jésus à partir de leur idéologie davidique. Or, en Galilée, et en particulier dans la *Source*, ce n'est pas ainsi que l'on disait la foi. La *Source* n'utilise pas les concepts de « résurrection » et de « seigneurie » pour exprimer sa foi en Jésus après sa mort. Ici, elle met donc la foi de l'Église de Jérusalem dans la bouche du soldat romain.

Et, en écrivant le long développement sur la ligne d'autorité des versets 6b-8²³, et en disant que Jésus « aussi » était soumis à une autorité supérieure, la *Source* fait référence à la ligne d'autorité tracée par l'Église de Jérusalem, avec, tout en haut, le Parent (1), puis, au milieu, le Fils qu'il a établi seigneur (2) en lui faisant don de son souffle (3), lequel est à l'œuvre tout en bas, dans la communauté²⁴.

Pour la *Source*, voilà bien le « miracle », non pas le retour à la santé d'un malade – dont elle ne dit rien –, mais l'accès à la foi d'un militaire étranger, une foi qui se dit en d'autres termes que ceux que la *Source* elle-même aurait utilisés, et, surtout, une foi qui dépasse celle d'Israël lui-même (verset 9).

Il y a là matière à grande réflexion pour les lecteurs et lectrices de la *Source* : à Jérusalem, ils ont des sœurs et frères croyants qui disent la foi autrement qu'eux; et, dans l'Empire, ils ont des sœurs et frères croyants d'origine étrangère, dont la foi est reconnue par Jésus. Et, par-dessus tout, une telle foi ne se rencontre pas dans leur propre peuple d'Israël. Qui sont-ils donc, et que sont-ils appelés à devenir ? La *Source* écrit pour baliser les réponses à ces questions.

Là aussi, il y a matière à grande réflexion pour tous ceux et celles qui, de nos jours, se veulent partisans de Jésus. Il y a, tout autour, beaucoup d'hommes et de femmes qui luttent courageusement contre la maladie, contre la guerre et contre les changements climatiques. Gens qui, pour dire la foi, se servent de mots non religieux. Gens de qui Jésus s'émerveille pourtant : « Je vous le dis, je n'ai jamais rencontré tant de confiance, même dans l'Église. » De qui sommes-nous vraiment les frères et les sœurs ?

ANDRÉ MYRE

22 Le mot grec peut être traduit par « serviteur » ou « enfant ». Alors que Matthieu ne sent pas le besoin de préciser de qui il s'agit (8, 5-13), Luc en fait un esclave (7, 1-10), et Jean un fils (4, 43-54).

23 La plus longue intervention d'un interlocuteur de Jésus dans les évangiles.

24 Voir les paroles du Ressuscité en Mt 28, 18-19.



Crédit photo : Bud Helisson/Unsplash

ON PARLE TROP

Dans le texte qui suit²⁵, la *Source Q* trace ce que l'on pourrait appeler la lignée historique de la foi : celle-ci part des prophètes²⁶, y compris Jean, passe par Jésus et est rendue dans le groupe des lectrices et lecteurs du document.

^{Q 7,18} Jean lui envoie demander par ses partisans :

¹⁹ - Es-tu Celui qui vient ou nous faut-il encore attendre ?

²² - Vous entendez ? Vous voyez ? Allez faire votre rapport à Jean :

Les aveugles voient,
les boiteux marchent droit,
les lépreux sont purifiés,
les sourds entendent,
et les morts se lèvent.

Voilà de bonnes nouvelles pour les pauvres.

²³ Et choyé celui qui ne sera pas démoralisé à cause de moi.

1. La question posée par les partisans de Jean (verset 19), tout en étant formulée dans une perspective chrétienne, est néanmoins ancienne. Le point de vue est chrétien parce que Jean et ses partisans attendaient la venue d'une figure transcendante, celle du Juge de la fin, et non pas celle d'un personnage historique. Ce sont les chrétiens qui se sont

25 Un détail à remarquer : la *Source*, qui est substantiellement une suite de paroles, avait besoin du verset 18, lequel est de l'ordre de la narration, pour indiquer le changement de locuteur, la question qui suit étant posée non par Jésus, mais par Jean. Les rédacteurs devaient donc disposer d'un récit suivi concernant les faits et gestes de Jésus.

26 Les prophètes – Moïse et Élie en particulier – partent la lignée, et sont les premiers à en avoir caractérisé le comportement, à preuve le contenu du « rapport » à Jean, lequel est tissé de réminiscences tirées du prophète Isaïe (29, 18; 35, 5-6; 42, 7, etc.).

posés la question des relations entre Jean et Jésus, et ont fait du premier le précurseur du second. Par contre, l'expression « Celui qui vient » est primitive et remonte bien à Jean (voir Q 3, 16b).

2. Le verset 22 est évidemment le cœur de la péricope²⁷. Il allait de soi, pour la *Source* des paroles de Jésus, que la question sur les choses à « entendre » avait préséance sur celles à « voir ». Il faut la parole, en effet, pour faire comprendre le sens de ce qui arrive. Au fond, les deux questions n'en font qu'une et signifient : « Comprenez-vous ce qui arrive ? » En rédigeant ainsi son verset, la *Source* en donne donc la clef d'interprétation. En effet, la ligne finale du verset 22 « Voilà de bonnes nouvelles pour les pauvres » n'est pas à comprendre comme une sixième sorte d'événements après les cinq manifestations de renouvellement de la vie qui précèdent, mais bien plutôt comme l'expression de leur sens.

DE BONNES NOUVELLES

Selon la *Source*, annoncer la bonne nouvelle *ne se fait pas en disant des mots, mais en faisant arriver de bonnes choses pour ceux et celles qui ont mal à la vie*. Le contenu de la bonne nouvelle n'est pas la parole elle-même, mais les deux sortes d'événements auxquels elle fait référence : celle qui est arrivée dans la vie des gens en difficulté, et celle du régime de Dieu, lequel s'espère à partir de l'expérience des gestes qui l'annoncent.

Selon le verset 22, proclamer la bonne nouvelle, ce n'est donc pas parler de l'évangile ou discourir sur Jésus. La bonne nouvelle, c'est celle qui arrive à l'aveugle, quand il « voit » comment le monde fonctionne et comprend où veulent le conduire les aveugles qui guident le monde²⁸. C'est celle qui arrive à celui qui marchait tout croche dans la vie, et qui finit, avec de l'aide, par trouver son chemin.

C'est le geste qui réintègre l'exclu dans la société. C'est le dialogue dans lequel entre à nouveau celle qui, à la fois, ne comprenait pas les autres et restait incomprise. C'est le rebranchement sur un dynamisme vital dangereusement affaibli. La bonne nouvelle, c'est celle du courant vital qui est rétabli, et de la Vie qu'il permet d'espérer.

27 Une « péricope » est un morceau d'évangile qui forme un tout, qu'il s'agisse d'un verset unique ou d'un long récit.

28 Voir en Jn 9, 35-41, comment l'évangéliste interprète la guérison de l'aveugle de naissance.

TENIR BON FACE AU SYSTÈME

Tout cela aurait dû suffire comme réponse à la question du verset 19. Mais la *Source* a jugé bon d'ajouter le verset 23 sur la démoralisation ou la démobilisation²⁹. Le système ne peut pas permettre que les sourds, les aveugles, les zombies dont il a besoin pour se maintenir se mettent à comprendre ce qu'il leur arrive, et commencent à se détourner de lui. Il fait donc des pieds et des mains pour leur rabaisser le moral et les remettre à leur place. Pour la *Source*, en conséquence, l'homme ou la femme qui tient bon est un être humain remarquable.

Il me faut souligner, en conclusion de ce bref commentaire, que ce texte est essentiel à la compréhension de ce que signifie proclamer l'évangile. Ça n'a rien à voir avec une lecture de textes, une récitation de guérisons miraculeuses, un rappel de paroles de Jésus ou un énoncé christologique.

Proclamer l'évangile, c'est faire arriver une bonne nouvelle dans la vie de quelqu'un qui en a besoin, pour contribuer à lui rendre la vie digne d'être vécue, et pour lui débloquent l'espérance. C'est poser un geste qui a du sens; les partisans de Jésus sont appelés à poser des gestes parlants³⁰. Par contre, proclamer une parole qui n'est pas portée par un geste, et un sens qui n'est pas en train de naître dans l'âme de l'humain en détresse qui vient d'être aidé, est pur désastre. C'est la racine même de la démobilisation et de la démoralisation que Jésus avait tellement en horreur.

ANDRÉ MYRE

29 Elle avait fait la même chose en Q 6, 20b-23, en énonçant les premières paroles de Jésus. Après avoir déclaré à ses partisans que leur tâche était de choyer les pauvres, il les dit eux-mêmes choyés si, ce faisant, ils deviennent socialement déconsidérés.

30 Une parole peut être répétée telle qu'elle, pas un geste (à moins qu'il ait été figé en rituel). C'est pourquoi le contenu de la bonne nouvelle, étant fait de gestes non répétables, est continuellement à réinventer, compte tenu des personnes en cause, des cultures, des circonstances.

DANGEREUX DÉSERT

Les chrétiens de Galilée, dont la *Source Q* rapporte la vision qu'ils avaient de la foi en Jésus, se souvenaient que ce dernier avait eu une grande admiration pour Jean Baptiste. Dans le texte qui suit (Q 7, 24-28), les scribes qui ont rédigé ce document se servent de traditions qui circulaient dans la communauté des partisans de Jean pour situer ces deux prophètes l'un par rapport à l'autre.

^{Q 7, 24} Ces envoyés une fois partis, il se met à parler de Jean aux foules.

Qu'êtes-vous donc allés voir au désert? Un roseau secoué par le vent?

²⁵ Allons! Qu'êtes-vous allés voir? Quelqu'un de vêtu à la mode? Mais, ceux-là, c'est chez les gouvernants qu'on les trouve.

²⁶ Voyons! Qu'êtes-vous donc allés voir? Un prophète? Eh bien! oui, je vous le dis, et même plus qu'un prophète. ²⁷ C'est bien de lui que parle l'Écriture :

*J'envoie mon messager en avant de
toi, pour qu'il te prépare le chemin,
là, en avant*³¹.

²⁸ Je vous le dis, de tous les enfants des femmes, Jean est le plus grand. Pourtant, sous le régime de Dieu, le plus petit est plus grand que lui.

Le contexte dans lequel ces paroles sont placées est très significatif : quiconque veut rencontrer Jean doit nécessairement aller au désert (verset 24). Pour le voir, il faut donc sortir de sa sécurité, de son confort, de sa vision du monde et du système dans lequel on a l'habitude d'évoluer. Car le désert, c'est le lieu de rendez-vous de l'opposition au régime; c'est là que s'assemblent celles et ceux qui préparent un autre mode de vie, dans ce lieu où il est plus facile de repérer les informateurs envoyés par les autorités ou de voir venir les troupes engagées pour débusquer les contestataires. Ne va donc rencontrer Jean au désert que celle ou celui qui s'est déjà quelque peu libéré du système. Et c'est pour y trouver quoi?

Certainement pas une girouette. Certainement pas ces assoiffés de pouvoir qui flairent le vent à la poursuite de leurs intérêts, prêts à épouser n'importe quelle cause et son contraire, en ayant l'air d'avoir des convictions (versets 24-25). Ce genre de personnages est allergique au désert et ne respire à l'aise que dans les corridors du gouvernement, les salons des parvenus et les salles de réunion où complotent les personnages cravatés en costume trois pièces. On se rend au désert justement pour ne plus jamais revoir ces horribles personnages qui obligent les décideurs à suivre docilement les directives du système³².

On se rend donc au désert pour rencontrer l'Opposition faite être humain, le Refus du système fondé dans l'alignement sur une Voix qui se fait entendre depuis toujours, pour dire son projet d'une humanité heureuse sur une planète respectée (verset 26). C'est donc loin du régime que se rencontre d'ordinaire le prophète³³, lequel refuse d'obéir aux ordres formulés par ceux qui ont organisé le monde pour que soient servis leurs intérêts.

32 Dans ce paragraphe, je ne fais que donner un habillage contemporain au genre de personnages à propos de qui l'évangile demande de ne pas leur confier ses perles, et qu'il traite de « porcs » et de « chiens » (Mt 7, 6), l'équivalent culturel de nos « écœurants » et « enfants de chienne ». Aimer ses ennemis n'implique pas que l'on soit naïf ou dupe ou obligé d'utiliser un langage châtié.

33 Quand le prophète s'approche trop du système, il le fait à ses risques et périls. On n'a qu'à se souvenir d'Amos expulsé du temple de Béthel par le prêtre Amasias, sur les ordres du roi Jéroboam (Am 7); ou de Jérémie que le roi Sédécias fait jeter dans une citerne (Jér 38); ou de Jean Baptiste décapité pour avoir déplu à la conjointe d'Hérode Antipas (Mc 6), ou de Jésus crucifié, après être sorti de sa Galilée, pour s'en être pris au Temple (Mc 14-15). Au début des années 1960, un de mes professeurs juifs avait coutume de dire que l'on aimait bien les prophètes quand on en était éloigné dans l'espace et dans le temps, mais pas quand on les avait au bout du nez.

Si nous ignorons toujours ce qui a motivé Jésus à partir de Nazareth pour aller voir Jean, il se trouve quand même des choses importantes que nous savons. Sa rencontre l'a littéralement bouleversé, de sorte qu'il lui a fallu quarante jours de réflexion – au désert, évidemment – pour s'en remettre³⁴. Quarante jours, avant de décider de se laisser plonger dans l'eau par lui, pour manifester qu'il allait définitivement changer de vie : cesser d'être le chef du clan familial, abandonner la responsabilité de l'entreprise de charpenterie héritée de Joseph, aller rencontrer un nouveau visage de Dieu présent aux côtés des plus démunis, et s'opposer farouchement aux responsables de la misère de son peuple.

On sort écorché de la rencontre avec un prophète, surtout quand il s'agit d'un homme plus grand qu'un prophète, le plus grand de tous les êtres humains de l'Histoire. Il faut s'arrêter longuement sur l'appréciation de Jean formulée par Jésus au verset 28a³⁵. Selon lui, Jean est plus grand qu'Abraham, plus grand que Moïse, plus grand que David ou Salomon, plus grand qu'Isaïe, Jérémie ou Ézéchiël, plus grand que n'importe quelle femme ou homme qui n'ait jamais vécu. C'est dire le choc qu'il a subi. On ne sort pas indemne d'un séjour au désert.

Et pourtant – le texte, à la fin, va droit au cœur de l'évangile –, sous le régime de Dieu, le plus petit est plus grand que Jean, et, faut-il le dire ? plus grand, à ses propres yeux, que lui-même. Car la grandeur d'un être humain a l'appréciation par Dieu comme mesure. Or, selon la façon de voir de ce dernier, nul n'est plus grand qu'un tout-petit. C'est pourquoi l'évangile enrage ceux et celles qui se croient grands et qui refusent de mettre les pieds au désert, là où l'échelle des valeurs du régime de Dieu a déjà cours.

Comme le Jésus de jadis se rencontre aujourd'hui dans l'évangile, ce document est aujourd'hui l'équivalent du désert de jadis où il fallait aller pour voir Jean. Je réclame donc l'indulgence des lectrices et lecteurs pour m'être fait plaisir et avoir réécrit le texte de la *Source* comme suit :

34 L'évangéliste Marc a inversé l'ordre des récits de baptême et de test. Au lieu de montrer un Jésus qui réfléchit avant de s'engager, il le présente fidèle à la promesse faite à Jean au cours de son baptême. Matthieu et Luc l'ont suivi sur ce point.

35 Le verset 27 apparaît comme un ajout postérieur au reste du texte. Un scribe chrétien, peut-être inquiet de voir Jean autant valorisé par Jésus, s'emploie à en faire le précurseur de ce dernier. Pour ce faire, il modifie le texte de *Malachie* 3, 1, dans lequel Yhwh déclare qu'il envoie son messager lui préparer le chemin (« [...] pour qu'il prépare le chemin devant moi »). Selon le texte retravaillé par le scribe, Jean Baptiste est envoyé par Yhwh pour préparer le chemin de Jésus : « J'envoie mon messager, dit-il à Jésus, pour qu'il te prépare le chemin ».



Que cherchez-vous donc dans l'évangile ? Un homme qui débite des certitudes ?

Allons ! soyons sérieux. Qu'y cherchez-vous ? Un homme de religion, qui veut remplir son édifice sans déplaire aux autorités ? Mais, ceux-là, c'est dans les églises, les synagogues et les mosquées qu'on les trouve.

Voyons ! Qu'y cherchez-vous ? Un homme authentique ? Eh bien ! Oui, je vous le dis, et même plus qu'un homme authentique. Un Chemin, une Voix, une Vie, l'Espoir après la découverte que le système n'a pas d'avenir.

ANDRÉ MYRE

UN MONDE SANS ALLURE

Jusqu'ici, la *Source Q* a d'abord traité de la préparation de Jésus en vue de sa mission (Q 3, 2 – 4, 13); puis, elle a présenté l'essentiel de la pratique qu'il attendait de ses partisans (Q 6, 20-49). Dans le chapitre 7 qui se termine avec le texte qui suit, le document caractérise l'activité de Jean et de Jésus pour avertir les partisans des réactions auxquelles ils doivent s'attendre s'ils s'attellent à la tâche de le suivre. Selon les rédacteurs, le monde dans lequel ils vivent n'a tout simplement pas d'allure³⁶.

^{Q 7,29} Quand Jean est venu à vous, les rapaces l'ont bien reçu,
³⁰ mais les autorités l'ont rejeté.

³¹ Quel point de comparaison utiliser pour décrire cette génération ? À quoi ressemble-t-elle ? ³² Elle ressemble à des enfants assis sur la place du marché, en train d'en apostropher d'autres :

Eh ! nous avons eu beau vous jouer un air de flûte, vous n'avez pas dansé, entonner une complainte, vous ne vous êtes pas lamentés.

³³ Jean est donc venu, mangeant et buvant à peine. Votre réaction ?

Il est possédé d'un démon.

³⁴ Est alors venu l'Humain, qui, lui, mange et boit comme tout le monde. Qu'en concluez-vous ?

Voilà un goinfre et un ivrogne, l'ami des rapaces et des égarés³⁷.

³⁵ Ce sont bien ses enfants qui donnent raison à la Sagesse.

³⁶ En lisant la *Source*, il faut toujours se souvenir que les paroles du personnage « Jésus » y représentent le point de vue des rédacteurs, tandis que les « partisans » jouent le rôle des lectrices et lecteurs auxquels les auteurs s'adressent. Cette remarque peut s'appliquer aux quatre évangiles.

³⁷ Le mot grec ici traduit par « rapace » l'est d'ordinaire par « publicain ». Il désignait des officiels au service de l'occupant romain, qui étaient chargés de collecter les impôts. Accompagnés d'hommes de mains, ces fonctionnaires allaient de maison en maison, de ferme en ferme, dans le but de s'emparer de ce que commandaient leurs propres intérêts autant que ceux de leurs maîtres (voir *Lc 3, 12-14*); ils étaient donc haïs et méprisés. Par ailleurs, « égarés » est ici utilisé, plutôt que « pécheurs », parce que, dans la Bible en général, le pécheur est moins celui qui a désobéi à une législation traditionnelle que l'être humain qui est passé à côté du chemin de sa vie. Il s'agit donc d'une personne égarée, perdue, désorientée, déboussolée. Lui « pardonner » ne se fait donc pas en lui signifiant que ses torts sont effacés, mais en lui indiquant la direction pour qu'il se retrouve lui-même.

Les versets qui suivent la parole du début, sur l'accueil que Jean a rencontré, lui ont été accolés pour en faire un commentaire et élargir la perspective dans le but d'inclure le cas de Jésus.

UN JEAN CONTROVERSÉ

La première parole (Q 7, 29-30) résume en quelques mots l'accueil qui a été fait à l'activité de Jean. Celui-ci, on s'en souvient, déclarait que le système avait fait faillite, et que ceux et celles qui l'avaient servi allaient bientôt en payer le prix, tandis que les autres se verraient récompensés de leur résistance. Les réactions suivent les lignes de la fracture sociale énoncée par Jean, et leur formulation dépend en partie de l'animosité qu'il suscitait chez ses adversaires. En effet, au verset 29, le mot « rapaces » reprend une insulte couramment utilisée quand on parlait de lui : il n'aurait été écouté que par une racaille de « rapaces », de profiteurs, de gens malhonnêtes prêts à toutes les magouilles en vue du moindre gain.

Le texte est dans la même veine que le verset 34b, à propos de Jésus celui-là. Le « vous » auquel la parole s'adresse est celui de la génération de Jean. La proclamation de ce dernier est généralisée aux dimensions de l'ensemble de ses contemporains qu'elle a divisé en deux : la « populace », bienveillante, et les responsables du système, hostiles.



Crédit photo : imagedepotpro/iStock

LA GÉNÉRATION ACTUELLE RESSEMBLE AUX PRÉCÉDENTES

La rallonge du texte (versets 31-35) vise la génération dans laquelle vivent les auteurs de la *Source* et la communauté à laquelle ils s'adressent. Comment la décrire (verset 31) ? L'image est mise dans la bouche d'un groupe d'enfants qui se plaignent que les autres ne veulent rien faire : ni s'amuser ni se plaindre. La comparaison vise à rendre compte du comportement des deux générations précédentes, soit celles de Jean et de Jésus (versets 33 et 34).

La première a fait face à un ascète, et l'a traité de « malade³⁸ ». La seconde, confrontée à un homme qui vit comme tout le monde, l'a déconsidéré en y voyant un déviant qui s'était allié à tout ce que la société contient de gens habitués à contrevenir aux normes sociales de conduite³⁹. On cherche systématiquement à noircir la réputation des opposants au système, de peur que ces derniers n'en entraînent d'autres à leur suite.

Ce n'est cependant pas cette réaction qu'illustre la parabole des enfants, mais plutôt le fait que personne ne veut s'en prendre au système : ni ceux qui auraient avantage à ce qu'il soit remplacé ni même ceux qu'il écrase de tout son poids. Ce que dit le bloc des versets 31-34, c'est donc que les victimes du système n'osent pas s'en prendre à lui parce qu'il est trop puissant. Une situation qui traverse les générations.

38 Dans les évangiles, et en particulier dans la *Source* (Q 11, 14-15.19-20.24-26), les démons sont considérés comme responsables de la maladie, qu'elle soit physique ou psychique. Ils font partie de la nature, et ne jouent aucun rôle d'ordre moral.

39 En lisant les réactions de ces deux générations, il devient évident que la parabole des enfants a été tirée d'un autre contexte, car elle n'est pas tout à fait adaptée aux réponses mises dans la bouche des contemporains de Jean et de Jésus. En effet, ce qui caractérise ces gens, ce n'est pas leur réticence à faire quoi que ce soit, mais leur refus que l'on touche au système en place, quelle que soit la personnalité de ceux ou de celles qui le contestent et les raisons apportées.

SAGES TRAITÉS DE FOUS

Reste la conclusion (verset 35), plutôt énigmatique. Elle attribue la ligne de vie de Jean et de Jésus à la « Sagesse ». Ce terme est une personnification d'un aspect de l'agir de Dieu dans l'humanité et le cosmos, soit sa sagesse, son intelligence, son caractère raisonnable. C'est ce que les deux générations en question ont rencontré dans ces deux hommes qu'elles ont traités, l'un de malade et l'autre de dévergondé. C'est pourtant comme eux que devraient se conduire les lectrices et lecteurs de la *Source Q*, dûment avertis, cependant, que leur propre génération n'aura pas plus d'égards envers eux que Jean et Jésus n'en ont reçus.

APPRENDRE QUI EST QUI

Lire ce texte de la *Source* de nos jours, c'est rencontrer un appel à reconnaître, dans sa société, les vrais « rapaces », dont le système favorise l'émergence, et, à l'opposé, les « enfants de la Sagesse » que l'on balaie du revers de la main. Ensuite, lectrices et lecteurs auront à décider de la direction à donner à leur propre vie.

D'un côté, les rapaces sont là tout autour et les exemples potentiels foisonnent : promoteurs qui détruisent la nature et évincent les personnes âgées de leur logement, avec l'appui de la législation qui favorise la propriété privée; lobbyistes au service d'organisations puissantes qui servent de leviers à ces dernières pour que les responsables politiques les avantagent aux dépens du bien commun; experts de tous acabits qui mettent leur pouvoir, leur savoir et leur influence au service de leur carrière et de leur organisation sans se soucier des conséquences sociales de leurs décisions; désaxés qui s'imaginent être grands pour avoir provoqué des flots de sang, etc.

Face à tout ce beau monde, les enfants de la Sagesse apparaissent rêveurs, déconnectés, trouble-fête, empêcheurs de tourner en rond, sorte de moustiques, dérangeants certes, mais insignifiants.

À moi, vivant dans cette génération qui n'a pas d'allure, le texte ne demande pas si je vais à l'église ou pas, mais de quel côté je suis : celui des moustiques ou celui des tapettes à mouches.

ANDRÉ MYRE

POUR NE PAS ÊTRE MORT SANS LE SAVOIR

La péricope qui suit, en deux morceaux, introduit la deuxième partie de la *Source Q*, sur la « Vie de partisans » (Q 9, 57-11, 52). Ces petits textes n'ont sans doute pas été rédigés par un témoin oculaire et ne sont pas à prendre au pied de la lettre. Mais leur contenu étant quand même du pur Jésus, il nous faut donc nous attendre à ce qu'ils nous mettent les concepts à l'envers.

- Q 9,57 Où que tu ailles, je vais te suivre, lui dit quelqu'un.

- 58 Ah oui ? Les renards ont leurs terriers, et les oiseaux du ciel leurs nids, lui répond Jésus. L'Humain, lui, n'a pas où poser la tête.

- 59 Seigneur, tu me permets d'aller enterrer mon père ? lui demande un autre.

- 60 Suis-moi et laisse les morts enterrer leurs morts.

1. Le premier morceau (versets 57-58) est de l'ordre de l'exception puisque d'ordinaire, dans les évangiles, c'est Jésus qui prend l'initiative d'en appeler certains pour devenir ses partisans. Cette façon d'écrire rend compte de l'expérience chrétienne de l'origine de la foi : comme personne ne serait assez fou pour décider de son propre chef de vivre comme Jésus, le mouvement intérieur qui pousse à le faire ne peut provenir que du Seigneur. C'est lui qui « appelle » à le suivre. Dans cette introduction de la *Source* à la vie de partisans, le texte se présente donc comme un avertissement visant les personnes qui, pour une raison ou une autre, ont la prétention d'avoir les qualités requises pour intégrer la communauté. Le scribe se sert de la parole d'un Jésus qui, comme il le fait fréquemment, répond rudement à un interlocuteur, en l'occurrence quelqu'un qui s'offre pour faire partie du groupe des partisans. En somme, ce qu'il lui répond, c'est ceci :

Quoi ! Tu veux me suivre ? Tu es prêt à devenir moins qu'un animal ?

Il y a de la souffrance sous la parole de Jésus. Il a quitté sa famille, son métier, sa maison, son village dans lequel il avait sa place comme charpentier du lieu. Il est maintenant rejeté (Mc 3, 20-21.31-35; 6, 1-6). Il n'a plus rien, et il n'est plus rien, moins considéré qu'un animal. Dans cette

parole, comme dans la suivante, Jésus se sert de l'hyperbole (exagération), mode d'expression qui le caractérise. De fait, à quelques reprises les évangiles disent de lui qu'il est « dans sa maison ». Il semble bien s'être bâti une demeure à Capharnaüm, son pied-à-terre, chose relativement aisée pour un charpentier de métier. Mais, pour l'époque, être coupé des siens, c'est n'avoir plus rien, ne plus exister.

La parole de Jésus est significative pour la *Source* dans la mesure où, l'Église cherchant à vivre comme Jésus, devenir chrétien n'était pas de l'ordre d'une promotion sociale, et qu'il fallait avoir les reins solides pour s'y engager. Comme les choses se passent maintenant, à mesure que l'institution se déconstruit sous la poussée de son seigneur ou pour avoir laissé de côté l'évangile, il est permis d'entrevoir qu'un texte de ce genre va devenir de plus en plus pertinent.

2. Le second morceau du texte mérite particulièrement l'attention, car il est à proprement parler scandaleux. En effet, il prend le contrepied de la réaction courante selon laquelle, face aux failles du système – qu'il s'agisse de n'importe quelle organisation, mais surtout de l'Église – la décision qui s'impose est de militer de l'intérieur puisque ce serait seulement de là que pourraient provenir les changements. Dans ce contexte, la parole de Jésus est carrément dévastatrice. Selon lui, en effet, le système est mort. Celles et ceux qui lui ont donné leur vie sont morts avec lui. Il n'y a plus de vie là-dedans, et il est impossible que de la non-vie surgisse la vie. Jésus est de la lignée des prophètes comme Ézéchiël qui, jadis, montrait Yhwh en train de quitter le Temple et Jérusalem pour partir en exil (Éz 10-12); ou comme Jean Baptiste, selon qui il est illusoire de compter sur les promesses faites à Abraham pour se penser dans un système intouchable (Q 3,8). Comme Jésus le dit lui-même aux officiels du Temple :



Q 13,35 Elle vous est abandonnée votre Maison...

Lui est donc ailleurs, ailleurs qu'à la synagogue, ailleurs qu'au Temple. Il veut voir les siens vivre autrement, se rassembler autrement, prier autrement, là où le Parent se trouve, à la base de la société, avec les siens, en attendant de faire arriver son Régime.

La parole de Jésus ne résout pas la question personnelle de l'appartenance à l'Église, ni de la non-appartenance à une Église. Elle vise à ébranler les fausses certitudes, et à poser les vraies questions. Il n'y a pas de système éternel. Il n'y a pas d'institution existant une fois pour toutes. On n'engage pas sa vie en la laissant aux bons soins d'une organisation, quelle qu'elle soit, sous peine de mort (« Laisse les morts enterrer leurs morts »). On se met plutôt au service d'un seigneur, en faisant, bien sûr, les compromis requis pour gagner sa vie et celle des siens. Faut bien vivre. Mais on cherche farouchement à rester intérieurement libre : dans le monde, mais pas « du » monde, comme le dit l'évangéliste Jean (Jn 15, 19).

On discerne les lieux dans lesquels le seigneur Jésus a décidé d'investir le souffle énergisant de Dieu. Puis on décide en conséquence, lui reconnaissant – cela fait partie

de la foi – sa liberté souveraine de s'engager là où il veut, et de se désengager quand il le veut. La partisane ou le partisan est continuellement en mouvement sur le chemin, à la suite de Jésus, laissant les morts enterrer leurs morts. Sinon on est mort, et on ne le sait pas.

Tu veux suivre Jésus? demande la Source en ouverture de son développement sur la vie de partisan, éprouve-toi sérieusement pour voir si tu as les ressources requises. Tu prétends pouvoir suivre Jésus tout en cherchant la sécurité d'une patente bien établie? Tu ne rencontreras que la mort chez les morts. L'intérêt de semblables paroles, c'est qu'elles obligent partisans et partisanes à se demander si leur foi est dans le système ou dans le seigneur Jésus, s'ils sont vivants ou morts. Un mot en terminant : poursuivant dans la ligne de la *Source*, l'évangéliste Jean est d'avis que, pour avoir accès à la vraie vie, il faut d'abord avoir été vivant. Ce sont celles et ceux qui ont été vivants ici-bas qui traversent la mort en vie. Il n'y a donc pas de temps à perdre à faire le mort en enterrant les morts avec les morts.

ANDRÉ MYRE



Crédit photo : Ying Ge/Unsplash

PAS LE TEMPS DE S'INSTALLER

Quand elle traite de la vie des partisans et partisans de Jésus, la *Source Q* accorde d'abord une grande importance à leur envoi en mission. Pour s'adresser à ses gens, elle reproduit de vieilles traditions, fondées en Jésus.

On y retrouve des paroles que ce dernier avait adressées aux Douze en les envoyant dans les villages autour de Capharnaüm, lesquelles avaient été ensuite reformulées à l'intention des envoyés itinérants que les communautés chrétiennes dépêchaient dans les environs.

Pour comprendre le texte qui suit, il faut savoir que le but de l'envoi de ces hommes n'était pas de trouver des adeptes pour grossir les rangs des communautés chrétiennes, mais de créer un peu d'espoir chez des gens écrasés par le système. Le Jésus de la *Source* ne s'intéresse pas à l'Église, mais au monde pour qui l'Église existe. La péricope contient cinq morceaux (Q 10, 2-12).

^{Q 10,2} Voici ce qu'il dit à ses partisans.

La moisson est abondante, mais il y a pénurie d'ouvriers.
Priez donc le Seigneur de la moisson d'y envoyer des ouvriers.

³ Allez ! Voyez ! Je vous envoie comme des agneaux chez les loups :

⁴ pas de porte-monnaie,
pas de sac à dos,
pas de sandales,
pas de bâton,
pas de « salut ! » à personne en chemin.

⁵ Vous entrez dans une maison ? Commencez par lui dire « Paix soit à vous. »

⁶ S'il se trouve là une femme ou un homme de paix, votre paix l'atteindra. Sinon, elle vous reviendra.

⁷ Restez dans la même maison, à manger et boire ce qu'on vous donne. L'ouvrier, en effet, a droit à son salaire. Mais ne passez pas de maison en maison.

⁸ C'est dans une ville que vous entrez et êtes accueillis ?

⁹ Soignez ses malades et dites-leur bien ceci : Le régime de Dieu vient de se rapprocher de vous.

¹⁰ Si vous entrez dans une ville qui refuse de vous recevoir, sortez de là

¹¹ en secouant la poussière de vos pieds. ¹² Je vous le dis, le jour vient où Sodome trouvera cela plus supportable que cette ville-là.

envoyés. Ceux-ci devront se rendre au cœur du système, en lui signifiant qu'ils partagent d'autres valeurs que les siennes : pas la puissance financière (porte-monnaie), pas l'accumulation de biens (sac à dos), pas la montée dans l'échelle sociale (pieds nus), aucun pouvoir s'exerçant avec violence (bâton), pas d'amitiés puissantes depuis longtemps cultivées (silence). Des agneaux, absolument pas menaçants. Pourtant, leur simple présence provoquera la violence incontrôlée du système qui cherchera à les dévorer vivants (loups). Sans rien dire, ils auront forcé le système à révéler son vrai visage, et donc à justifier la nécessité de la venue du régime de Dieu.

- Les deux derniers morceaux (versets 5-7.8-12) supposent un assez long exercice de la mission, et en balisent la pratique. Il faut toujours se souvenir que le but de cette dernière est de créer de l'espoir à la base, mais l'expérience révèle que le système a des esclaves partout.

ANALYSE

- La première ligne du verset 2 contient le premier morceau. L'intérêt de ces quelques mots vient de ce qu'ils faisaient nécessairement partie d'un récit qui montrait Jésus s'adressant à ses partisans. Dans la *Source*, essentiellement ensemble de paroles, de telles indications scéniques sont très rares.
- Le deuxième morceau (verset 2bc) étonne un peu. Le fond de scène nous est certes familier, à savoir que le système est une faillite totale, destiné à être remplacé par le régime de Dieu. Mais la parole contient une note rarement explicitée dans l'évangile : « la moisson est abondante », ce qui signifie qu'à la base opprimée de la société, il se trouve beaucoup de gens prêts à accueillir le nouveau Régime. Par contre, les envoyés sont bien peu nombreux et manifestement fort démunis face à l'ampleur de la tâche. Pour qu'elle soit remplie, il faut qu'un plus grand qu'eux y mette du sien.
- Le troisième morceau (versets 3-4) est interpellant. Il est d'abord remarquable que l'acte d'envoi ne contienne aucune parole que les envoyés devraient prononcer; il se contente d'indiquer que le sens de la mission réside dans le lieu où elle sera remplie et dans l'apparence des
- Commencez donc par souhaiter la paix à tout le monde – vous souvenant que la paix est la conséquence de la justice et non du maintien de l'injustice par la force. Ensuite, si une maison s'oppose à la paix, allez-vous-en doucement ailleurs en reprenant la paix avec vous. Il est normal d'accepter l'hospitalité des gens, mais pas question de faire la fine bouche ni de passer de maison en maison pour trouver l'endroit où l'on mange le mieux. Il ne convient pas que l'exercice de la mission crée tensions et jalousies chez les gens.
- Il vous faut vous montrer sensibles à l'entourage des familles chez qui vous résidez. Si la réintégration des malades dans leur milieu se fait bien, tant mieux; cela crée de l'espoir d'un changement de régime. S'il naît des tensions, ne collez pas là, allez-vous-en ailleurs. Cela signifie que le système est bien implanté, et que le régime de Dieu sera refusé par ces gens, qui auront volontairement choisi de rester dans leur malheur.
- Les missionnaires de la *Source* se déplacent constamment et voyagent léger. Ils vivent pour le court terme, et n'ont pas à se préoccuper de bâtiments à entretenir pour les siècles à venir.

- Il y a dans cette péricope un ensemble intéressant d'expériences, qui témoignent d'une pratique chrétienne diversifiée et d'une réflexion sur le comportement à adopter suivant les circonstances. Mais tout cela s'est vécu à l'intérieur d'un contexte culturel particulier, avec une vision précise de la foi en Jésus. Tout ne peut évidemment pas être revécu tel quel de nos jours. Mais il se trouve dans cette péricope des interpellations qui méritent notre attention.
- Le but de la mission n'est pas de recruter des croyants, mais de créer de l'espoir chez les gens qui ont la vie difficile, même s'il faut pour cela enrager le système. Les « envoyés » d'aujourd'hui se trouvent parmi les militants écologistes, les jeunes qui osent s'opposer à la guerre en Russie, les femmes qui luttent contre l'obligation de porter le voile en Iran, les défenseurs des droits de la personne en Chine ou en Arabie saoudite, les partisans de l'ouverture des frontières, etc. Le drame est que, la plupart du temps, tous ces gens aient dû s'envoyer eux-mêmes, n'ayant pas rencontré d'Église pour leur transmettre la mission de Jésus.
- Si tous les partisans et partisanes de Jésus n'ont pas à partir aux quatre coins du monde, tous, néanmoins, se doivent d'être unis dans le partage de l'espérance du régime de Dieu, vivant dans leur milieu en soutenant l'agir de ceux et celles qui endurent les pressions du système.
- L'opposition au système dans l'espérance du régime de Dieu se manifeste dans la relation que l'on tient à l'argent, dans le lieu où l'on habite, dans les objets dont on est entouré, dans la place que l'on occupe dans l'échelle sociale, dans la façon dont on traite les autres, dans le genre de réseau dont on fait partie. Tout cela « parle » et dit, ou non, la foi, en faisant l'objet d'un discernement permanent, sans que l'on ne sache jamais si l'on est « correct ».
- Si la *Source* a raison, l'offre de la mission, vis-à-vis des personnes rencontrées – qu'il s'agisse d'individus ou de groupes –, est l'affaire d'un moment. L'envoyé est de passage, sa parole formule une chance à prendre ou à laisser, sa présence est déconcertante, sans qu'aucun pouvoir ne l'appuie. La rencontre une fois terminée, l'envoyé s'en va ailleurs. Seules quelques personnes, réunies dans un salon ou un sous-sol, se souviennent de lui ou d'elle, et vivent de sa parole. La naissance d'une Église qui accepte sa mission est toute proche de nous : il ne manque qu'une étincelle pour que les « envoyées et envoyés », prenant conscience d'eux-mêmes, décident de prendre la route, pour créer l'espoir et amener partisans et partisanes de Jésus à se reconnaître.

Ce que nous avons à apprendre, en lisant nos vieux écrits sacrés, c'est que la fonction des anciennes paroles qui s'y trouvent est de nous ajuster à la Parole qui, jour après jour, se prononce en nous. Et, Celle-là, nous avons intérêt à l'écouter, parce qu'elle est ajustée au monde différent en train de naître sous nos yeux.

ANDRÉ MYRE



Crédit photo : Paul Volkmer/Unsplash

MALHEUR !

La section de la *Source Q* qui porte sur l'envoi en mission se termine sur deux textes qui en reconnaissent l'insuccès (Q 10, 13-15). Le premier, sur le sort des villes récalcitrantes, est une imprécation ou annonce de malheur. Elle se comprend dans la foulée des versets suivants :

¹⁰ Si vous entrez dans une ville qui refuse de vous recevoir, sortez de là¹¹ en secouant la poussière de vos pieds.¹² Je vous le dis, le jour vient où Sodome trouvera cela plus supportable que cette ville-là.

Elle vise les trois principales localités situées au nord du lac de Galilée, territoire traditionnel de l'activité de Jésus et principal champ d'exercice de la mission exercée par l'Église de la Source.

Q 10,13 Quel malheur t'attend, Chorazin !

Quel malheur t'attend, Bethsaïde !

Car si les gestes énergiques qui se sont passés chez vous s'étaient produits à Tyr et à Sidon, elles auraient depuis longtemps utilisé le sac et la cendre pour manifester leur changement de vie.

¹⁴ D'ailleurs au jugement, Tyr et Sidon trouveront cela plus supportable que vous.

¹⁵ Et toi, Capharnaüm, *tu serais élevée au ciel ?*

C'est jusque dans la caverne des morts que tu descendras ^{40]}

Le passage permet de comprendre ce que les envoyés, dont on avait refusé le message, avaient en tête quand ils secouaient la poussière de leurs pieds en quittant la localité qui leur avait été hostile. Ils avaient fait le travail, on leur avait infligé une fin de non-recevoir, l'affaire ne relevait plus d'eux. « L'Humain », comme ils l'appelaient, allait devoir prendre la relève et manifester au système la conséquence de son refus. Ce petit texte fait transparaître quelques caractéristiques significatives de la mission telle qu'on en comprenait l'exercice à l'époque.

LA MISSION

D'abord, la mission vise le système, en l'occurrence les localités, instances en tête, lesquelles jouissent du soutien de la population. Bien que tout ce beau monde ait été témoin de gestes énergiques (littéralement : des « puissances »), il a catégoriquement refusé de « changer de vie » (fin du verset 13). Les gens tiennent à leur système, les grands à leurs privilèges, les petits aux miettes que leur distribuent ces derniers dans leur générosité autoproclamée. Avec le temps, il s'est établi une sorte d'équilibre plus ou moins stable, bien que foncièrement injuste, qui rend la survie possible. Mieux vaut ne toucher à rien de peur que tout s'écroule.

40 Texte inspiré d'Is 14, 13-15.

La « puissance » des gestes de Jésus ou de ses partisans ne peut rien contre l'inertie voulue par le système. Les gens voient très bien qu'il se passe de grandes et belles choses : des femmes et des hommes, jusque-là paralysés, se remettent en marche sur le chemin de la vie; des muets, forcés à se taire depuis longtemps, recommencent à parler; des aveugles, qui avaient toujours tenu pour acquis que leur misère faisait partie de l'ordre des choses, commencent à voir clair, tandis que des sourds, entendant ce que leur dit le système, se mettent à comprendre que l'on se jouait d'eux.

C'est ainsi que, suivant l'exercice de la mission par les partisans de Jésus, « la vie change ». Malheureusement, le système ne peut jamais permettre que cette transformation s'installe, puisqu'il se renierait ainsi lui-même.

Comme la *Source* la comprend, la mission ne vise pas les individus. Elle n'a pas pour but la « conversion » de monsieur X ou de madame Y, personnes de bonne volonté, à une nouvelle religion; encore moins l'annonce d'un « salut » réalisé dans la conception d'un Dieu-homme et signifié dans le sacrifice d'une vie sur la Croix.

La mission vise l'établissement d'une manière humaine de vivre en société, dans un petit coin de pays dominé par les intérêts de l'Empire qui s'est emparé du lieu, par ceux de la capitale de la province voisine qui se prétend autorisée à s'imposer dans le nord du pays, ainsi que par ceux de tous les petits *boss* qui trouvent leur compte à servir les grands et à exploiter les petits. Dans les mots de Matthieu, quiconque réussit quelque part à humaniser son milieu est « sel de la terre » et « lumière du monde » (Mt 5, 13-14).

Le fait que la péricope soit de l'ordre de l'imprécation manifeste le scandale de la *Source* vis-à-vis du refus que les envoyés de son Église rencontrent. Comment se fait-il que le système s'oppose à l'instauration d'une façon humaine de vivre? Et pas n'importe quel système : celui du Peuple de Dieu installé sur la terre de Dieu! Même l'ennemi traditionnel installé au nord du pays – Tyr et Sidon – modifierait sa façon de vivre s'il était mis en contact avec une telle possibilité de vie.

IL EST URGENT DE PRENDRE CONSCIENCE

La *Source* est tellement scandalisée que, jouant littérairement le rôle de l'Humain, elle ose énoncer le sort qui attend l'orgueilleuse Capharnaüm, ville dominée par les scribes envoyés par Jérusalem pour mettre la Galilée au pas. Aussi, prend-elle audacieusement la contrepartie de l'espérance

formulée par ces lettrés judéens. Ce sont eux, en effet, qui, depuis l'époque des Maccabées, ont développé la foi en la résurrection. Et ils l'ont fait à cause du scandale causé par la mort des soldats judéens aux mains des armées étrangères. Ce n'était pas possible, en effet, que les héros de la nation cohabitent dans la Caverne du bas avec les méprisables incirconcis. Il fallait les en faire sortir pour qu'ils aient un sort digne de leurs exploits. Or, ne voilà-t-il pas que la *Source* ose envoyer tout Capharnaüm au fond de la Caverne, avec les étrangers, sans possibilité d'en sortir. C'est aussi le sort qui attend Chorazin et Bethsaïde. Malheur! Malheur!

Si la *Source* écrivait aujourd'hui, elle aurait une liste tellement longue de « Malheur! » à formuler qu'il ne resterait plus de place pour la bonne nouvelle. La scène est dominée par les Poutine, Xi, Trump, et leurs émules, et le Conseil de sécurité de l'ONU aurait vite fait de prononcer son veto sur la résolution proposant de mettre en application le texte évangélique. Mais là n'est pas la principale prise de conscience que le texte de la *Source* cherche à faire naître.

La pointe de la péricope se trouve dans le scandale éprouvé par la *Source* de ce que le peuple élu lui-même dise non à l'annonce des exigences de la vie sous le régime de Dieu. Et le grand problème que pose la *Source* à ses lectrices et lecteurs, c'est de leur faire prendre conscience que leur Église ne se rend même pas compte qu'elle-même témoigne du même refus. L'évangile est devenu un texte religieux que l'on encense et que l'on honore d'eau bénite, mais dont on tait religieusement l'interpellation. La révélation du Dieu de Jésus est coupée de l'expérience de la vie à la base de la société, et la mission vise à combler les besoins de l'Institution plutôt qu'à aiguillonner le système pour qu'il se mette au service des gens et qu'il respecte les exigences de la nature.

Le Jésus de l'évangile, totalement voué au bien-être des petites gens aux dépens des intérêts du système, est devenu le promoteur d'un salut désincarné, socialement impertinent, ayant perdu tout mordant prophétique. Quel malheur! L'Église est déjà descendue rejoindre Chorazin, Bethsaïde et Capharnaüm dans la caverne des morts d'où ne sort aucune résurrection. Malheur!

ANDRÉ MYRE



MAIS, QUI SONT CES ENVOYÉS ?

Les rédacteurs de la *Source* Q ont jugé la parole suivante (Q 10, 16) assez importante pour la situer à la toute fin de la section sur l'envoi en mission. Et elle mérite bien notre attention, malgré qu'à première vue rien ne semble la distinguer particulièrement des autres.

*Q 10,16 Vous accueillir, c'est m'accueillir,
et m'accueillir, c'est accueillir Celui qui m'a envoyé.*

La *Source* laisse entendre que certains ont bien accueilli les envoyés de la communauté, tout en faisant de ces derniers les successeurs de l'Envoyé par excellence. À l'intérieur de la *Source*, il se trouve une lignée faite d'une chaîne d'envoyés :

- D'abord, les prophètes et les envoyés de jadis (Q 13, 34);
- puis, Jean (Q 7, 27);
- ensuite, Jésus (Q 10, 16);
- par après, ceux que Jésus a envoyés (Q 10, 3);
- et enfin, les envoyés de la communauté (Q 10, 16).

La section se termine sans que soit explicité le nom de « Celui » qui a envoyé Jésus. Il sera nommé au premier verset de la section suivante (Q 10, 21), laquelle, signe de son importance, est située au centre de l'ensemble de la *Source*. Le verset 16 prépare donc les lecteurs et lectrices à aborder le noyau dur de ce que la *Source* a à dire.

Le contenu du verset repose sur l'envoi, une institution d'importance dans le Proche-Orient ancien. L'envoyé représente la personne qui l'a délégué⁴¹. Sa fonction exige qu'il soit traité, reçu, écouté de la même manière qu'on l'aurait fait pour son envoyeur. À travers lui, c'est l'envoyeur que l'on voit, rencontre, entend⁴².

Sur ce fond de scène, la parole de Q 10,16 trouve tout son sens. Accueillir les envoyés de Jésus, c'est accueillir Jésus lui-même, tout comme accueillir Jésus, c'est accueillir Celui qui l'a envoyé. Ce que la *Source* dit, c'est que les envoyés de Jésus doivent être traités comme s'il s'agissait de Dieu en personne, puisqu'ils le représentent.

Les paroles de la *Source*, qui expriment la vision des choses que se fait la lignée, seront un jour approuvées par l'Humain lui-même. La pensée du document est très cohérente. Tout est vu du point de vue de la lignée, de la lecture qu'elle fait de la réalité, et de sa conviction que sa façon de voir représente celle du Dieu vivant. Dans cette lignée, Jésus joue un rôle éminent. La *Source* en parle comme s'il ramassait en lui le sens de la lignée qui le précède, et annonçait le point de vue final de Dieu (l'Humain) sur l'ensemble de l'Histoire.

Ce n'est donc pas sur sa personne qu'elle insiste, mais sur son rôle. Si la *Source* déclare qu'accueillir les siens, c'est accueillir Jésus, et accueillir ce dernier, c'est accueillir Celui qui l'a envoyé, ce n'est pas pour faire porter le regard sur la personne de ces envoyés, mais sur l'authenticité de leur façon de voir la société et sur la pertinence ultime de leur engagement. La *Source* n'en a que pour la mission : est-elle remplie ? Est-elle conforme au mandat donné par l'Envoyeur ? Si oui, bien. Sinon, des envoyés, ça se change (Q 3, 8)⁴³.

Comme en témoigne le contenu de la prochaine péricope, l'Envoyeur ne se fait connaître que des petites gens. C'est donc à la base de la société que se rencontre la vérité à son sujet, et de là que sont tirés les envoyés capables de poser des gestes pertinents et de prononcer les paroles conformes à la personnalité de l'Envoyeur. C'est dire la portée tout à fait révolutionnaire d'une parole aux apparences somme toute anodines.

Cela faisait des siècles que le savoir sur Dieu était aux mains des savants, gens sachant lire et écrire, et que la prière était réservée aux prêtres, classe d'initiés établie par le roi pour adresser les bons mots à la divinité, et ainsi le protéger contre la grogne populaire toujours prête à éclater. Or, voilà que cette pratique est radicalement écartée. Dieu est censé avoir décidé de se dire autrement, par des « envoyés » qui n'ont d'autre crédit que de se dire délégué par un des leurs, jadis exécuté comme blasphémateur et séditionnaire. Les scribes de la *Source* se doivent de mettre en œuvre toutes les ressources de leur art pour rassurer les envoyés, qui auront à faire face à un système pour eux sans pitié.

Il va sans dire qu'au cours des siècles qui ont suivi la rédaction de la *Source* Q, les savants ont repris du pouvoir, le sacerdoce s'est installé pour prendre la relève du charpentier de Nazareth, et tous ont interprété la péricope sur les envoyés comme parlant d'eux. Pour le moment, la *Source* est pour ainsi dire dans les catacombes de la foi.

ANDRÉ MYRE

41 L'institution de la délégation existe encore aujourd'hui, la fonction d'ambassadeur en offrant sans doute la meilleure illustration. Celui-ci représente son pays, et sa parole a le poids moral, économique ou militaire du gouvernement qui l'a nommé.

42 C'est sur ce fond de scène qu'un dialogue comme celui de Jn 8, 56-58 doit se comprendre. À Jésus, qui déclare qu'Abraham s'est réjoui de le voir, les Judéens répondent que c'est impossible puisqu'il n'a même pas cinquante ans. À cela Jésus répond que son existence précède le temps d'Abraham. Cette parole dépend du schème de l'envoyé : puisque, sous la plume de l'évangéliste, Jésus est l'envoyé du Parent, il peut dire de lui-même tout ce que l'on peut dire de Dieu. Il le représente entièrement. Selon cette façon de penser, dans son être, Jésus est purement et simplement un homme. Mais, à cause de sa fonction, il faut le traiter comme s'il s'agissait de Dieu lui-même. Jean ne dit pas autre chose que la *Source*.

43 Le commentaire qui précède reproduit pour l'essentiel : A. MYRE, *La Source des paroles de Jésus*, Montréal, Novalis, 2011/Paris, Bayard, 2012, p. 164-166.

ÉVÉNEMENT



Crédit photo : Joao Cruz/Unsplash



Crédit photo : Miriam Castro

LA DÉDICACE DE LA CATHÉDRALE DE SAINT-HYACINTHE, APRÈS 142 ANS

Le dimanche 11 septembre 2022 a été célébrée la dédicace de la cathédrale de Saint-Hyacinthe et de son nouvel autel par une messe solennelle présidée par Mgr Christian Rodembourg, M.S.A., évêque du diocèse, devant plus de 1 000 personnes réunies à l'intérieur et à l'extérieur du bâtiment.

Dans le feuillet remis à l'entrée, on pouvait lire que le bienheureux Louis-Zéphirin Moreau, quatrième évêque du diocèse de Saint-Hyacinthe, a inauguré la cathédrale le 4 juillet 1880, mais qu'il a remis la dédicace de l'édifice.

Qu'est-ce qu'une dédicace ? C'est une coutume très ancienne dans l'histoire de l'Église, un acte religieux par lequel un édifice ou un autel est consacré au culte. Généralement, on dédie à cette occasion l'autel ou l'édifice à l'une des trois figures de la Trinité ou à un saint ou une sainte.

Au Québec, par tradition, on ne pouvait pas bénir des églises ou des cathédrales si les édifices avaient des dettes ou si la construction n'était pas terminée. Au début de son homélie du 11 septembre, Mgr Christian Rodembourg a raconté que moins de cinq ans après l'inauguration de la cathédrale, on a constaté que la charpente des toitures commençait à s'affaïsser et que les fondations de la façade et de deux tours étaient mises à l'épreuve. Des travaux majeurs ont été menés au fil des années et, jusqu'à ce jour, on continue d'en prendre grand soin.

En 1898, des inspecteurs du gouvernement ne donnaient que trois ou quatre ans de vie au bâtiment [...]. 142 ans plus tard, la cathédrale est toujours là.

UN NOUVEL AUTEL

Dans un décor plus que centenaire, on remarque le nouvel autel de style avant-gardiste et épuré, avec une ligne oblique ascendante qui scinde le marbre, matière solide et puissante, en deux. Il nous rappelle les autels anciens des premiers lieux de culte.

Dans son allocution, l'architecte Kevin Blondin explique l'allégorie derrière la table liturgique conçue par le bureau Nadeau Blondin Lortie Architectes :

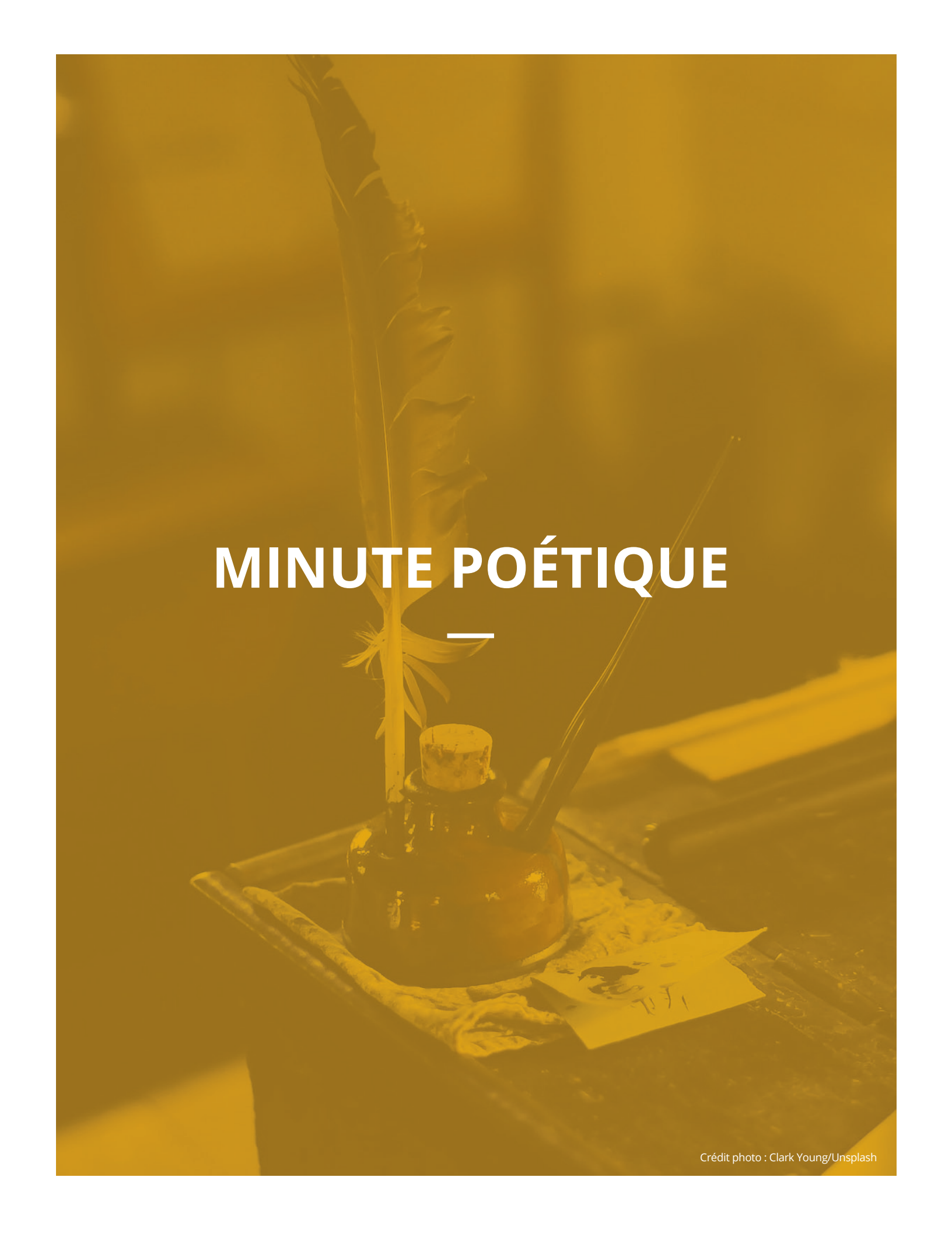
Cette brèche dans le marbre, cette translation, cette ouverture est empreinte de symbolisme. De manière conceptuelle, c'est le tombeau du Christ qui s'ouvre pour nous dans la Résurrection [...]. La lumière deviendra un phare brisant les ténèbres et animant la vie.

Dorénavant, le 11 septembre, anniversaire de l'effondrement des tours du World Trade Center à New York, le diocèse de Saint-Hyacinthe célébrera le jour historique de la dédicace de sa cathédrale, qui brille toujours par sa beauté et par la ferveur des personnes qui se réunissent sous son toit.

MIRIAM CASTRO



Le nouvel autel de la Cathédrale de Saint-Hyacinthe. Capture d'écran sur la vidéo *Artisans d'un nouvel autel : les architectes*, disponible sur YouTube.

A monochromatic yellow-toned photograph of a quill pen in an inkwell on a wooden desk. The quill is positioned vertically, with its tip resting in the inkwell. The inkwell is a small, dark, rounded container. The desk is made of wood and has some papers and a small object on it. The background is blurred, showing more of the desk and some papers.

MINUTE POÉTIQUE

Crédit photo : Clark Young/Unsplash

NOËL

Le lac fume ce matin et nous dit c'est fini
Demain le dernier jour de la plus longue nuit
Le froid a beau venir, il est le bienvenu
Notre nouveau soleil se lève comme convenu

Rien ne peut m'empêcher d'attendre le printemps
Certains me croiront fou ce n'est qu'un contretemps
Dans ce monde qui vacille, je sais bien où je vais
Je marche vers la Lumière je quitte des lieux mauvais

Refrain

OSTARA déjà là dans les bourgeons du pin
Luit aussi dans mon cœur comme musique de Chopin
La neige a beau neiger, dans mon pays de glace
La Lumière fait son œuvre, me dessine un palace

Refrain

J'ai monté au chalet allumer un grand feu
Pour fêter avec toi la Lumière enfant Dieu
Je t'y prendrai la main pour renouveler nos vœux
De servir la Lumière, courageux, fiers, heureux

Refrain

Dans la musique des sphères un grand vent de pureté
Des éclats de rire et de belles amitiés
L'Amour a mis le pied sur notre terre bénie
La voie nous est montrée, avec toi je la suis

Le lac fume ce matin et nous dit c'est fini
Demain le dernier jour de la plus longue nuit
Le froid a beau venir, il est le bienvenu
Notre nouveau soleil se lève comme convenu

24 décembre 2021, Lac-Simon

GILLES CHAREST

SUGGESTIONS DE LECTURE



QUE VOTRE JOIE SOIT PARFAITE

C'est un livre « table de chevet » aux sujets variés qui témoigne d'une érudition hors du commun. Ouvrage composé d'une série de conférences données entre les années 1981 et 2000, de même que d'articles publiés pendant la même période. L'auteur s'engage courageusement et honnêtement à débattre de thèmes ou de problèmes qu'il traite avec verve et éloquence.

Timothy Radcliffe est un prêtre dominicain, né à Londres, qui a enseigné pendant douze ans l'Écriture sainte à Oxford, puis a été élu maître général de l'ordre des Prêcheurs, en 1992. Parmi les sujets discutés, il y a l'engagement, l'importance de la mission dans un monde en fuite, la vocation religieuse de nos jours, l'adéquation de la liberté et de la responsabilité, les notions de doctrine et d'endoctrinement.

Les propos de Timothy Radcliffe s'inspirent abondamment de sa connaissance approfondie de la Bible et témoigne de ses nombreux voyages à travers le monde comme supérieur général des Dominicains où il a visité cent soixante pays entre 1990 et 1999, précise son éditeur. Celui-ci explique que certains des textes sont « des exhortations adressées aux frères, aux sœurs et aux laïcs dominicains ».

D'autres sont des conférences prononcées devant des responsables de communautés ecclésiales : pères abbés bénédictins, directeurs de lycées catholiques en Angleterre, responsables internationaux des instituts missionnaires, universitaires. Ils abordent les questions de la responsabilité humaine et chrétienne face aux défis de l'avenir et de la modernité.

Enfin, « trois textes sont des articles de style plus scientifique. Ils mettent en relation les questions de morale (la nécessité de faire mémoire des drames collectifs de l'humanité, le jugement de l'Histoire, et le danger d'une lecture fondamentaliste de la Bible) avec le message de la parole de Dieu. »

Dans la postface du livre, le dominicain Daniel Cadrin nous parle de cette « voix unique [qui] s'y fait entendre. [...] Une voix rafraîchissante et provocante, qui invite à croire, à espérer et à aimer ». Ce sont des pensées inspirantes « parce qu'elles s'inscrivent avec justesse dans la situation de ce débat du siècle, marqué par la mondialisation, ses risques

et ses chances, par les peurs de la différence et les replis sur soi, et par les indifférences aux défigurations du visage humain ».

DEVENIR LE PROCHAIN DE CELUI QUI SOUFFRE

Parmi l'ensemble de ces textes, j'ai été particulièrement touchée par le deuxième, une conférence donnée à Camaldoli, en Italie, le 30 juin 2001, intitulée « La parabole du bon Samaritain (Lc 10, 29-37) ». S'élève cette question posée à Jésus par un docteur de la Loi. « Et qui donc est mon prochain ? » L'auteur du livre ose même demander : « Quelles obligations avons-nous envers les immigrants qui arrivent chaque jour en Europe, de l'Europe de l'Est, de l'Asie et de l'Afrique ? »

Car, à cette même interrogation, Jésus aurait répondu par une parabole, puisque les paraboles sont des « récits puissants, qui nous changent ». Après qu'un sacrificateur et un lévite passèrent outre à un homme attaqué par des brigands et laissé à demi mort, c'est un Samaritain qui éprouva de la compassion, le soigna et vit à ce que l'on s'occupe bien de lui.

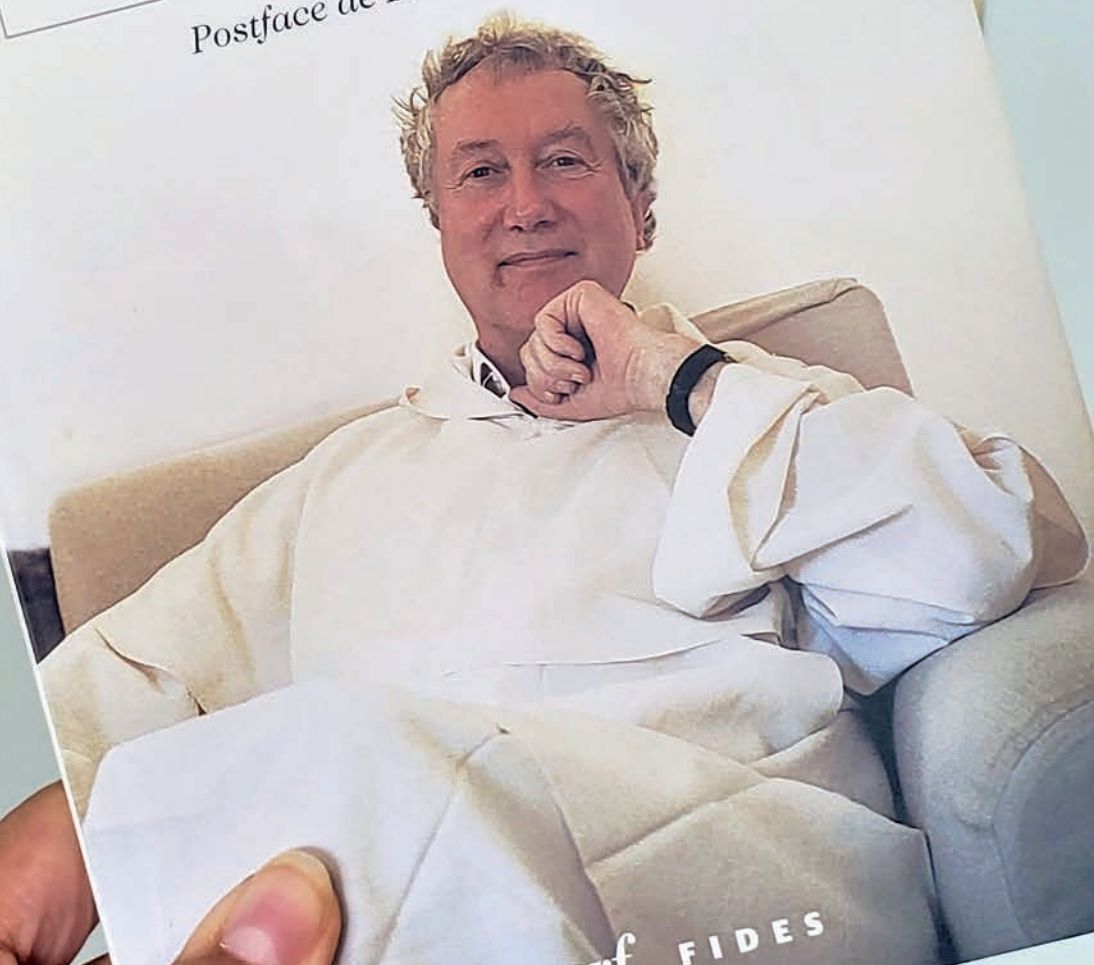
Jésus nous suggère « Va et fais de même », une « invitation à construire une société qui n'existe pas encore », d'après l'auteur qui, à la fin de la conférence, nous convie à une réflexion essentielle : « Comment puis-je devenir le prochain de l'homme blessé ? Comment puis-je me découvrir avec lui et pour lui ? Comment puis-je y découvrir Dieu ? Car finalement, c'est Dieu qui gît, dépouillé et brisé, sur le bord de la route, et qui m'attend. »

RENÉE THIVIERGE

TIMOTHY RADCLIFFE

Que votre joie soit parfaite

Postface de Daniel Cadrin



cerf FIDES

Crédit photo : Miriam Castro

LA NUIT DE FEU

Dans *La Nuit de feu*, Éric-Emmanuel Schmitt évoque une expédition faite dans le désert du Sahara, au sud de l'Algérie. Au-delà du récit de voyage, le thème principal de cette autobiographie romancée est la révélation mystique que l'auteur vit le temps d'une nuit. Il y retrouve une foi nouvelle, un sentiment d'éternité et une paix profonde qui l'habitent encore aujourd'hui.

Au début du récit, Éric-Emmanuel Schmitt a vingt-huit ans, et une belle carrière en enseignement de la philosophie lui est promise. Son ami Gérard lui propose de devenir scénariste d'un film qu'il projette de réaliser sur Charles de Foucauld, un ancien militaire de la France coloniale, converti tardivement au christianisme. Ensemble, ils font partie d'un groupe de marcheurs guidé par Abayghur, un Touareg originaire du Hoggar.

L'auteur raconte, au fil des kilomètres, au fur et à mesure que le groupe avance, et ce, dans des conditions parfois difficiles, comment des questionnements existentiels et de quête de sens se dessinent : Dieu existe-t-il ? Pourquoi l'univers existe-t-il ? L'ordre du cosmos et de la vie atteste-t-il de l'existence d'un plan dessiné par un esprit supérieur ? Des débats philosophiques et scientifiques intéressants sont soulevés et démontrent le besoin humain de comprendre, « de se rassurer en identifiant les ténèbres, en mettant de l'ordre dans le chaos ».

UNE NUIT ÉTERNELLE

Le point culminant du récit arrive lorsque le groupe s'engage dans une randonnée sur le mont Tahat. Éric se perd et doit passer la nuit seul sous les étoiles qui scintillent, « si proches que j'aurais pu les cueillir ». Mais, il est très inquiet et conscient des dangers qui le guettent dans le désert, un environnement hostile et beau à la fois. Il essaie de s'endormir malgré le froid et la peur. Il passe alors la nuit dans son « sarcophage de sable » pour se protéger. Subitement, il va ressentir une force immense, une sorte de chaleur, l'envelopper et l'inviter à s'abandonner, à naître une deuxième fois.

Cette énergie inébranlable, indomptable, à l'œuvre dans l'univers, je m'absorbe en elle. J'en reçois des messages... Comment ? Qu'ils sont si difficiles ! Non à saisir, car ils s'imposent, mais à transcrire dans le langage. Les mots, ces pauvres mots, n'offrent pas la porte d'accès à ce que je vis.

—
Éric-Emmanuel Schmitt

CROIRE ET SAVOIR

Schmitt est un auteur prolifique qui a à son actif plus de quarante livres et pièces de théâtre publiés et traduits dans plusieurs langues. Dans *La Nuit de feu*, il livre un récit vivant et concret sur son voyage intérieur, sa conversion spirituelle et sur la grâce de la foi qu'il a reçue au Sahara, mais sans chercher à convaincre.

Pour lui, la croyance se distingue radicalement de la science. « Je ne les confondrai pas. Ce que je sais n'est pas ce que je crois. Et ce que je crois ne deviendra jamais ce que je sais. » Et il ajoute : « En notre siècle où, comme jadis, on tue au nom de Dieu, il importe de ne pas amalgamer les croyants et les imposteurs : les amis de Dieu restent ceux qui Le cherchent, pas ceux qui parlent à Sa place en prétendant L'avoir trouvé. »

MIRIAM CASTRO

ERIC-EMMANUEL
SCHMITT
La Nuit de feu



Sur Terre, ce ne sont pas
les occasions de s'émerveiller qui
manquent, mais les émerveillés.



LA PHILOSOPHIE DE LA RELIGION

Professeur titulaire au département de philosophie de l'Université de Montréal, Jean Grondin expose dans son livre le dialogue fécond qu'ont toujours poursuivi la religion et la philosophie.

Suivant une « représentation tacitement chrétienne », la religion :

1. relève d'abord de la foi personnelle;
2. cette religion, sortie d'une métaphysique, croit en un Dieu unique, transcendant et éternel;
3. se traduit par un culte défini;
4. édicte des préceptes moraux (les Dix Commandements, le Sermon sur la montagne, la casuistique);
5. s'incarne dans une institution, quasi politique, une « Église », qui a sa hiérarchie de clercs, ses prêtres, ses rabbins ou ses chamanes, voire son chef;
6. se définit par des dogmes ou des articles de foi, dont on suppose,
7. sont inspirés par des textes sacrés, transmis par une révélation et portés par une tradition.

Mais puisque l'on compte maintenant plus de 10 000 dénominations religieuses, qui témoignent de « la diversité de leurs origines culturelles et historiques », peut-on parler d'une philosophie de la religion ?

Pourquoi vit-on ? La philosophie jaillit de cette énigme, sans ignorer que la religion cherche à y répondre. La tâche d'une philosophie de la religion est de méditer le sens de cette réponse et la place qu'elle peut tenir dans l'existence humaine, à la fois individuelle et collective.

—
Jean Grondin

Cette essence – ce culte croyant – est recherchée depuis des millénaires, passant par le monde grec avec les philosophes présocratiques, Socrate, Platon, Aristote et tant d'autres.

LE CONCEPT DE RELIGION DANS LE TEMPS

Par exemple, pour Platon, la religion comporte deux niveaux de réalité : la réalité immédiatement visible que l'on voit avec les yeux du corps; [...] le monde intelligible qui transparaît dans le monde sensible, à travers la beauté, la justice, l'harmonie, mais que l'on ne peut voir proprement qu'avec l'œil de l'âme, le regard de l'esprit, à la faveur d'une intuition directe, aveuglante pour celui qui n'y est pas habitué. Ce monde est à son tour régi par un roi, l'idée du Bien.

Dans l'hellénisme, « religion et philosophie se confondent : les deux doivent conduire à une forme de bonheur ou de salut ».

Puis arrive le monde latin. Entre autres, Augustin raconte dans ses *Confessions* sa triple conversion, d'abord à la philosophie, puis au platonisme, et enfin au christianisme, où après une révélation (la lecture d'un passage de l'*Épître aux Romains*), il reçoit ce « rite initiatique de l'Église catholique, le baptême, qui le purifiera de ses péchés ».

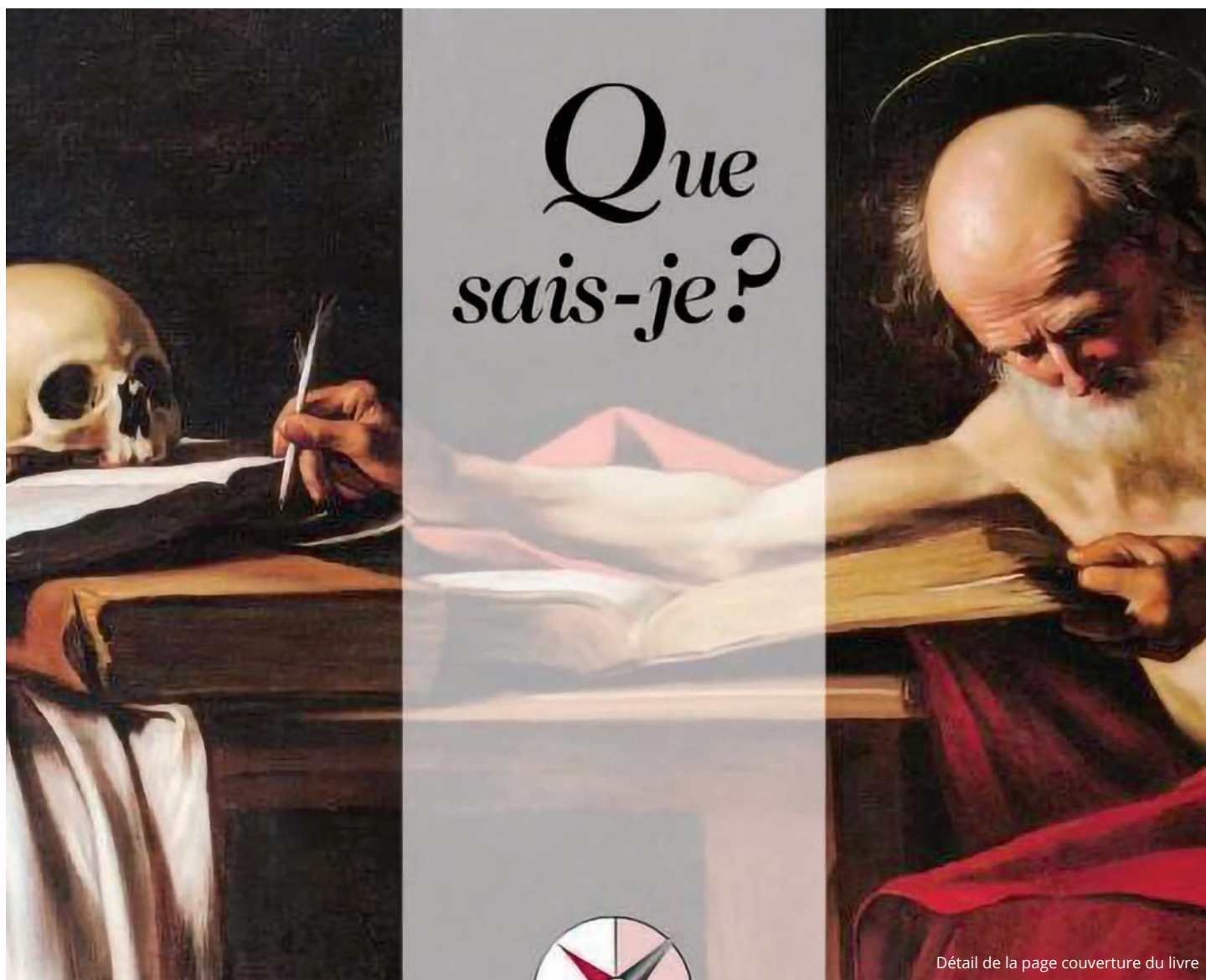
Vient ensuite le monde médiéval où l'homme connaîtrait une émancipation de sa « tutelle religieuse ». Et enfin, le monde moderne, où l'on peut observer « deux déplacements silencieux, mais tectoniques ». C'est que « la religion est de plus en plus perçue comme une affaire intérieure, voire privée, relevant de la seule conviction ».

PHILOSOPHIE ET RELIGION

En conclusion, l'auteur nous parle de la « reconnaissance d'une descendance ou d'une dette plus ou moins avouée, en regard de la religion ». La modernité s'est certes appropriée « une critique radicale de la religion ». Mais souligne-t-il, « on en vient ainsi à une philosophie sans religion, laquelle reste, qu'elle le reconnaisse ou non, une philosophie de la religion ». Celle-ci se veut, poursuit-il, « une réflexion sur l'essence oubliée de la religion et ses raisons, voire sa déraison ».

Et qu'il s'agisse de philosophie pure ou de croyances, de débat critique ou de cultes, on assiste en fin de compte à une authentique et constante recherche du bonheur et de la dignité chez l'humain, parfois sous le regard d'un Dieu (ou de dieux?) bienveillant.

RENÉE THIVIERGE



DEVENIR VOYAGE

Comme l'indique son titre, ce livre nous invite à mieux comprendre le voyage qu'est la vie, ses élans et ses arrêts, son rythme et ses contrastes. Prêtre catholique, théologien et écologue, André Beauchamp a partagé son travail d'écrivain entre « la sauvegarde de l'environnement et une réflexion d'avant-garde sur la spiritualité chrétienne dans une société sécularisée ».

L'ouvrage comprend quatorze chapitres qui tracent les étapes de ce voyage, et dont l'auteur dépeint un portrait des différents types de voyageurs.

LE TOURISTE ET LE STAGIAIRE

Il y a d'abord le touriste, « celui qui ne part pas vraiment » et « qui se contente d'explorer ». Il vit un départ sans risque et dans la prudence pendant lequel tout est prévu comme c'est le cas des excursions organisées et des croisières « où l'on lisse tout simplement dans le décor ».

Puis, il y a le stagiaire qui va étudier, effectuer une recherche ou travailler, le temps d'un contrat. Contrairement au touriste, le stagiaire habite le pays, vit peut-être dans sa bulle ou se fait des connaissances et des amis. Lorsqu'il revient, il ne voit plus sa terre natale de la même manière. Il découvre que son pays n'est « ni le centre ni le sommet ».

LE MIGRANT

Le migrant est le voyageur-vedette de notre époque. Pour l'auteur, les migrants d'aujourd'hui sont principalement des réfugiés fuyant la guerre, la persécution, la sécheresse, la famine. Ce voyageur aventurier peut être désespéré « on en a tant vu depuis cinquante ans fuyant [...] l'Afrique, l'Asie, en bateaux de fortune, soucieux d'abord de survivre et d'échapper à la barbarie ».

Mais, le migrant témoigne aussi de son audace : il ose la rupture, il ose la liberté. « Parfois simplement désespéré, parfois ambitieux. » André Beauchamp rappelle nos « réflexes de propriétaires », semblant oublier que nous avons été

aussi des étrangers pour les gens qui nous accueillaient. Comme l'a si magnifiquement écrit Gilles Vigneault dans sa chanson *Mon Pays* (1965) :

De ce grand pays solitaire
Je crie avant que de me taire
À tous les hommes de la terre
Ma maison c'est votre maison
Entre ses quatre murs de glace
Je mets mon temps et mon espace
À préparer le feu, la place
Pour les humains de l'horizon
Et les humains sont de ma race.

L'ERRANT

Ils sont de plus en plus nombreux dans nos villes. On les appelle des itinérants, des sans-abri, des personnes sans domicile fixe (SDF). L'errant marche avec ses bagages ou dort à une porte du métro, tend la main à une intersection achalandée. « Sans hier, dirait-on, sans lendemain, ils errent. » La télévision nous en a donné un avec son personnage du Survenant dans le téléroman de Germaine Guèvremont.

LE NOMADE

Ce voyageur n'habite pas une maison, mais un territoire. « Il n'est pas un errant, mais plutôt un déambulant. Il porte sa maison avec lui, en général une tente. » C'est le principe des chasseurs-cueilleurs qui circulent « au gré des saisons et des occasions favorables ». C'est l'agriculture qui a créé villages et villes.

À sa manière, le nomade est le symbole de la vie itinérante. Il n'est pas un apatride, loin de là, mais il est à la fois inscrit sur un territoire et dégagé des enfermements. Il symbolise sinon la liberté, au moins la disponibilité.

-
André Beauchamp

LE SÉDENTAIRE

Beauchamp parle aussi du sédentaire, comme l'étaient traditionnellement les villageois, et que Jean Ferrat a bien décrit dans sa chanson *La montagne* : « Deux chèvres et puis quelques moutons. Une année bonne et l'autre non. Et sans vacances et sans sorties. » Si le voyageur « s'universalise en visitant d'autres lieux », pour sa part, le sédentaire le fait en creusant, en allant au fond de lui-même et de son milieu.

Mais l'auteur suggère de se méfier des mirages. « Il y a, dit-il, une grandeur certaine à ne pas vivre en surface et à explorer à fond son lieu propre. » Et il donne l'exemple du pin et du chêne, le premier qui étend ses racines, tandis que le second pousse ses racines au plus creux et se fait difficilement déraciner. « Il me plaît de croire que l'universalité peut aussi être atteinte par la profondeur et la vérité de l'expérience. »

*La vie est un voyage initiatique où l'objet
réel du voyage
est finalement soi-même.*

-
André Beauchamp

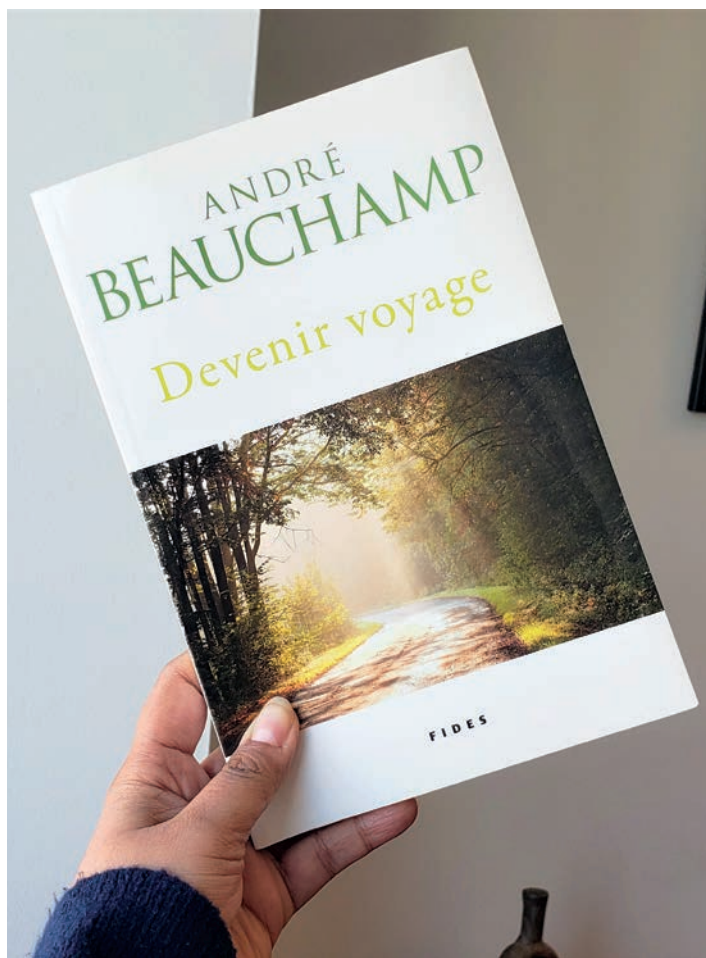
Ce livre est écrit avec générosité et flamme et puise abondamment dans les textes de poètes et de chansonniers pour illustrer son propos. Cette lecture est un voyage dans le temps et le lecteur peut découvrir des pistes pour entreprendre un voyage pour approfondir sa vie intérieure.

« Touriste, conclut l'auteur, stagiaire, nomade, migrant, errant, perdu, égaré cherchant son étoile ou simplement assis au coin du feu, chacun de nous va vers sa route. » À chacun son parcours et son style. Quels sont les vôtres?

DU MÊME AUTEUR :

Pour une sagesse de l'environnement (Novalis, 1992); *Gérer le risque, vaincre la peur* (Bellarmin, 1996); *Environnement et Église* (Fides, 2008).

RENÉE THIVIERGE



Crédit photo : Miriam Castro

ATUK, ELLE ET NOUS : RÉPARER LE LIEN BRISÉ

Avant *Kukum*, il y a eu *Atuk*, un récit à deux voix qui racontent la vie de Jeannette Siméon, née au milieu du territoire de chasse ancestral de son peuple, et la quête identitaire de son petit-fils, Michel, né à Alma, la ville des Blancs. Ce quatrième roman de Michel Jean, journaliste et écrivain d'origine innue, nous plonge dans les histoires familiales de ce dernier et aborde les questions du rapport au territoire, des liens familiaux et de la transmission de l'héritage culturel.

On rencontre d'abord Michel aux funérailles de Jeannette, où, après la dernière prière en français, quelqu'un demande : « Est-ce qu'on peut faire une prière pour Jeannette dans sa langue ? » Cette phrase prononcée par un membre de la famille lance Michel dans une exploration de ses origines et de sa relation à son identité mixte qui durera tout au long du récit.

En alternance avec ces réflexions, la vie entière de Jeannette Gagnon, née Siméon, se déroule. Nommée par son clan Shashuan Pileshish, « hirondelle » en langue innue, elle raconte avec le recul de ses cent ans son enfance en tant que fille de chasseur, puis son passage à l'âge adulte où, mariée à un Blanc, elle s'installe à Alma et se retrouve exclue de sa communauté.

À travers l'histoire de Jeannette se tisse celle de Michel, qui renoue avec ses origines et découvre la signification que prend pour lui son héritage innu, tant sur le plan social qu'identitaire.

NITASSINAN ET LE RAPPORT AU TERRITOIRE

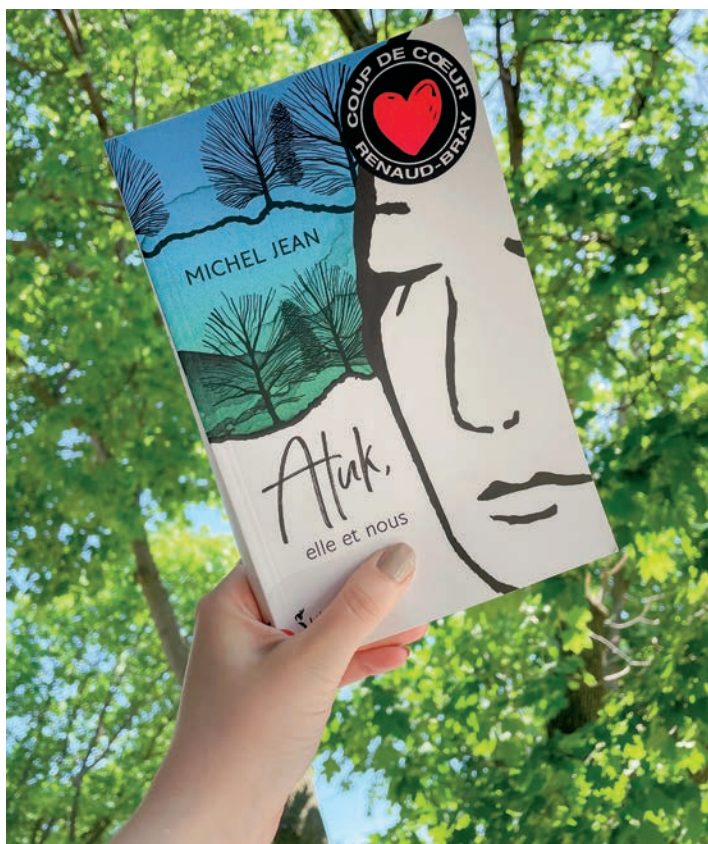
De la fin de l'été au printemps, la famille de Jeannette voyage jusqu'au creux de la forêt pour atteindre le territoire de chasse familial. Hommes, femmes et enfants y passent l'hiver à chasser et trapper, à ramasser des provisions et à préparer des peaux d'animaux qu'ils pourront ensuite vendre au comptoir de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Jeannette développe ainsi une relation particulière avec le territoire ou Nitassinan, en langue innue, une relation d'échange. Si elle prend au territoire ce dont elle a besoin pour vivre, elle doit aussi l'en remercier, mais, surtout, ne jamais prendre plus que ce dont elle a besoin. C'est ce que lui enseigne son grand-père Malek, la première fois que Jeannette chasse le caribou :

Ça ne sert à rien de tuer davantage. [...] Respecte la nature si tu veux qu'elle te permette de vivre longtemps.

(p. 117)

L'idée d'un dialogue entre l'Innu et le territoire les positionne comme étant liés : l'Innu fait partie de Nitassinan, mais Nitassinan fait aussi partie de l'Innu. Cette conception, qui se dégage des chapitres qui suivent le point de vue de Jeannette, est pratiquement absente de ceux narrés par Michel. Ayant passé toute sa vie loin des terres de ses ancêtres, Michel a conscience que son lien avec Nitassinan est plus distant, tout comme son lien avec sa propre identité innue. Et de là émerge une sorte de culpabilité, le regret de ne pas avoir cherché à approfondir ce lien, même si la personne qui lui aurait permis de le faire se trouvait si près : sa grand-mère Jeannette.



Crédit photo : Laurence Gagnon

rites, savoir et spiritualité : l'héritage des aînés

La relation d'échange entre Jeannette et le territoire témoigne d'une conception spirituelle de celui-ci, transmise par les aînés aux générations suivantes. Les histoires et les mythes, qui expliquent le fonctionnement de la nature, sont racontés aux enfants par leurs aïeuls; ceux-ci sont donc considérés comme la principale source de savoir et sont traités avec un grand respect. Il en va de même pour les tâches qui servent à assurer la survie de la famille : Malek enseigne à Jeannette la chasse, à sa mère et à sa tante à tanner les peaux, etc.

Ce qui se dégage du récit de vie de Jeannette, c'est aussi une vision spirituelle des animaux et du territoire. Les esprits de la nature guident la vie des Innus au quotidien et, à travers les shamans, influencent leurs décisions futures. Ces croyances cohabitent avec la religion catholique introduite lors de la colonisation : Jeannette et sa famille vont à l'église et prient le Créateur, figure fusionnelle entre le Dieu catholique et celui des Innus. Ces deux traditions n'entrent pas en conflit. Elles coexistent, puisqu'elles répondent à des besoins différents.

À travers le ressassement de ses souvenirs, Michel constate la rupture entre sa génération et celle de ses grands-parents, et le regret de voir le savoir ancestral disparaître. Certains aspects de son héritage innu lui demeureront inconnus, maintenant que sa grand-mère est décédée. C'est avec ce poids sur sa conscience qu'il cherche à réparer ce lien brisé, en transmettant lui-même les parcelles de savoir qu'il a réussi à obtenir, presque par hasard, au fil du temps.

Le récit de Michel se conclut sur cette volonté de transmission du savoir et de la culture à la génération suivante, tout en faisant la paix avec le sentiment de culpabilité et de regret face à l'incapacité de réparer le lien brisé avec celle d'avant. Ce récit entrecroisé est touchant dans sa manière de raconter la perte de contact avec l'héritage innu, et la tentative de le retrouver. L'auteur nous pousse aussi à réfléchir sur les relations intergénérationnelles, sur le rapport que nous avons avec nos aînés et, comment nous, Occidentaux, gagnerions à les valoriser plutôt qu'à les considérer comme un fardeau dont la contribution à la société est terminée.

Atuk, elle et nous est d'abord paru en 2012 sous le titre *Elle et nous*, avant d'être révisé et réédité en 2021.

DU MÊME AUTEUR :

Kukum, Montréal, Libre expression, 2019; *Tiohtiá:ke*, Montréal, Libre expression, 2021.

LAURENCE GAGNON

MULTITUDE DE L'AUTRE, MULTITUDE DE SOI

Avant le 11 septembre 2001, avant l'avènement de l'Internet et au début de la mondialisation, Amin Maalouf écrit *Les identités meurtrières*, livre dans lequel il examine les relations complexes et conflictuelles entre les différentes civilisations, dans l'histoire et dans le monde contemporain, en posant un regard plus précis sur la question identitaire.

Dans cet essai frappant par son actualité, Amin Maalouf réfléchit à la manière dont l'identité a été conçue à travers l'Histoire, à sa signification et à l'importance qu'on lui accorde. Il explore les différentes appartenances qui entrent dans la composition de l'identité, notamment la religion, la langue, le lieu géographique, les origines ethniques. Tourné vers l'avenir, l'auteur lance également des pistes de solutions quant aux différents problèmes causés par les affrontements identitaires.

UNE VISION GLOBALISANTE DE L'IDENTITÉ

Maalouf ouvre son essai sur le présupposé suivant : la conception la plus répandue de l'identité est unique, c'est-à-dire qu'elle se base sur une appartenance qui supprime toutes les autres. Celle-ci peut être religieuse, ethnique, linguistique, entre autres. Cette façon de se percevoir limite, selon lui, la capacité de certains individus à se reconnaître au sein de groupes avec lesquels l'appartenance dont ils se réclament entre en conflit. Maalouf y voit la source de beaucoup de conflits basés sur des raisons historiques ou religieuses.

Il propose plutôt d'envisager l'identité comme étant la somme de plusieurs appartenances à importance égale. Chaque appartenance prise individuellement nous permettrait de nous sentir proches de plusieurs groupes très différents. Par exemple, une femme d'origine turque, de confession chrétienne et vivant en France a quelque chose en commun avec toute autre femme, mais aussi toute personne d'origine turque, toute personne chrétienne, et toute personne habitant en France.

C'est la somme de ces appartenances qui forme son identité et son individualité; mais ce sont ces appartenances qui lui permettent de se reconnaître au sein de plusieurs groupes.

Ainsi, avoir une vision plus englobante de notre identité, en mettant toutes ses composantes sur le même pied d'égalité, nous permettrait d'envisager avec empathie davantage d'enjeux sociaux. Par exemple, un individu pourrait s'opposer à une loi qui cause du tort à un groupe minoritaire qui n'a en principe aucun lien avec lui, à l'exception du pays dans lequel ils vivent; si quelque chose nuit à son concitoyen, cela le concerne. De cette manière, une identité globalisante permettrait d'entretenir une meilleure cohésion sociale et des rapports plus sereins entre les groupes.

L'auteur souligne également que de reconnaître en soi-même une multitude d'appartenances qui cohabitent nous éviterait d'en favoriser une seule par excès de zèle. Selon Maalouf, les attitudes extrémistes relatives à la religion, par exemple, découlent d'une volonté agressive de s'en revendiquer, tout en niant une autre appartenance. Cela peut s'expliquer par un besoin de survivre à un conflit armé, ou encore par besoin de se prouver aux autres qui partagent cette même appartenance.

Mais cela peut vite entraîner la haine d'une autre appartenance que l'on essaie d'éclipser. Or, avoir un rapport sain avec sa propre identité, selon l'auteur, ne peut avoir lieu que si l'on accepte de manière égale chacune de nos appartenances. Une relation sereine avec l'autre passe aussi par la paix intérieure et l'équilibre entre les éléments qui nous rendent uniques.

COMPRENDRE L'AUTRE : VERS UN ÉQUILIBRE ENTRE DIVERSITÉ ET UNITÉ

En plus d'examiner la conception de l'identité de manière historique et sociale, tout en proposant un nouveau modèle d'interprétation, Maalouf s'intéresse à la manière dont elle sera conçue dans le futur rapproché. Il met l'identité en relation avec la mondialisation et la modernisation, et les dangers que ces deux phénomènes posent quant à la diversité culturelle.

En 1998, au moment où est publié cet essai, l'Internet n'en est qu'à ses balbutiements. Cependant, Maalouf pose un regard lucide sur la situation actuelle, qui éclaire ce qui viendra au début du XXI^e siècle : expansion des moyens de communication, formation de communautés en ligne, et donc, diffusion plus facile des symboles d'appartenance en dehors de la culture d'origine. Or, il nous prévient des dangers qui viennent avec cette facilité d'accès : la diffusion de cultures et d'identités dominantes – celle des pays occidentaux, figures de proue du progrès depuis la révolution industrielle, mais aussi grands colonisateurs – peut mener à une uniformisation.

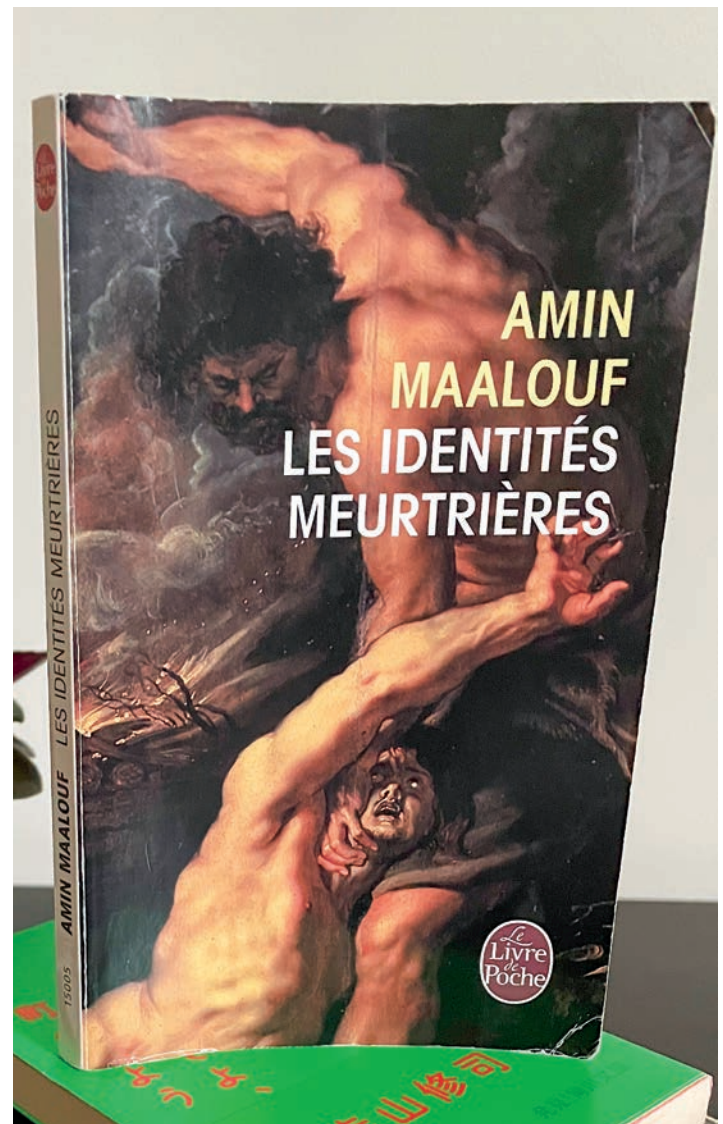
À l'inverse, le progrès technologique donne les moyens à ceux qui revendiquent une identité différente de défendre leurs appartenances et de les partager. Il est frappant de lire ces lignes aujourd'hui, à l'époque des réseaux sociaux, puisque ces conjectures se confirment. Par exemple, une jeune Inuk peut se réapproprier ses traditions ancestrales réprimées par la colonisation et joindre des millions de personnes en partageant des vidéos de chants de gorge sur TikTok.

Si nous sommes capables de trouver l'équilibre entre diversité et uniformité, nous arriverons peut-être, écrit Maalouf, à préserver nos appartenances, à les revendiquer, sans toutefois perdre notre empathie pour l'autre et tomber dans la revendication agressive.

Si Maalouf suggère que l'on cherche à trouver dans nos appartenances ce qui nous lie aux autres individus, il défend la diversité – de langue, de culture, d'ethnicité – comme étant une richesse pour l'espèce humaine, comme la biodiversité l'est pour la planète. Le vivre-ensemble dépend de l'équilibre entre ces différentes appartenances, que ce soit sur le plan social ou individuel. Il s'agit de préserver notre unicité, tout en reconnaissant que l'on peut incarner l'intersection de plusieurs communautés à la fois.

La manière dont on conçoit l'identité et la façon dont on utilise les outils à notre disposition pour revendiquer nos appartenances décideront des interactions futures entre les civilisations. Si Maalouf reste plutôt prudent à se prononcer sur une tendance, vers le conflit ou vers la paix, il ne fait aucun doute que, selon lui, le choix est le nôtre; nous sommes les seuls responsables de la direction à prendre.

LAURENCE GAGNON



Crédit photo : Laurence Gagnon

L'ÉVANGILE DE MARIE-MADELEINE

Ce livre relate une fiction imaginée par le prêtre dominicain Fernand Patry; la découverte de quatorze lettres écrites de la main de Marie-Madeleine est à l'origine d'une relecture contemporaine du message de Jésus et du christianisme.

L'histoire commence par l'interruption de l'ordination sacerdotale de Sébastien Perron, un jeune dominicain québécois spécialiste en exégèse biblique de l'École biblique de Jérusalem. L'annulation vient directement du Vatican qui lui reproche que sa conduite ait « failli ternir la réputation de sainteté de l'Église ».

Ainsi, le récit nous fait part de l'aventure vécue par un jeune dominicain qui vit d'énormes difficultés à divulguer l'existence des lettres dictées par Jésus et écrites de mémoire par Marie-Madeleine durant son exil. Les autorités ecclésiales essaient de les garder secrètes pour « éviter d'embrouiller les consciences » des fidèles, car l'Église a toujours enseigné que Jésus n'avait laissé aucun écrit.

Ainsi, au-delà d'une intrigue bien ficelée, ce qui retient l'attention du lecteur est le contenu des lettres elles-mêmes; celles-ci rapportent le message que Jésus a confié à Marie-Madeleine, sa « disciple bien-aimée ».

LES MANUSCRITS

Le roman raconte que les lettres ont été trouvées dans la grotte de la Sainte-Baume, un sanctuaire tenu par les pères dominicains en Provence. Selon la légende, Marie-Madeleine a été expulsée de Palestine avec plusieurs disciples de Jésus lors des premières persécutions contre les chrétiens après l'Ascension.

Arrivée à Marseille en compagnie de son frère Lazare, Marie de Magdala s'est établie dans cette montagne escarpée, dans la grotte qui depuis porte son nom, pour prier et contempler Dieu dans la solitude. Elle y a vécu trente ans.

Chacune des missives est adressée à un personnage de la vie de Jésus qui, en l'occurrence, fait face à un défi bien particulier. Ainsi, une lettre parle de l'égalité des hommes et des femmes, y compris dans la distribution des tâches pastorales. Une autre porte sur les rapports qui unissent parents et enfants. Une troisième traite des défis de l'amour et de la vie, etc.

Je sais combien tu veilles sur ton épouse et tes deux filles. En Juif fidèle à la tradition, tu exerces sur elles ton pouvoir de mari et de père tel que le demande la Loi. Eh bien, moi je te dis que les femmes sont nées de la même vie divine qui t'habite. Elles peuvent exercer avec la même autorité les responsabilités qu'on leur confie. J'ose espérer qu'un jour des femmes disciples exerceront la tâche que toi-même tu assumes, animées du même esprit qui t'habite. Sans trahir la tradition, il faut s'ouvrir aux changements. On ne met pas de vin nouveau dans de vieilles outres, sinon elles éclatent et le vin se répand.

Extrait du manuscrit à Simon-Pierre, p. 114.

D'après le récit, cette lettre, envoyée à celui dont on dit qu'il fut le premier pape, démontre que Jésus voulait changer la société de son temps. Il n'aurait pas été condamné et mis à mort sans raison; il dérangeait les autorités qui voulaient détenir le pouvoir et refusaient de le partager. Voici une autre lettre, adressée cette fois à un militaire romain :

Tu portes sur ta poitrine ce médaillon d'or, cadeau de César, pour avoir triomphé de tes ennemis. Eh bien ! moi je te dis, Ætius, que mon Dieu n'aime pas l'or, car il défigure la beauté des êtres et fait obstacle au rayonnement de l'esprit. Tu me diras qu'il y a pourtant beaucoup d'or dans le Temple de Jérusalem, et tu as raison. Mais je te dis aussi que mon Dieu n'habite plus, depuis que l'on a voulu l'enfermer dans l'obscurité, derrière le rideau du sanctuaire et depuis que les prêtres du Temple de Jérusalem se sont mis davantage au service de l'or du temple que des plus pauvres et des plus démunis. Car le véritable temple de Dieu, c'est la personne. Toi aussi, Ætius, tu es le temple de Dieu que l'empereur ne peut ni acheter ni posséder.

Extrait du manuscrit à Ætius, p. 204-205.

La beauté du livre, c'est qu'il nous rappelle que le message de Jésus est très actuel et se veut proche du quotidien, car ce dernier se préoccupait davantage de la dignité humaine, des injustices, de la violence faite aux plus faibles, des inégalités sociales. « Il ne voulait pas seulement être différent des autres, il voulait profondément que chaque personne

se révèle telle qu'elle est. Ce souci de respect et de vérité a marqué tout son enseignement. »

DU MÊME AUTEUR :

Le Promeneur et le Jardinier; Le Passeur de l'Île d'Entrée; Amours et turbulences : entretiens avec Gilda Routy; Sentinelle dans la nuit; Vivre au présent le deuil.

MIRIAM CASTRO

FERNAND PATRY

L'Évangile
de
Marie-Madeleine



Libre Expression
QUEBECOR MEDIA

VISIONNEMENTS

PROD.

ROLL

SCENE

TAKE

DIRECTOR:

CAMERA:

DATE:

*Day.Night Int Ext Mos
Filter Sync*



Crédit photo : Shimokura Kanto dans *Ainu Mosir*, Array, *New York Times*

AINU MOSIR, UNE HISTOIRE DE DEUIL ET D'IDENTITÉ

Un an après le décès de son père, Kanto éprouve de la difficulté à connecter avec son héritage aïnou. À travers la reprise d'un ancien rituel jusqu'ici tombé dans l'oubli, l'adolescent apprend à composer avec son deuil, et commence à comprendre ce que signifie, pour lui, d'être Aïnou.

Le film *Ainu Mosir* (2020) présente l'histoire de Kanto, quatorze ans, qui habite le village aïnou⁴⁴ d'Akan, dont la principale source de revenus est le tourisme. Les habitants y gagnent en effet leur vie en vendant des objets d'art traditionnel ou en organisant des performances, lors de festivals saisonniers. Kanto ne se sent pas lié à sa communauté et veut quitter le village pour aller au lycée⁴⁵. Alors qu'il cherche à se détacher de ses origines, un aîné de la communauté, Debo, lui offre de l'aider à s'occuper d'un ourson qu'il garde en cage.

Ce que Kanto ne sait pas, c'est que l'ourson, surnommé affectueusement Chibi, un terme associé aux petits enfants ou à quelque chose de mignon, est au centre d'un

rituel ancestral nommé *lomante*, qui consiste à nourrir et à prendre soin de l'animal pour le sacrifier une fois l'hiver venu. Le renouvellement de cette pratique tombée dans l'oubli s'inscrit dans le désir de la communauté de reprendre possession de sa culture et des connaissances perdues au fil des siècles, alors que les tentatives d'assimilation s'enchaînent.

La cérémonie *lomante* porte une forte charge symbolique dans la tradition aïnoue⁴⁶. Chaque animal est habité par un dieu, nommé *kamuy*, et le sacrifice de Chibi permettra au *kamuy* qui l'habite de retourner dans son monde et de communiquer avec ses semblables, afin que d'autres *kamuy* viennent visiter la terre des humains et se donner à eux pour assurer leur survie.

44 Les Aïnous sont un peuple autochtone originaires de l'île d'Hokkaido, au nord du Japon.

45 Au Japon, le système scolaire est similaire à celui de France ou des États-Unis. L'école secondaire est divisée en deux parties, des équivalents du collège et du lycée français, ou du *middle school* et du *high school* américains.

46 Le peuple aïnou observe une tradition ancestrale animiste, similaire à celle des Premiers peuples en Amérique.

Le rituel divise la communauté. Certains membres s'inquiètent de la manière dont le sacrifice de l'ourson sera perçu par la société japonaise moderne. Kanto, lui, éprouve de la frustration, de l'incompréhension et de la peine lorsqu'il apprend le sort réservé à Chibi, un miroir de ses sentiments à la suite de la mort de son père.

REVENDIQUER SES ORIGINES

Le film met efficacement en scène cette dualité entre les adultes de la communauté, qui revendiquent leur héritage et tentent de renouer avec leurs pratiques ancestrales, et la difficulté qu'éprouve Kanto à faire de même. La mère de Kanto suit des cours de langue aïnoue, langue qu'elle ne parle pas couramment, et s'occupe d'une boutique d'artisanat dans le village. Debo sculpte des objets d'art traditionnel et offre une prière aux dieux chaque fois qu'il sort en forêt. Le père de Kanto, avant son décès, lui enseignait comment survivre dans la nature.

Pour sa part, Kanto ne renie pas complètement sa culture aïnoue, puisqu'elle est intégrée à son quotidien, mais, comme il le dit à sa mère, il veut être « normal » : être dans un groupe de musique qui joue des chansons rock américaines, écouter des films grand public, aller à l'école en dehors du village aïnou.

Cette tension entre tradition et modernité habite Kanto et il peine à concilier ses deux désirs d'appartenance opposés. Il croit devoir faire un choix. Or, sa mère lui rappelle qu'un choix n'a pas besoin d'être catégorique; c'est à lui de décider comment vivre avec ses traditions, tout en composant avec le monde moderne.

FAIRE SON DEUIL

La difficulté qu'éprouve Kanto à se sentir lié à la culture aïnoue vient peut-être du fait que son principal lien avec elle, son père, n'est plus là, et qu'il n'a pas réellement pris le temps de vivre son deuil.

Tu n'as pas besoin de te dépêcher à faire le deuil de ton père, dit l'un des aînés à Kanto. Malgré l'année qui s'est écoulée depuis son décès, on sent que le père hante encore l'adolescent et ses proches : sa chambre est gardée intacte dans la maison, comme s'il allait d'un moment à l'autre passer la porte.

Et puis vient l'omante, dont le retour était important pour le père de Kanto. La cérémonie visant à accompagner le kamuy dans l'autre monde prend une autre signification pour le garçon, qui semble projeter la figure paternelle sur l'ourson. Comme pour son père, le garçon doit faire le deuil de Chibi, auquel il s'est attaché, et l'accompagner dans son voyage. Ainsi, la cérémonie devient une manière pour Kanto de laisser aller l'esprit du père, comme il laisse aller le kamuy qui habite Chibi.

Fukunaga Takeshi signe un film rempli de compassion, d'une lenteur qui permet de ressentir les émotions des personnages et de goûter le lien qui les unit, ainsi que leur rapport à la nature et à leurs traditions. Au terme de son parcours, Kanto prend conscience qu'il n'a pas besoin de choisir de vivre comme un Aïnou ou non. Puisqu'il est aïnou, tout ce qu'il accomplit, soit au sein de sa communauté ou dans l'esprit d'un Japon moderne, est d'emblée un geste aïnou. Le garçon témoigne de cette tension entre tradition et modernité, et donne une piste quant à la manière de concilier les deux, dans le respect de son individualité.

Renouer avec ses racines, c'est aussi une manière d'entamer un réel processus de deuil et, la tradition animiste aidant, de percevoir une continuation après la mort. Les kamuy habitent les vivants, et même s'ils retournent d'où ils viennent, ils finissent toujours par revenir.

Ainu Mosir est le deuxième film de Fukunaga Takeshi. En 2020, le long-métrage s'est mérité le prix du meilleur film international au Festival de films international de Guanajuato, ainsi qu'une mention spéciale du jury au Festival de films de Tribeca.

LAURENCE GAGNON

DUNE : UNE QUÊTE DE SOI DANS LES SABLES

Dune, un film de Denis Villeneuve sorti en 2021, est une adaptation de la colossale œuvre de science-fiction de Frank Herbert. C'est l'histoire d'un jeune homme aux dons surnaturels qui, plongé dans un conflit sanglant avec les forces d'un empire cupide, tente de savoir si son destin tracé d'avance est vraiment la voie à suivre.

Dans un futur lointain, Paul Atréides est l'héritier de son clan, qui fait partie d'un empire s'étalant sur plusieurs planètes. Envoyés sur la planète Arrakis, autrefois sous la domination de la famille Harkonnen, les Atréides prennent en charge la culture des « épices », une substance précieuse qui permet à l'Empire d'assurer sa survie et sa supériorité économique. Or, cette pratique commerciale se fait aux dépens de la population autochtone d'Arrakis, les Fremens, peuple vivant dans les cavernes de cette planète couverte de vastes et hostiles déserts.

En plus d'être impliqué dans une situation politique complexe, Paul suit aussi les traces de sa mère, impliquée dans une organisation religieuse, Bene Gesserit, qui prophétise la venue prochaine d'un messie. Sa mère et ses consœurs croient que ce messie, c'est Paul, un garçon né à la fin d'un long processus de croisement génétique qui lui aurait donné une force mentale hors du commun, capable de faire le pont entre le temps et l'espace, le passé et le futur.

DÉCHIFFRER LE MESSAGE DU MONDE

Avant même de poser le pied sur Arrakis, Paul voit en rêve les étendues désertiques. Les mêmes songes lui reviennent nuit après nuit, au milieu desquels il perçoit le visage d'une femme qu'il ne connaît pas, mais qui semble le mener quelque part.

Les rêves de Paul lui semblent prémonitoires, mais ne lui montrent jamais le futur de manière littérale. Paul peine à en déchiffrer correctement le message. S'il rêve de la mort d'un proche, celle-ci ne surviendra ni au moment où il l'attend ni dans les circonstances qu'il croit pouvoir prédire. S'il voit la mystérieuse femme le poignarder à mort, s'agit-il d'une allégorie, ou cette femme est-elle réellement dangereuse ?

Même si son destin est tracé d'avance depuis sa conception, et que des objectifs sont déterminés pour lui par d'autres – Bene Gesserit, sa mère, son père, l'Empereur –, personne ne le guide vraiment dans l'atteinte de ces buts. Lorsque la situation politique s'envenime et culmine en un conflit armé pour le contrôle d'Arrakis et de ses ressources, Paul se retrouve presque seul et doit trouver son chemin par lui-même. Ses seuls outils : les savoirs transmis par sa mère, ceux qu'il a lui-même trouvés, mais aussi le monde dans lequel il se trouve.

Parce qu'Arrakis, comme les rêves de Paul lui parle. Le désert lui envoie des signes : des tempêtes dangereuses, une chaleur mortelle rythmée par le lever et le coucher du soleil, des vers de sable géants qui rampent sous la surface des dunes. Arrakis lui donne l'information nécessaire, et Paul doit utiliser les outils à sa disposition pour survivre et pour trouver son chemin. Au cours d'une de ses visions, un Fremen lui confirme que le mystère de la vie n'est pas un problème à résoudre, mais une réalité à vivre. Paul doit apprendre à suivre le courant.



UN PLAIDOYER POUR LE RESPECT

La quête du personnage principal se déroule dans une société hautement avancée en matière de technologies, mais ayant effectué un retour au système féodal, dans une version impériale et colonisatrice à l'échelle de l'espace. L'Empereur envoie ses vassaux occuper Arrakis et s'en approprier les ressources, sans se soucier de ceux qui y vivent déjà. Et ces vassaux, dont font partie les Atréides, ne sont pas libres de refuser les demandes de l'Empereur, encore moins de faire connaître leur désaccord. Leto, le père de Paul Atréides, bien qu'il accepte de prendre le contrôle d'Arrakis, fait ce qu'il peut pour satisfaire la demande en ressources, tout en tentant de limiter les torts causés aux Fremens. Dans une certaine mesure, Leto respecte plus la vie que le gain économique.

Cette mentalité favorisant le respect ne se limite pas aux individus, mais s'étend à l'environnement. Bien que les vassaux de l'Empereur récoltent les ressources d'Arrakis, ils sont à la merci d'un environnement hostile qu'ils n'ont d'autre choix que de respecter. À l'inverse de l'être humain, qui façonne la planète pour la plier à ses besoins, les colonisateurs d'Arrakis sont à la merci du désert : récolter les épices se fait dans la mesure où, par exemple, les vers de sable, ces colossales créatures aux dents innombrables qui rampent sous les dunes, leur permettent de le faire, et d'éviter de sortir lorsque le soleil est haut dans le ciel et que la chaleur devient mortelle.

L'obligation des Atréides, et avant eux des Harkonnens, de se plier complètement aux conditions de la planète, sous peine d'y laisser leur peau, remet en perspective le rapport des êtres humains avec la Terre. Récolter les ressources d'Arrakis aussi intensément que le font les vassaux de l'Empire a un prix, celui de devoir toujours lutter pour sa survie. Il est facile de voir dans le climat particulièrement aride et hostile d'Arrakis une version peut-être extrême de ce qui attend l'humanité si elle continue d'exploiter la Terre sans respecter le renouvellement naturel de ses ressources.

Lorsque le film se termine, ce respect d'Arrakis et de ses habitants pousse aussi Paul à prendre une décision contraire aux vœux de sa mère, décision qui pourrait affecter la destinée que tant de gens ont déjà tracée pour lui.

Sous le couvert d'un univers de science-fiction plus grand que nature, *Dune* permet de s'interroger sur l'importance de nos choix personnels dans la concrétisation de notre destinée, mais aussi sur les pratiques de notre société, qui relègue souvent le respect, sous toutes ses formes, à l'arrière-plan. La quête identitaire et philosophique de Paul Atréides a le potentiel de prendre des proportions à l'échelle sociale, voire spatiale. Pour le confirmer, il nous faudra attendre le deuxième volet du film, déjà annoncé, ou, pour les intéressés, nous plonger dans les livres du *Cycle de Dune*.

Le film de Villeneuve matérialise un univers hors de l'imagination avec une grande efficacité, et se termine sur une porte entrebâillée qu'il nous tarde de franchir. Il a été acclamé par la critique, remportant notamment six Oscars. La sortie du deuxième volet de *Dune* est prévue pour 2023.

LAURENCE GAGNON

A person stands in shallow water, their arms outstretched horizontally. The person's silhouette is reflected in the calm water below. The sky is filled with soft, wispy clouds, and the overall color palette is a mix of blues, greys, and muted oranges, suggesting a sunset or sunrise. The text 'TÉMOIGNAGES DE FOI' is centered over the image in a white, sans-serif font.

TÉMOIGNAGES DE FOI

Crédit photo : Mohamed Nohassi/Unsplash

ROGELIO VARGAS : « SUIVRE AVEC OPTIMISME LA VOIE QUE DIEU A TRACÉE POUR MOI. »

Je me nomme Rogelio Vargas Robles et j'appartiens à la Société des Missionnaires des Saints-Apôtres (M.S.A.). Je suis né dans la ville de Naranjal, en Colombie, et j'ai résidé à Montréal pendant cinq ans. Dans cette belle ville, j'ai eu l'opportunité de participer au service ecclésial de la communion auprès de la population latino-américaine, j'étais l'économe et conseiller à la maison générale de ma communauté, et membre du conseil d'administration de la Fondation Père-Ménard.

J'ai grandi dans une famille où le respect des valeurs était important. Mes parents, Felix Vargas Correa et Ana Cecilia Robles, étaient catholiques, croyants et engagés dans l'Église. Propriétaires d'une plantation de café, ils m'ont appris à travailler la terre et les étapes de la commercialisation du café. À l'école, j'avais de bonnes notes et j'étais heureux. En 1985, nous avons déménagé à Timana, à cause de la violence qui commençait à se répandre dans ma ville de naissance.

Mes parents ont toujours été un couple aimé par leur communauté, car ils offraient un témoignage de foi vivant qui inspirait d'autres personnes. Ils ont toujours cherché à ce que mon frère et moi ayons accès à de bonnes écoles, sans oublier qu'ils ont promu l'importance de la foi en Dieu dans notre quotidien.

De ce fait, depuis mon enfance, j'ai l'habitude d'assister à la messe dominicale et lors des festivités, comme celle de Notre-Dame d'Arantzazu, qui a lieu le 9 septembre. Or, mes parents m'ont fait découvrir Dieu à travers l'histoire de l'humanité et dans ma propre vie.

UNE PERTE QUI A TOUT CHANGÉ

Mon adolescence a été une période remplie d'expériences marquantes. La plus forte, et aussi la plus douloureuse, a été la mort de mon père, victime de la violence des délinquants et des groupes pseudorévolutionnaires. Sa mort a chamboulé le quotidien de ma famille sur plusieurs aspects. Elle a également marqué la direction qu'allait prendre ma vie.

Avant que je te forme dans le ventre, déjà que je te connais, avant que tu sortes des entrailles, déjà que je te mets à part, et je te fais prophète pour les nations (Jr 1, 5).

Même si, dès l'âge de huit ans, j'étais un enfant de chœur assidu à la messe du dimanche matin, je crois que l'appel de Dieu est devenu plus fort durant mon adolescence, lors d'une activité d'éveil vocationnel organisée par les Pères camilliens, une communauté religieuse au service des malades, des pauvres et des souffrants.

J'ai senti le désir de suivre Jésus, mais je n'étais pas prêt à m'engager. À l'époque, je voulais travailler pour aider financièrement ma famille, continuer d'autres projets comme finir le service militaire, qui est obligatoire en Colombie, ou entreprendre peut-être des études universitaires en administration des affaires. Mais, comme tout est écrit par la main de Dieu, un jour, j'ai reçu une lettre de la part des Missionnaires des Saints-Apôtres pour m'inviter à devenir un prêtre pour l'Église.

Avant de prendre une telle décision, j'ai demandé conseil à mes amis et ma famille, surtout à ma mère, décédée en 2014. Elle m'a dit de suivre avec foi, persévérance et optimisme la voie que Dieu avait tracée pour moi. C'est ainsi que j'ai décidé de joindre la Société des Missionnaires des Saints-Apôtres, pour contribuer à la construction d'une société plus juste, solidaire et fraternelle et soutenir la promotion, la formation et l'accompagnement des jeunes et des adultes dans leur vocation au ministère sacerdotal et aux autres ministères dans l'Église.



Père Rogelio Vargas entre les pères Juan Carlos Torres, à droite, et William Guzmán, à gauche.

AU SERVICE DE MA COMMUNAUTÉ

J'ai entrepris ma formation avec les M.S.A. en 2007, et j'ai été ordonné prêtre le 27 novembre 2012, fête de la Médaille miraculeuse. J'ai eu la grâce de servir ma communauté comme animateur de la délégation M.S.A. Colombie-Venezuela pendant quelques mois, en 2017. Ensuite, je suis venu à Montréal.

Dans la belle province de Québec, j'ai eu la chance d'être bien accueilli dans différentes paroisses catholiques comme Notre-Dame-du-Bel-Amour, Saint-Théophile, Saint-Roch, Saint-Gilbert, Saint-Pascal et Notre-Dame-de-l'Amour-Divin, où j'ai accompagné des groupes et participé à la célébration des messes en espagnol.

Pour moi, les cinq années passées à Montréal ont été très riches et stimulantes sur le plan personnel et professionnel, car j'ai eu la chance de visiter divers pays et de connaître des personnes issues de cultures différentes. Maintenant,

je comprends davantage la pensée du père Eusèbe-Henri Ménard et les raisons qui l'ont amené à fonder la Société des Missionnaires des Saints-Apôtres.

Chers bienfaiteurs et bienfaitrices de la Fondation Père-Ménard, j'apprécie énormément toute la confiance que vous manifestez envers les membres permanents et à ceux en formation de la communauté des Saints-Apôtres. Nous savons que ce n'est pas toujours facile pour vous de faire un don pour soutenir la formation d'un prêtre, mais sachez que nous nous efforçons toujours de continuer dans la voie de Jésus, avec courage, détermination et espérance, afin de rester fidèles à notre vocation et, ainsi, persévérer dans l'adversité. Que Dieu vous bénisse !

ROGELIO VARGAS ROBLES

FABIEN MVONDO : « DIRE OUI À DIEU ME DONNE LA FORCE DE FRANCHIR LES OBSTACLES. »

Lorsque je parle de « ma vocation », je reconnais qu'elle ne m'appartient pas. Cette vocation est seulement une réponse positive à Dieu, qui guide mes pas tout au long du parcours qu'est ma vie. C'est lui qui met sur mon chemin les rencontres, les expériences, les dons et toutes les merveilles dont je suis témoin depuis plus de vingt ans.

Je m'appelle Fabien Mvondo. Mon prénom m'a été donné par mes parents pour honorer mon grand-père, qui était un grand catéchiste médaillé par Sa Sainteté, le pape Jean-Paul II. Je suis né en 1977 dans le beau village de Nlong, près de Yaoundé, au centre du Cameroun, au sein d'une famille chrétienne de dix enfants dont je suis l'aîné des garçons, mais le quatrième derrière trois filles.

Lorsque j'écoute les paroles de *Soir au village*, du chanteur camerounais Manu Dibango, je me sens chez moi, en Afrique :

Une voix s'élève au lointain
Invitant aux prières du soir.
Et la nuit s'étend sur le village.

Les femmes bercent leurs enfants
Et les hommes allument leurs pipes.
Et la nuit s'étend sur le village.

Oui, oui et par un au clair de lune
Le tamtam résonne
Oui, envoûtant nos cœurs et âmes
Par sa mélodie.

Un bon poisson aromatisé avec quoi,
Avec le fofou⁴⁷,
Et quoi encore,
Et la nuit s'étend sur le village.

Dans mon enfance, j'étais immergé dans un milieu très croyant. J'ai occupé pendant sept ans le rôle de servant de messe de ma paroisse. Un jour, après la célébration de la messe, le père Freddy Kiffer, d'origine allemande, a dit à mon père, sans hésiter : « *Lui, il sera prêtre.* » Je me souviens que, moi, du haut de mes dix ans, je n'avais pas vraiment d'espoir que son affirmation se réalise, sachant que les études au Grand Séminaire étaient assez onéreuses et que mes parents n'avaient pas les moyens financiers pour payer ma formation à la prêtrise.

MA FOI CHRÉTIENNE

J'avais quatorze ans lorsque l'appel de Dieu a résonné avec la force d'une expérience spirituelle de joie profonde. Tout s'est mis en marche, et dans mon cœur se dessinait la certitude de vouloir le suivre. Pourtant, l'impression n'est pas raison ! Je ne savais d'ailleurs pas trop quoi faire, et deux mois sont passés ainsi.

Un jour, je suis allé rencontrer le curé de ma paroisse pour me faire accompagner spirituellement. Mais, à la place du curé, le Seigneur a décidé de mettre sur ma route ma grande sœur Germaine Ngoni Menana, religieuse de la congrégation du Cœur immaculé de Marie, qui m'a aidé à y voir clair, avec son expérience, son amour et sa patience.

⁴⁷ Une pâte comestible, solide ou molle, réalisée à partir de la farine de maïs et du manioc. Elle se mange avec une sauce en accompagnement.



Fabien Mvondo avec Denis Gauthier, président du conseil d'administration de la Fondation Père-Ménard.

Avec elle, j'ai pu concilier ma foi chrétienne avec la relecture de mon histoire personnelle. Il a fallu que je franchisse plusieurs étapes avant de comprendre ce que Dieu voulait de moi. Même si j'étais encore hésitant quant à la direction qu'allait prendre ma vie, une sorte de feu brûlant attisait en moi un état de conscience éveillé et de détermination pour marcher à la suite de Jésus.

PRENDRE UNE DÉCISION

Un jour, j'ai échoué à un examen à l'école, et j'étais très découragé. Alors, Dieu m'a posé une question à travers ma grande sœur Germaine : « *Mon Fabien, il ne t'est jamais venu l'idée de devenir prêtre ? J'ai des amis prêtres qui organisent une rencontre pour les jeunes. Tu peux seulement y aller.* » Certainement, cette proposition a bouleversé ma vie et a été le déclic pour m'orienter de manière définitive.

Évidemment, j'ai assisté à la séance d'orientation, organisée par la congrégation du Cœur immaculé de Marie. Les prêtres nous ont conseillé de chercher un accompagnateur spirituel et de participer à un mouvement d'action catholique dans nos paroisses respectives, car cela pourrait nous aider si, un jour, nous voulions rejoindre la vie religieuse.

Alors, Dieu a mis sur mon chemin une sainte religieuse, sœur Claire Asselin, membre de la congrégation des Sœurs de Sainte-Anne, qui m'a accompagné spirituellement pendant quatre ans, deux fois par semaine. Avec son aide, j'ai passé en revue les différentes communautés masculines, chacune ayant leur spiritualité et leurs attraits propres. Mais, c'est l'Esprit Saint qui est entré en action pour que je fasse le meilleur choix pour moi : la Société des Missionnaires des Saints-Apôtres (M.S.A.).

En 1946, le père Eusèbe-Henri Ménard (1916-1987), religieux canadien de l'ordre des Frères mineurs, a fondé la Société des M.S.A., une société de vie apostolique dédiée à la formation des vocations sacerdotales et à la direction de retraites spirituelles et de paroisses pauvres. La communauté a été reconnue de droit diocésain par le cardinal Paul-Émile Léger en 1965.

La mission de la Société des Missionnaires des Saints Apôtres est de promouvoir, de former et d'accompagner des jeunes et des adultes dans leur vocation au ministère presbytéral et aux autres ministères dans l'Église. Je me suis engagé par une promesse de fidélité à vivre selon les vœux évangéliques de chasteté, de pauvreté et d'obéissance dans la vie fraternelle.

MERCI SEIGNEUR !

Le 2 juillet 2011, j'ai été ordonné prêtre au Cameroun. Tous les jours, je rends grâce à Dieu de pouvoir annoncer la Bonne Nouvelle du Christ avec passion et engagement dans le monde entier, du Cameroun jusqu'au Pérou, en passant par le Canada. À Montréal, de 2018 à 2022, j'ai servi comme secrétaire du conseil général des M.S.A. et comme membre du conseil d'administration de la Fondation Père-Ménard.

J'ai dit oui à l'appel de Dieu, au plus profond de moi-même, et cela me donne la force de franchir les obstacles qui peuvent entraver ma mission. Même si la route ne s'est pas faite sans heurts, et que j'ai parfois touché le fond et frôlé le renoncement devant l'incompréhension des autres, je garde le cap ! Comme ne cessait de répéter le père Eusèbe-Henri Ménard : « La Providence se lèvera plus tôt que l'aurore. »

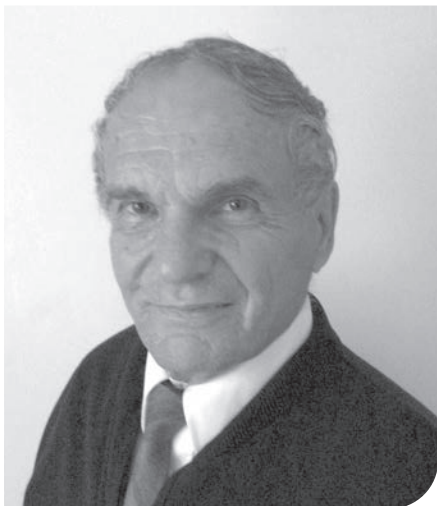
FABIEN MVONDO

À PROPOS DE NOS COLLABORATEURS



PIERRE BRULÉ

*Pierre était psychologue et détenteur d'un MBA. Denis Gauthier et lui ont écrit le livre *Se voir autrement : la conscience et son pouvoir*. Aimant la nature, l'humain et les défis, il s'est lancé dans l'aventure d'écrire une chronique spirituelle avec son grand ami Denis Gauthier. Il est décédé le 31 août 2023.*



MIRIAM CASTRO

Passionnée de voyages et de nouvelles cultures, Miriam décide de s'établir au Québec et obtient une maîtrise en communication à l'UQAM, tout en travaillant comme directrice de la Fondation Père-Ménard. Lorsqu'elle n'est pas en train de courir pour faire sa méditation en mouvement, elle lit, regarde des séries ou partage un bon repas avec les gens qu'elle aime.



GILLES CHAREST

Gilles est détenteur d'un baccalauréat en relations industrielles et d'un MBA de l'Université Laval. Il a travaillé pendant plusieurs années comme conseiller en management auprès de nombreuses organisations publiques et privées. En 1986, il a fondé Sociogest, un cabinet-conseil dont la mission est d'aider les leaders et leurs équipes à faire mieux. Lorsque ses certitudes chancellent, Gilles écrit de la poésie pour ouvrir son âme à l'instant présent et faire rentrer la lumière.



MARGUERITE DENHEZ-ZEITOUNI

Marguerite a deux passions : Dieu et la musique. Détentrice d'un baccalauréat en sciences religieuses, elle a été conseillère pédagogique en enseignement religieux pour la Commission des écoles catholiques de Montréal (CÉCM). Elle a également formé des équipes d'enseignants et fait de l'animation pastorale. Actuellement, elle anime des cours bibliques aux adultes et donne des concerts de chant dans des résidences pour personnes retraitées.



PIERRE FARAH-LAJOIE

Passionné par le développement des affaires, Pierre a travaillé dans plus de 50 pays au sein d'entreprises de toutes tailles. Diplômé en génie industriel et détenteur d'une maîtrise en recherche opérationnelle de l'École polytechnique de Montréal, il est un leader qui sait motiver ses collaborateurs à donner le meilleur d'eux-mêmes. Son enthousiasme et son franc-parler en ce qui concerne sa vision de la spiritualité et de la vie ne laissent personne indifférent.



LAURENCE GAGNON

Laurence est une passionnée des Lettres depuis toujours. Détentricesse d'une maîtrise en langue et littérature françaises de l'Université McGill, elle s'intéresse à ce que le texte littéraire peut dire sur l'être humain et sur son rapport au monde qui l'entoure. Curieuse de nature, elle aime apprendre sur différentes cultures et leurs manières d'envisager la spiritualité et les relations avec la communauté. Ses passe-temps vont de la marche en forêt au cinéma japonais, en passant par la littérature des Premières Nations et la musique classique.



NICOLE FAUCHER

Nicole possède une formation en communication de l'UQAM, qu'elle a mise à profit dans le milieu des affaires. Entre autres, elle a été directrice de la production au journal Les Affaires, puis responsable de l'organisation de visites industrielles et corédactrice de La Coulée, journal interne des 5 000 employés de la sidérurgie d'État Sidbec-Dosco. Elle a également occupé le poste de coéditrice et directrice générale du magazine d'affaires MBA. Il faut noter sa passion pour les arts. En tant qu'artiste-peintre, elle a exposé de nombreuses œuvres au Québec et à l'étranger.



DENIS GAUTHIER

Homme d'affaires, ex-jésuite de descendance autochtone, héritage dont il est particulièrement fier, Denis est un univers en soi. Un univers qu'il arpente patiemment et résolument, y semant projets mobilisateurs et fidèles amitiés. Amoureux de la nature, passionné par les humains, il sait convaincre et excelle dans l'art de s'entourer de personnes motivées et créatives, qui sauront l'épauler et le suivre.



NICOLAS IBO NKOY

Nicolas est le président du comité de l'Union pour le développement de Mukoko (U.D.M.), l'association civile responsable d'identifier les besoins de ce village situé en République démocratique du Congo. Avec l'U.D.M., ils mettent en marche des projets et font les suivis nécessaires pour les compléter.



FABIEN MVONDO

Ordonné prêtre en 2011, Fabien a été conseiller et secrétaire du conseil général de la Société des Missionnaires des Saints-Apôtres de 2018 à 2022. Sa joie de vivre, son rire chaleureux et sa franchise sont appréciés par ceux qui le côtoient. Actuellement, il est le coordonnateur de l'équipe de la pastorale du Sanctuaire Marie-Reine-des-Cœurs, à Chertsey. Pendant ses moments libres, il aime regarder des films documentaires, écouter une bonne musique et pratiquer la marche.



LUCIE LÉPINE

Après une carrière en enseignement au primaire et au secondaire, Lucie s'est impliquée au sein de groupes communautaires, comme le Carrefour Familial Hochelaga, et d'associations chrétiennes, comme le Centre de pastorale en milieu ouvrier, la Conférence religieuse canadienne et la Fondation de la jeunesse ouvrière, entre autres. Lucie a fait des études bibliques à l'Université de Montréal et aime la vitalité culturelle montréalaise.



ANDRÉ MYRE

André est un bibliste reconnu, auteur prolifique et spécialiste des évangiles, particulièrement de celui de Marc. Il a été professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Montréal. Depuis plusieurs années, il donne des conférences et anime des ateliers bibliques.



YVON POMERLEAU

Après plus de trente ans comme missionnaire au Rwanda, où il a vécu la violence du génocide, et comme conseiller du maître de l'ordre des Prêcheurs à Rome, il a été prier provincial des Dominicains du Canada de 2002 à 2010. Aimant la nature et l'autre, Yvon participe notamment à l'essor du Foyer du monde, une maison d'hébergement pour des demandeurs d'asile et des réfugiés à Montréal.



RENÉE THIVIERGE

Journaliste, auteure, traductrice et dramaturge, Renée s'est toujours intéressée à la philosophie et à la spiritualité. La beauté et l'humain ont été ses meilleures sources d'inspiration, car elle croyait passionnément au pouvoir des mots afin de repousser et de teinter de poésie les limites d'un monde souvent filtré et médiatisé. Elle est décédée le 22 février 2022.



CHRISTIAN RODEMBOURG

Évêque du diocèse de Saint-Hyacinthe et président de l'Assemblée des évêques catholiques du Québec, Mgr Christian est un homme de terrain, qui aime aller à la rencontre de l'autre dans le concret de la vie quotidienne, pour vivre la mission pastorale en équipe, femmes et hommes, laïcs et prêtres, et grandir tous ensemble en humanité et en spiritualité.



ROGELIO VARGAS ROBLES

Rogelio est un prêtre colombien, membre de la Société des Missionnaires des Saints-Apôtres. Pendant quatre ans, il a habité à Montréal, où il accompagnait des groupes hispanophones dans le cheminement de leur foi chrétienne. Fin 2022, il a été nommé responsable d'une paroisse à Ségovie, en Espagne.





—

CETTE COLLECTION SPIRITUELLE MONTRE LA LUMIÈRE DES CHEMINS INTÉRIEURS DES AUTEURS QUI Y PARTICIPENT POUR COMMUNIQUER LEURS OBSERVATIONS ET LEURS VALEURS AFIN DE FAIRE PARTIE DE LA RÉFLEXION PLANÉTAIRE SUR LE TYPE D'HUMAINS QUE NOUS VOULONS DEVENIR DANS NOTRE VIE, POUR LE MONDE.

POUR UNE TROISIÈME ANNÉE CONSÉCUTIVE, LA FONDATION PÈRE-MÉNARD PROPOSE CETTE SÉLECTION DE TEXTES, DIFFUSÉS DANS SON BLOGUE HEBDOMADAIRE, POUR LAISSER UNE EMPREINTE D'ESPÉRANCE ET DE JOIE DANS VOS JOURNÉES, RENFORCER VOTRE FOI ET ENFLAMMER VOTRE GOÛT DE PRENDRE PART À LA CÉLÉBRATION DU GRAND FESTIN AUQUEL JÉSUS NOUS CONVIE TOUS LES JOURS. QUE LA LECTURE DE CES TEXTES DONNE DU GOÛT À VOTRE VIE ET ILLUMINE VOS JOURNÉES !

